



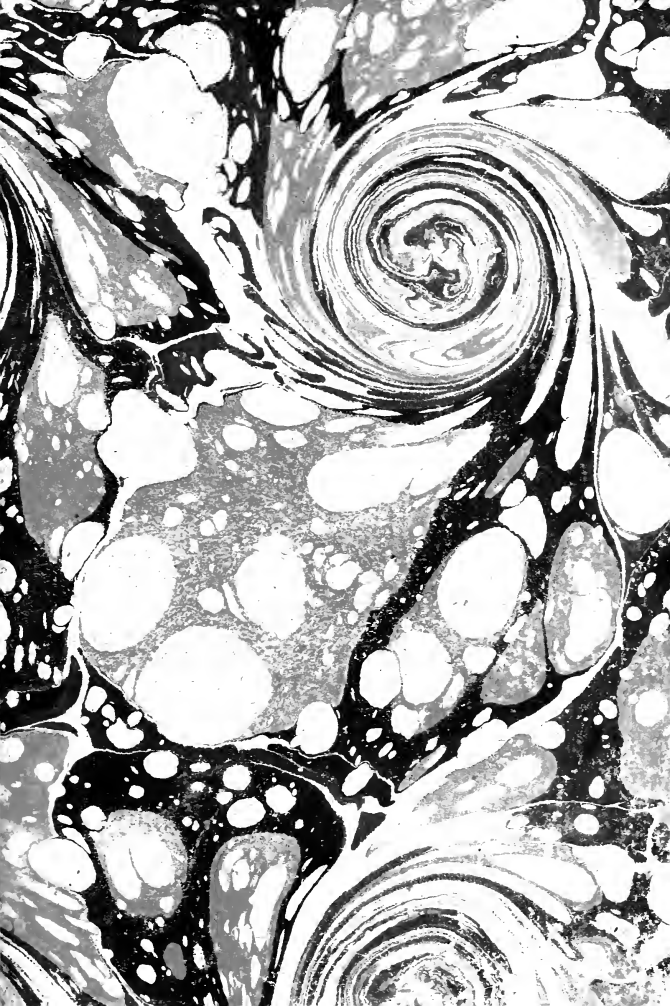
WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEM.

UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Dar.
BV2290
A2
1780
V.10

Darlington Memorial Library





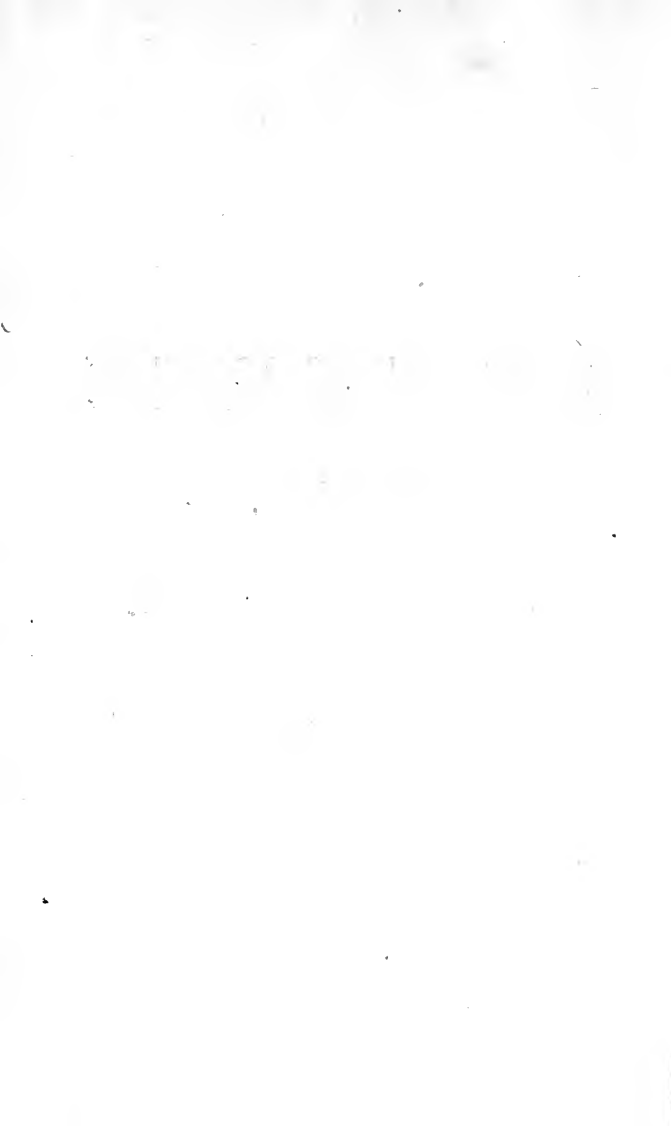




LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System



PRÉFACE

DES MÉMOIRES

DE L'INDE.

LA Mission de l'Inde offre encore un vaste champ à notre curiosité & à notre édification. Ce pays autrefois si connu par ses richesses & même par ses lumières , étoit presque oublié de l'Europe ; ce n'étoit que par de longs détours qu'on pouvoit y arriver , & la Perse étoit comme le canal & l'unique entrepôt de ses épiceries, de ses toiles, de ses pierreries, &c.

Les Portugais qui dans les 15^e & 16^e siècles se signalerent par tant de découvertes & d'entreprises , pénétrèrent dans ces con-
a ilj

trées par une route plus courte & plus facile.

Leurs conquêtes brusques & rapides étonnerent des peuples lents, timides, & la plupart mécontents de l'espece d'esclavage dans lequel ils gémissaient ; il y en eut qui pour en être délivrés se jetterent entre leurs bras. Mais ces nouveaux Colons, presque tous aventuriers, qui n'avoient d'estimable que leur bravoure, appesantirent encore leur joug, & encherirent quelquefois sur les vexations, sur la cruauté des Maures & des Marrattes, qui ravageoient tour-à-tour ces belles & fertiles régions. Ils ne respectèrent point assez les usages & les préjugés nationaux, ils attenterent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux.

Aussi les habitans de l'Inde en conçurent-ils une haine, un mépris, une horreur qui s'est conser-

vée & qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indistinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vastes contrées de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversé du nord au midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la Grande Tartarie, dont elle est séparée par le mont Caucase, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental, & la Perse à l'occident. On la divise en trois parties, qui sont l'Inde septentrionale ou l'Empire du Mogol, appelé communément l'Indoustan; la presqu'île occidentale deçà le Gange, & la presqu'île orientale delà le Gange.

Les Marattes régnoient autrefois dans ces deux dernières parties; le Mogol les en a presque entièrement chassés, mais l'on y voit encore quelques-uns des an-

ciens Souverains fans cefſe expoſés aux courſes déſaſtreuſes ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens ſe ſont établis ſur les côtes , où ils ont des villes & des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richesses qu'y recueillirent les Portugais , & qu'ils firent paſſer en Europe après leurs premières expéditions , devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignoroit la route qui conduiſoit dans ces régions , & pour y parvenir on ne tiroit aucune lumière des Portugais , que l'intérêt & la politique empêchoient de publier les journaux de leurs voyages. On tenta cependant , on eſſaya de leur dérober ou du moins de partager un commerce ſi lucratif.

Il y eut dès le 16^e ſiècle pluſieurs affociations pour aller à la découverte. L'amour du gain ne

se rebuta pas des malheurs des premières entreprises , & plusieurs Puissances maritimes parvinrent enfin à se former des établissemens , soit aux dépens des Portugais , soit aux dépens des Princes qui régnoient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la suite , & après beaucoup d'autres Nations de l'Europe , & la Compagnie des Indes y fit l'acquisition de Pondichéry & de quelques autres Places dans le Bengale & sur la côte de Coromandel.

Louis XIV qui n'avoit pas moins de zèle pour la religion que pour la perfection des arts & la sûreté du commerce de ses sujets , s'occupa du soin d'y envoyer des Missionnaires chargés d'entretenir chez les François l'amour & le goût de la vertu , & de porter chez les Nations infidelles les lumières de l'Evangile. M. Colbert , ce Ministre si sage , si zélé pour la

x. *P R É F A C E.*

gloire de son Maître & les intérêts de la Religion , regarda la conversion de tant de Peuples plongés dans les ténèbres de la gentilité , comme une entreprise utile à la France , & glorieuse au grand Prince qui l'honoroit de sa confiance.

Il songeoit à faire passer dans l'Inde des Missionnaires animés du desir du salut des ames & habiles dans les sciences de l'Europe. La mort retarda l'exécution d'un si noble projet ; mais M. le Marquis de Louvois , plein du même esprit & de la même ardeur , voulut , quelques années après , se servir de l'occasion de l'Ambassade qu'on envoyoit à un des plus puissans Rois des Indes (le Roi de Siam pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des Ouvriers apostoliques aux Supérieurs des Jésuites ; & comme leurs Colleges , sur-tout ceux où les jeunes Jésuites

faisoient leurs études de théologie, étoient comme autant de fervens Séminaires des Missions étrangères, on trouva à Paris, dans le seul College de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand nombre de Missiennaires qu'il n'y avoit de places sur les vaisseaux.

On en choisit six que leur vertu & leur habileté dans les mathématiques rendoient propres pour cet important dessein. Louis XIV voulut qu'ils partissent avec le titre honorable d'Académiciens; & par un privilege unique & qui ne devoit pas tirer à conséquence, les fit recevoir à l'Académie des Sciences avant leur départ. C'étoient les Peres Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet & Visdelou.

Le mérite de ces premiers Missionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer

quinze autres ; ceux-ci furent suivis quelque temps après par plus de soixante , qui se sont répandus dans presque tous les Royaumes des Indes , & qui ont été successivement remplacés tant que la Société a subsisté. Ce sont leurs lettres que nous présentons de nouveau au public , & que nous espérons qu'il accueillera & qu'il lira avec intérêt.

Chaque Mission a ses peines , & est parsemée de croix qui lui sont particulières. Celle des Indes paroît les réunir toutes ; étude des langues , solitude , habitation incommode , climat brûlant , courses fréquentes & dangereuses , vie austère , usages singuliers , privation de toutes les douceurs , de tous les agrémens & de presque tous les besoins nécessaires en quelque sorte à l'entretien de la vie , & par-dessus tout , une prévention dans les Indiens qui rend

leur conversion extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit , il faut devenir Indien soi-même , en prendre le ton , les manieres , l'habillement , la nourriture , & leur cacher sur-tout qu'on est Européen.

C'est pour se mettre à couvert d'un pareil soupçon , qu'après avoir appris la langue & les coutumes du pays , ils s'habillent à la façon des Pénitens Indiens , & qu'ils se disent *Sanias Romabouri* , c'est-à-dire , Prêtres ou Religieux Romains venant du nord. C'est pour cela qu'ils s'affujettissent à tous leurs usages , quelques gênans & quelque rebutans qu'ils soient ; qu'ils s'asseyent à terre les jambes croisées , qu'ils mangent aussi à terre , sans rien toucher de la main gauche , ce qui seroit , selon l'opinion de ces Peuples , tout-à-fait contraire aux regles de la politesse & de la bienséance ; qu'ils observent un jeûne continuel , ne faisant qu'un

seul repas par jour , qui consiste en quelques fruits , quelques légumes , & un peu de riz cuit à l'eau ; car vous n'ignorez pas que le pain , le vin , la viande , les œufs & le poisson , qui sont les alimens ordinaires des autres Nations , sont absolument interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers Missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur , leur zèle eût été très-infructueux , & ils n'auroient pas converti , comme ils ont fait plusieurs Brames , & plus de cent cinquante mille Idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens , & en prenant les mêmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la Religion dans les Indes , ont sou-

haité d'avoir là-dessus un éclaircissement que je me fais un plaisir de leur donner, & qui servira à faire mieux connoître le génie & les mœurs de la nation Indienne.

Pour cela il faut supposer deux choses qu'on a touché légèrement dans plusieurs lettres de ce recueil.

La première, que les Indiens sont partagés en diverses classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Castes. Il y en a trois principales : la Caste des *Brames*, qui est celle de la haute noblesse ; la Caste des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse ; & la Caste des *Choutres*, c'est-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la Caste des *Parias*, qui comprend la plus vile populace ; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme, avec laquelle on ne peut

avoir de commerce fans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *Parias* va si loin , que tout ce qu'il touche devient fouillé , & est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur est pas permis d'habiter les villes , ils doivent s'en éloigner , & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui lui sont subordonnées , & dont les unes sont plus nobles que les autres. La Caste des *Choutres* renferme le plus de ces Castes subalternes : on comprend sous le nom de *Choutres* , les Castes des Marchands , des Laboureurs , des Orfèvres , des Charpentiers , des Maçons , des Peintres , des Tisserans , &c. Chaque métier est renfermé dans une même Caste , & il n'y a que ceux de cette Caste qui puissent s'y employer.

Ainsi un Charpentier seroit ri-

goureusement puni s'il se mêloit du métier d'un Orfèvre. Il y a pourtant certaines professions auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque Caste qu'il soit parmi les *Choutres*, telles que sont celles de Soldat, de Marchand & de Laboureur. Mais il y en a d'autres qui ravilissent infiniment ceux qui les exercent; par exemple, en plusieurs endroits de l'Inde, on met au rang des *Parias*, les Pêcheurs, les Pâtres, les Cordonniers, & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La seconde chose qu'il est bon de remarquer, c'est qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une Caste qui est inférieure à la sienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette Caste. Ainsi il faut que ce soit un *Brame*, & non pas un *Choutre*, qui prépare à manger à un autre *Brame*.

Il en est de même du mariage,

que personne ne peut contracter hors de sa Caste. Celui qui se seroit allié avec ceux d'une Caste inférieure, seroit déshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chassé pour toujours de sa propre Caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les usages de toutes les autres Nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observerent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle distinction de Castes, ils se mêlèrent indifféremment parmi les *Parias*, ils en prirent même à leur service, & dès-lors le mépris que les Indiens avoient pour les *Parias*,

passa jusqu'aux Portugais , & s'est toujours perpétué depuis ce temps-là.

Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article , ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais ; ils ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande , sans se contraindre & sans s'accommoder , autant qu'ils le pouvoient , aux usages de la Nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entr'eux , leurs excès dans l'usage du vin , & la familiarité avec laquelle ils traitoient les Ministres de leur Religion ; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre , retenu , & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maîtres & de Docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens , à l'égard des Européens , cette aversion extrême.

dont il est parlé si souvent dans les lettres des Missionnaires. Ce sont ces tristes préjugés qui entretiennent dans son aveuglement un peuple qui paroît avoir d'ailleurs d'assez heureuses dispositions pour la vertu.

Les Missionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre sainte Religion, ni à leur faire sentir l'extravagance de leurs superstitions ; ils n'ont pas même de grands sacrifices à leur demander ; presque tous sont trop pauvres pour entretenir deux femmes, rien n'égale leur modération & leur sobriété ; ils ne sont pas riches, ils craignent même de le paroître , & ils n'ont pas par conséquent la plupart des vices que produisent & qu'entretiennent le luxe & l'opulence. Mais le respect humain les arrête, ainsi que l'amour de leur *Caste*, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chassés ou méconnus.

Cependant malgré ces obstacles les Missionnaires avoient réussi à y établir plusieurs Chrétiennetés ferventes & nombreuses. A force de soins , de travaux , de patience , & sur-tout de prières à celui qui donne l'accroissement , & sans le secours duquel on arroseroit en vain de ses sueurs ces terres arides & incultes , ils avoient fait luire & goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers est bien diminué dans cette abondante moisson , Dieu veuille leur donner des coopérateurs , & enfin des successeurs qui les remplacent , & qui les surpassent en vertu & en talens.

Au reste il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir du zèle & de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On doit y apporter de la disposition pour l'étude des langues , beaucoup de pénétration & de présence d'esprit pour répondre aux objections des

Brames, qui ne manquent pas de subtilité, de la netteté, de la douceur, de la patience, & une sorte d'industrie pour exposer utilement & d'une manière sensible, noble & frappante, nos dogmes sacrés, des connoissances dans les mathématiques, dans la physique, & même dans la médecine, un esprit d'observation & d'analyse pour s'instruire soi-même & profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau & de singulier, & sur-tout un grand courage qui ne s'étonne point des persécutions, & qui sçache se passer des succès sans se ralentir, sans rien perdre de son ardeur.

Quels hommes pour les talens & pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les Legac, & tant d'autres qui ont travaillé dans ces Missions, & qui nous les ont fait connoître.

Aussi, quoi qu'on en dise, quand il s'agissoit d'aller aux Missions

étrangeres, les Supérieurs des Jésuites se refusoient-ils presque toujours aux instances de ceux qui n'avoient montré que des talens médiocres, persuadés que quoique les succès dans ce saint ministère dépendent principalement de la grace, ils devoient faire de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux, pour coopérer & concourir à la bonne œuvre qu'on vouloit entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu rassembler sur Manille & les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les Missionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec assez de détail tout ce qu'on peut desirer de sçavoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs usages, de leur Religion, de leur police.

On verra avec une sorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richesses , & où elle porte elle-même tant d'argent , n'est habité que par un peuple indigent & misérable ; que l'or qu'on y amasse est presque tout enfoui , & qu'on n'y voit par-tout que l'image triste & dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du despotisme & de l'anarchie ; le Christianisme qui est opposé à tout ce qui est mauvais , est bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la supporter patiemment , & nous pouvons assurer que les moins malheureux sont ceux qui ont embrassé la doctrine évangélique , & qui en suivent fidèlement les saintes & sublimes maximes.



LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

*Du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus,
Supérieur de la Mission de Maduré, le
10 Février 1693, aux Peres de sa Com-
pagnie qui travaillent dans la même Mis-
sion ; traduite du Portugais, sur la mort
du vénérable Pere Jean de Brito.*

MES RÉVÉRENDIS PERES,

P. C.

Je ne sçai, si nous devons nous affliger
de la mort de notre cher Compagnon,

Tome X.

A

le Pere Jean de Brito , & pleurer la perte que cette Chrétienté vient de faire d'un Pasteur plein de zèle & d'un Missionnaire infatigable : ou si nous devons nous réjouir des avantages que cette Eglise naissante retire de la mort d'un généreux Confesseur de Jesus-Christ, qu'elle vient de donner au Ciel. Car s'il est vrai, comme dit un Pere, que le sang des Martyrs est une semence féconde de nouveaux Chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'espérer que cette Chrétienté va fructifier au centuple , & s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient ?

Permettez-moi donc , mes Révérends Peres, de vous inviter à remercier Dieu avec moi , d'avoir donné des martyrs à cette Eglise , & d'avoir fait la grace à un de nos frères de répandre son sang pour la Religion de Jesus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous , si nous étions destinés nous-mêmes à une semblable mort ! Tâchons de ne nous en pas rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle , travaillons avec plus de courage & plus de ferveur que jamais au salut de ces infideles rache-

tés par le sang du Sauveur ; & regardons le martyre de notre saint Compagnon , comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer , & de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grace.

Vous sçavez qu'il y a environ six ans que *Ranganadadeven* , Prince de *Maravas* (1) , après avoir fait souffrir de très-cruels tourmens au Pere Jean de Brito , lui défendit, sous peine de la vie , de demeurer & de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Il le menaça même de le faire écarteler , s'il n'obéissoit à ses ordres. Le Serviteur de Dieu , qui étoit alors Supérieur de la Mission , pour ne pas irriter ce Prince infidèle , se retira sur le champ du *Maravas* , dans le dessein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvoit se résoudre d'abandonner entièrement une nombreuse Chrétienté qu'il avoit établie avec des soins & des fatigues incroyables ; & bien loin de craindre les menaces qu'on lui faisoit , il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver , l'honneur de mourir pour la défense de la foi. Mais Dieu se contenta alors de sa

(1) Le *Maravas* est un petit Royaume entre le *Maduré* & la côte de la Pêcherie.

bonne volonté. Comme il étoit sur le point de retourner au *Maravas*, nos Supérieurs l'envoyèrent en Europe en qualité de Procureur Général de cette Province. Il obéit, & arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le Roi de Portugal, dont il étoit connu, & auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joye de son retour, & voulut le retenir à sa Cour pour des emplois importans. Mais le saint homme, qui ne respiroit que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement. *Votre Majesté*, dit-il au Roi avec respect, *a dans ses Etats une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer; mais la Mission de Maduré a très-peu d'ouvriers: & quand il s'en présenteroit un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage par-dessus ceux qui s'y consacreroient, de sçavoir déjà la langue du pays, de connoître les mœurs & les loix de ces peuples, & d'être accoutumé à leur maniere de vie, qui est fort extraordinaire.*

Le Pere de Brito, ayant ainsi évité le danger où il étoit de demeurer à la Cour de Portugal, & ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, ne pensa plus

qu'à partir de Lisbonne , & qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa (1), il prit des mesures pour revenir dans cette Mission , dont on l'avoit nommé visiteur. Comme il brûloit du zèle de la maison de Dieu , il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage , ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans le *Maduré*. Ensuite , il se rendit auprès des *Maravas* , ses chers enfans en Jesus-Christ , qui faisoient toutes ses délices. Il y a , comme vous sçavez , plusieurs Eglises répandues dans les forêts de ce Pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable , & avec de grandes incommodités. Les Prêtres des Gentils se déchaînerent contre lui , & leur haine alla si loin , qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie , & qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de suite dans le même lieu , sans courir de grands

(1) C'est la Ville capitale des états que les Portugais possèdent dans les Indes.

risques. Mais Dieu le soutenoit dans ces dangers, & dans ces fatigues, par les grandes bénédictions qu'il daignoit répandre sur ses travaux Apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le *Maravas* depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille Catéchumenes, & de convertir un des principaux Seigneurs du pays. C'est le Prince *Teriadeven*, à qui devoit appartenir la principauté de *Maravas*; mais ses ancêtres en ont été dépouillés par la famille de *Ranganadadeven*, qui y regne à présent. Comme la naissance & le mérite de *Teriadeven* le font considérer, & aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, & fut l'occasion de la mort du Pere de Brito. Ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Médecins du pays jugeoient mortelle. Réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux Dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des Chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le Pere de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un Catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il avoit, disoit-il, toute

sa confiance. Le Pere ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un Catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui le saint Evangile, & au même instant le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si évident augmenta le desir que *Teriadeven* avoit depuis longtemps de voir le Prédicateur d'une loi si sainte & si merveilleuse ; il eut bientôt cette satisfaction. Car le Pere ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce Prince, contre lequel il avoit été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son Gouvernement, & comme ce lieu n'étoit point encore suspect aux Prêtres des Idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette solennité se passa avec une dévotion extraordinaire de la part des Chrétiens, & avec un si grand succès, que le Pere de Brito baptisa ce jour-là de sa propre main, deux cens Catéchumenes. Les paroles vives & animées du serviteur de Dieu, son zèle, la joie que faisoient paroître les nouveaux Chrétiens, la majesté des cérémonies de l'Eglise, & sur-tout la grace de Jesus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion

de *Teriadeven*, pénétrèrent si vivement le cœur de ce Prince, qu'il demanda sur le champ le saint baptême. *Vous ne sçavez pas encore*, lui dit le Pere, *quelle est la pureté de vie qu'il faut garder dans la profession du Christianisme. Je me rendrois coupable devant Dieu, si je vous accorderois la grace du Baptême, avant que de vous avoir instruit, & disposé à recevoir ce Sacrement.*

Le Pere lui expliqua ensuite ce que l'Evangile prescrit touchant le mariage. Ce point étoit sur-tout nécessaire, parce que *Teriadeven* avoit actuellement cinq femmes & un grand nombre de concubines.

Le discours du Missionnaire, bien loin de rebuter le nouveau Catéchumene, ne servit qu'à l'animer, & qu'à faire paroître sa ferveur & son empressement pour le Baptême. *Cet obstacle sera bientôt levé*, dit-il au Pere, *& vous aurez sujet d'être content de moi.* Au même instant, il retourne à son Palais, appelle toutes ses femmes, & après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avoit reçue du vrai Dieu par la vertu du saint Evangile, il leur déclara qu'il étoit résolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant & d'un si bon maître ; que

ce souverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme; qu'il vouloit lui obéir, & n'en avoir dorenavant qu'une seule. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit soin d'elles, que rien ne leur manqueroit, & qu'il les considéreroit toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu, jetta ces femmes dans une terrible consternation; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prières, ni larmes pour gagner son mari, & pour lui faire changer de résolution; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de mesures, & résolut de venger sur le Pere de Brito, & sur les Chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisoit. Elle étoit niece de *Ranganadadeven*, Prince souverain de *Maravas*, dont j'ai déjà parlé. Elle le va trouver pour se plaindre de la légereté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle étoit réduite, & implore l'autorité & la justice de son oncle. Elle lui dit que la résolution de *Teriadevera* ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus détestable Magicien, qui fût dans l'orient; que cet

homme avoit enforcélé son mari, & qu'il lui avoit persuadé de la répudier honteusement, & toutes ses autres femmes, à la réserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une manière encore plus vive & plus pressante aux Prêtres des Idoles, qui cherchoient depuis long-temps, une occasion favorable pour éclater contre les Ministres de l'Evangile.

Il y avoit parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures, & par la haine irréconciliable qu'il portoit aux Missionnaires, & sur-tout au Pere de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une si belle occasion, de se venger de celui qui détruisoit l'honneur de ses Idoles, qui lui enlevoit ses Disciples, & qui par là le réduisoit avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres *Brames*, & délibère avec eux sur les moyens de perdre le saint Missionnaire, & de ruiner sa nouvelle Eglise. Ils furent tous d'avis d'aller ensemble parler au Prince. Le *Brame Pompavanan* se mit à leur tête, & porta la parole. Il commença par se plaindre qu'on n'avoit plus de respect pour les Dieux; que plusieurs Idoles étoient ren-

versées, & la plûpart des Temples abandonnés; qu'on ne faisoit plus de sacrifices ni de fêtes, & que tout le peuple suivoit l'infame secte des Européens; que ne pouvant souffrir plus longtemps les outrages qu'on faisoit à leurs Dieux, ils alloient tous se retirer dans les Royaumes voisins, parce qu'ils ne vouloient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irrités étoient prêts de prendre & de leurs déserteurs, & de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléroient avec tant de scandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer *Ranganadadeven*, qui étoit déjà prévenu contre le Pere de Brito, & vivement pressé par les plaintes & par les larmes de sa nièce, & qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, sujet d'aimer le Prince *Teriadeven*. Il ordonna sur le champ qu'on allât piller toutes les maisons des Chrétiens, qui se trouvoient sur ses terres; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance; & sur-tout qu'on brulât toutes les Eglises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très-grand nombre de familles Chrétiennes furent entièrement ruinées, parce qu'elles ai-

merent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La maniere, dont on en usa avec le Pere de Brito, fut encore plus violente. *Ranganade* devenant qui le regardoit comme l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en fît, & qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendoit, par la rigueur avec laquelle il le traiteroit, intimider les Chrétiens, & les faire changer de résolution.

Ce jour-là, qui étoit le huitieme de Janvier de cette année 1693, le saint Missionnaire avoit administré les Sacramens à un grand nombre de fideles, & soit qu'il se doutât de ce qu'on tramoit contre lui, soit qu'il en eût une connoissance certaine par quelque voie que nous ne sçavons pas, il conseilla plusieurs fois aux Chrétiens assemblés de se retirer, pour éviter la sanglante persécution, dont ils étoient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avançoit pour s'assurer de sa personne; il alla au-devant d'eux avec un visage riant, & sans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils se jetterent sur lui impitoyablement, & le renverserent par terre à force de coups. Ils

ne traitèrent pas mieux un *Brame* Chrétien nommé Jean, qui l'accompagnoit ; ils lièrent étroitement ces deux Confesseurs de Jésus-Christ, qui étoient bien plus touchés des blasphêmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu, que de ce qu'on leur faisoit souffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens, qui avoient suivi le Pere de Brito, & dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit sur lui, & par les opprobres dont on le chargeoit, en furent si animés & si affermis dans leur foi, qu'ils coururent avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme dans les chaînes, & ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces & les coups ne servoient de rien pour les éloigner, garotterent aussi ces deux innocentes victimes, & les joignirent ainsi à leur pere & à leur Pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état ; mais le Pere de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, & dont les forces étoient épuisées par de longs & pénibles travaux, & par la vie pénitente qu'il avoit menée dans le *Maduré* depuis plus de vingt ans, se sentit alors

extrêmement affoibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las & si accablé, qu'il tomboit presque à chaque pas. Les Gardes, qui vouloient faire diligence, le pressoient, à force de coups, de se relever, & le faisoient marcher, quoiqu'ils visissent ses pieds tout sanglans & horriblement enflés.

En cet état qui lui rappelloit celui où se trouva son divin maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les Confesseurs de Jesus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les *Brames* ont coutume de porter par les rues leurs Idoles comme en triomphe, & on les y laissa un jour & demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim & de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer, dont on les avoit chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité & la fureur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers *Ramanadabouram*, où le Prince de *Mara-*

vas tient sa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confesseur de Jesus-Christ. C'étoit le Catéchiste *Moutapen*, qui avoit été pris à *Candaramanicom*, où le Pere l'avoit envoyé pour prendre soin d'une Eglise qu'il y avoit fondée. Les soldats après s'en être saisis, brûlerent l'Eglise, abattirent les maisons des Chrétiens, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & conduisirent ce Catéchiste étroitement lié à la ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joye à tous les serviteurs de Dieu, & le Pere de Brito se servit de cette occasion pour les animer à persévérer avec ferveur, dans la confession de la foi de JESUS-CHRIST. *Ranganadadeven*, qui étoit à quelques-lieues de sa ville Capitale, lorsque ces glorieux Confesseurs y arriverent, ordonna qu'on les mît en prison, & qu'on les gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le Prince *Teriadeven*, ce zélé Catéchumene, qui étoit l'occasion innocente de toute la persécution, s'étoit rendu à la Cour, pour y procurer la grace de celui à qui il croyoit être redevable de la vie du corps & de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le Serviteur de Dieu

pendant tout le chemin, il pria les Gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considéroit. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce Prince. On ne traita plus le Pere avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, & de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jesus-Christ. Ils se présentèrent en foule au Palais, vomissant des blasphêmes exécrables contre la Religion Chrétienne, & chargeant le Pere de plusieurs crimes énormes. Ils demanderent au Prince, avec de grands empressements, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux *Teriadeven*, qui étoit auprès du Prince de *Maravas*, lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré & s'emporta vivement contre les Prêtres des idoles qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à *Ranganadadeven*, & le pria de faire venir, en sa pré-

fence, les *Brames* les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau Docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen sûr & facile de découvrir la vérité.

Le Prince se choqua de la liberté de *Teriadeven*. Il lui reprocha en colere qu'il soutenoit le parti infâme d'un Docteur d'une loi étrangere, & lui commanda d'adorer sur le champ quelques idoles qui étoient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, répliqua le généreux Catéchumene, *que je commette une telle impiété; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint Evangile: comment, après cela, oserois-je y renoncer, pour adorer les idôles, & perdre en même-temps la vie de l'ame & du corps?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Prince; mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adressa à un jeune Seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, & lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le baptême quelque temps auparavant, d'une très-facheuse incommodité, dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord; mais la crainte de dé-

plaire au Roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt & si terrible le fit rentrer en lui-même; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix; il se jeta à ses pieds; il demanda très-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, & conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même-temps qu'il auroit compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa priere qu'il se sentit exaucé; son mal cessa tout de nouveau, & il ne douta point que celui qui lui accordoit, avec tant de bonté, la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, & ne lui pardonnât sa chute.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifioit aux Idoles, le Prince de *Maravas* s'adressa une seconde fois à *Teriadeven*, & lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur; mais *Teriadeven* lui répartit généreusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une fa

grande impiété , & pour lui ôter toute espérance de le gagner , il s'étendit sur la vertu du saint Evangile , & sur les louanges de la Religion Chrétienne. Le Prince , outré d'une réponse si ferme , l'interrompit , & lui dit d'un ton moqueur : *Eh bien , tu vas voir quelle est la puissance du Dieu que tu adores , & quelle est la vertu de la loi que ton infâme Docteur t'a enseignée. Je prétends que dans trois jours ce scélérat expire par la force seule de nos Dieux , sans même qu'on touche à sa personne.*

A peine eut-il dit ces paroles , qu'il commanda que l'on fît , à l'honneur des Pagodes , le sacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci*. C'est une espece de sortilège , auquel ces infideles attribuent une si grande force , qu'ils assurent qu'on n'y peut résister , & qu'il faut absolument que celui contre lequel on fait ce sacrifice , périsse. De-là vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *Santourové-sangaram* , c'est-à-dire , destruction totale de l'ennemi. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques , faisant plusieurs sortes de sacrifices , pour ne pas manquer son coup. Quelques Gentils qui étoient présens , & qui avoient quelquefois en-

tendu les exhortations du Confesseur de Jesus-Christ , avoient beau lui représenter que toutes ses peines seroient inutiles , que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un homme qui se moquoit de leurs Dieux. Ces discours irritèrent furieusement ce Prince ; & comme le premier sortilège n'avoit eu aucun effet , il crut avoir manqué à quelque circonstance , ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice , sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux Ministres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras & de l'extrême confusion où il étoit , lui demanderent permission de faire une autre sorte de sacrifice , contre lequel , selon eux , il n'y avoit point de ressource. Ce sortilège est le *Salpechiam* , qui a , disent-ils , une vertu si infailible , qu'il n'y a nulle puissance , soit divine , soit humaine , qui en puisse éluder la force ; ainsi ils assuroient que le Prédicateur mourroit inmanquablement le cinquieme jour. Des assurances si positives calmerent un peu *Rangana-dadeven* , dans le désespoir où il étoit de se voir confondu , aussi bien que tous ses Dieux , par un seul homme qu'il tenoit dans les fers & qu'il méprisoit.

Mais ce fut pour lui & pour les Prêtres des Idoles une nouvelle confusion , lorsque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirés , le saint homme qui devoit être entièrement détruit , n'avoit pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi , étoit un des plus grands Magiciens qui fût au monde , & qu'il n'avoit résisté à la vertu de tous leurs sacrifices , que par la force de ses enchantemens. *Ranganadadeven* prit aisément ces impressions ; il fit venir devant lui le Pere de Brito , & lui demanda , en lui montrant son bréviaire qu'on lui avoit ôté , lorsqu'on le fit prisonnier , si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu , qui avoit rendu jusqu'alors tous leurs enchantemens inutiles ? Comme le saint homme lui eût répondu qu'il n'en faisoit pas douter : *Hé bien* , dit le Tyran , *je veux voir si ce livre te rendra aussi impénétrable à nos mousquets*. En même - temps il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au col , & qu'on le fît passer par les armes. Déjà les soldats étoient prêts de faire leurs décharges , lorsque *Teriadeven* , avec un courage héroïque , se récria publiquement contre un ordre si tyrannique , &

se jettant parmi les soldats , il protesta qu'il vouloit lui-même mourir , si on ôtoit la vie à son cher maître. *Ranganadadeven* , qui s'apperçut de quelque émotion parmi les troupes , eut peur d'une révolte , parce qu'il ne doutoit pas que *Teriadeven* ne trouvât encore plusieurs partisans , qui ne souffriroient pas qu'on insultât ouvertement ce Prince. Ces considérations arrêterent l'emportement de *Ranganadadeven* , il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avoit donné , & commanda qu'on remit en prison le Confesseur de Jesus-Christ.

Cependant , dès ce jour là même , il prononça la sentence de mort contre lui ; & afin qu'elle fût exécutée sans obstacle , il fit partir le Pere secrètement sous une bonne garde , avec ordre de le mener à *Ouriardeven* , son frere , Chef d'une peuplade , située à deux journées de la Cour , pour le faire mourir sans délai. Quand on signifia cet Arrêt au serviteur de Dieu , la joie de se trouver si près de ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur , fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfans en Jesus-Christ , qui étoient en prison avec lui. Cette séparation lui fut si sensible , qu'il ne put retenir ses

larmes en leur disant adieu. Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre , & les anima chacun en particulier à la constance par des motifs pressans , & conformes à la portée de leurs esprits & à l'état où ils étoient. Ensuite leur parlant à tous ensemble , il leur fit un discours touchant & pathétique , pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la foi , & à donner généreusement leur vie pour le véritable Dieu , de qui ils l'avoient reçue. Les Gentils , qui étoient présens , en furent attendris jusqu'aux larmes , & ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples , pendant qu'il paroïssoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte résolution des quatre autres Confesseurs de Jesus-Christ , qui montroient tant d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi , le Pere sortit de la prison de *Ramanadabouram* , suivi des vœux de ses disciples , qui demandoient avec instance de le suivre & de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna ; mais son épuisement

étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sçait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval; mais on l'en descendit bientôt après. Il marchoit nuds pieds, & ses chûtes fréquentes lui déchirèrent tellement les jambes qu'il avoit fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang. Il faisoit effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, & ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait; de sorte que les Payens même s'étonnerent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme du voyage, & que les Chrétiens attribuerent la chose à une faveur particuliere de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apostolique arriva le 31 de Janvier à *Orejour*, où devoit s'accomplir son martyre. *Orejour* est une
grande

grande bourgade située sur le bord de la riviere de *Pambarou*, aux confins de la Principauté de *Maravas* & du Royaume de *Tanjaour*. Dès que *Ouriardeven*, frere du cruel *Ranganadadeven*, & encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit depuis quelques années devenu aveugle & paralitique des pieds & des mains, & comme il avoit souvent oui parler des merveilles que Dieu opéroit par le saint Evangile, il conçut quelque espérance que le Docteur de la nouvelle Loi étant dans son pouvoir, ne lui refuseroit pas une grace que tant d'autres avoient reçue; c'est pourquoi, après lui avoir marqué assez de douceur dans cette premiere audience où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes, qui se prosternerent aux pieds du Confesseur de Jesus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari. Le Pere de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeller en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur. D'abord il promit,

s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit ; que non-seulement il le tireroit de prison & le délivreroit de la mort , mais encore qu'il le combleroit de riches présents. *Ce ne sont pas de semblables promesses*, lui répartit le fervent Missionnaire , *qui pourroient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étois le maître ; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grace.*

Le barbare , choqué de cette réponse , commanda aussi-tôt qu'on ramenât le prisonnier à son cachot , & qu'on préparât incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours , pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer , apparemment qu'il fût mort de faim & de misere. Le troisieme Février, qui fut la veille de son martyre , il trouva le moyen de m'envoyer une lettre , qui étoit adressée à tous les Peres de cette Mission , & que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni encre , ainsi il se servit pour l'écrire d'une paille &

D'un peu de charbon détrempe avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre.

MES RÉVÉRENDIS PERES , &
très-chers Compagnons ,

P. A.

Vous avez sçu du Catéchiste *Canaguien* ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant , qui fut le 28 de Janvier , on me fit comparoître en jugement , où je fus condamné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étois déjà arrivé au lieu destiné à cette exécution , & tout étoit prêt , lorsque le Prince de *Maravas* appréhendant quelque émotion , ordonna qu'on me séparât des autres Confesseurs de Jesus - Christ , mes chers enfans , pour me remettre entre les mains de son frere *Ouriardeven* , à qui on envoie ordre en même-temps de me faire mourir sans différer davantage. Je suis arrivé avec beaucoup de peine à sa Cour le dernier jour de Janvier , & ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en sa présence , où il y a eu une grande dispute : après qu'elle a été finie , on m'a

ramené en prison, où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'espérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vrai qu'il m'en a coûté pour l'obtenir; mais la récompense que j'espère de celui pour qui je me sacrifie, mérite toutes ces peines, & de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vrai Dieu, & qu'on n'adore plus les Idoles. Qu'il est glorieux de souffrir la mort pour un tel crime ! C'est aussi là ce qui fait ma joie, & ce qui me remplit de consolation en Notre Seigneur. Les soldats me gardent à vue, ainsi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes Peres, je vous demande votre bénédiction, & me recommande à vos saints sacrifices. De la prison d'Ourejour, le 3 de Février 1693.

De vos révérences,

Le très-humble serviteur en J. C.
JEAN DE BRITO.

C'étoit dans ces sentimens & avec ce grand courage, que l'homme de

Dieu attendoit l'heureux moment de son martyre. *Ouriardeven* qui avoit eu des ordres exprès de le faire mourir incessamment ; voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour sa guérison , le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pieces , & l'exposer à la vue du peuple après qu'il seroit mort.

A une portée de mousquet d'*Ourejour* , on avoit planté un grand pieu ; ou une espèce de poteau fort élevé au milieu d'une vaste campagne, qui devoit servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4^e Février, sur le midi, on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts, dès que la nouvelle de sa condamnation se fut répandue dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui donner un moment pour se recueillir, ce qu'ils lui accorderent ; alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple, & étant tourné vers le poteau, auquel son corps, séparé de sa tête, devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentimens de ce saint Religieux dans une sembla-

ble conjoncture ; persuadé qu'il alloit dans quelques momens jouir de la gloire des Saints & s'unir éternellement avec son Dieu. Les Gentils furent si touchés de la tendre dévotion qui paroissoit peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté dont on usoit envers ce saint homme.

Après environ un quart-d'heure d'oraison, il se leva avec un visage riant, qui montrait assez la tranquillité & la paix de son ame ; & s'approchant des bourreaux qui s'étoient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection & une joie qui les surprit. Ensuite s'étant relevé : *Vous pouvez à présent, mes freres*, leur dit-il, *vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur & de charité qu'on n'a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi ivres se jetterent sur lui, & déchirerent sa robe, ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais ayant apperçu le reliquaire qu'il avoit coutume de porter au col, ils se retirerent en arriere, saisis de frayeur, & se disant

les uns aux autres, que c'étoit assurément dans cette boîte qu'étoient les charmes, dont il enchantoit ceux de leur Nation, qui suivoient sa doctrine, & qu'il falloit bien se donner de garde de le toucher, pour n'être pas séduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée, un d'eux prenant un sabre pour couper le cordon qui tenoit le reliquaie, fit au Pere une large playe, dont il sortit beaucoup de sang. Le fervent Missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il étoit sur le point d'achever. Enfin ces barbares persuadés que les charmes magiques des Chrétiens étoient assez puissans pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache, dont on se servoit dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, & la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête panchée sur l'estomac pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussi-tôt à genoux devant les bourreaux, & levant les yeux & les mains au Ciel, il attendoit en cette posture la couronne du martyre, lorsque deux Chrétiens de

Marayas ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse & s'allèrent jeter aux pieds du saint Confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable Pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, & qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, & ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart, & après s'en être assurés, ils retournèrent au Pere de Brito, & lui couperent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant panché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts & tournés vers le Ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc; de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui couperent ensuite les pieds & les mains, & attachèrent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin

qu'il fût exposé à la vue & aux insultes des passans.

Après cette exécution, les bourreaux menerent au Prince les deux Chrétiens qui s'étoient venu offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez & les oreilles, & les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jesus-Christ, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes reliques, & après avoir ramassé dévotement les pieds & les mains qui étoient dispersés de côté & d'autre, il les approcha du poteau, où étoient la tête & le corps, & y demeura quelque temps en prieres avant que de se retirer.

Voilà, mes Révérends Peres, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le Révérend Pere Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, & que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jesus-Christ de nous en faire la grace, &

que de notre côté nous n'y mettions aucun obstacle. La Chrétienté de *Maravas* se trouve dans une grande désolation, par la perte de son saint Pasteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prières aux nôtres, afin que le sang de son premier Martyr ne lui soit pas inutile, & qu'elle retrouve par les intercessions de ce nouveau protecteur, d'autres Peres aussi puissans que lui en œuvres & en paroles, qui soutiennent & qui achevent ce qu'il a si glorieusement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de la prison de notre glorieux confesseur, je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'assister, & lui rendre tous les bons offices dont je suis capable. Je marchois avec une diligence incroyable, & j'avois déjà fait une partie du voyage, lorsqu'on m'apporta des nouvelles fures de son martyre. Je résolus de passer outre; mais les Chrétiens qui m'accompagnoient, & les Gentils même qui se trouverent présens, me représenterent que si j'entrois plus avant dans le *Maravas*, j'exposerois, sans espérance d'aucun succès, cette Chrétienté désolée à une nouvelle persécution. Cette crainte me fit changer de dessein, je me retirai

dans une bourgade voisine , pour être plus à portée de secourir ceux qui étoient encore en prison , & pour tâcher de retirer les reliques du saint Martyr , ou de les faire décemment ensevelir.

Si je vous marque ici , mes Révérends Peres , moins de choses que vous n'en desireriez sçavoir , soyez assurés que je ne vous mande rien que je n'aye appris de gens dignes de foi , qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la suite quelque chose de plus , je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos saints sacrifices , & suis avec respect , &c.



L E T T R E

*Du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, au Pere de Vil-
lette de la même Compagnie.*

A Balaffor, dans le Royaume de
Bengale, le 30 Janvier 1699.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

On m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ai ressenti en recevant ces marques de votre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez d'apprendre, dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, & que pendant que nous combattons, ils levent les mains au Ciel, & nous aident de leurs prieres. J'en ai eu, je vous assure, un très-grand besoin depuis que je vous ai quitté, & je me suis trouvé dans des occasions qui vous paroîtroient bien

déliçates & bien difficiles, si je pouvois vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes Supérieurs. Je vous avouerai que je n'ai eu aucun regret de quitter la Perse, mon attrait étant pour une autre Mission, où je croyois qu'il y avoit encore plus à souffrir & plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, & retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du Mahometisme. Quelque envie qu'eussent ces infideles de sçavoir qui nous étions le Pere Beauvillier mon compagnon & moi, ils n'en purent venir à bout, & ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompoit, est qu'ils nous voyoient lire des livres Turcs & Persans. Nous les laissâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement pour Chrétiens, mais toujours sans dire notre pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils faisirent le vaisseau, quoiqu'il appartînt

à des Maures. Ils nous menerent à terre, & nous mirent en prison. Ils nous firent comparoître plusieurs fois, le Pere & moi, devant les Magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes & constans, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, & envoyerent un exprès au Gouverneur de la Province pour sçavoir ce qu'ils feroient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Européens. Ils ne soupçonnerent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turc, & que le Pere Beauvossier ne lisoit que des livres Arabes, & moi des livres Persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, & nous en fûmes quittes pour la prison, & pour quelques autres mauvais traitemens.

De-là nous vîmes à *Surate* (1) où le Pere Beauvossier demeura pour être Supérieur de la maison que nous y

(1) C'est la plus fameuse ville des Indes Orientales pour le commerce. Elle appartient au Grand Mogol.

avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas, mais je passai dans le *Bengale* (7), après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandois.

Si-tôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume, qui est sous la domination des Mahométans, quoique presque tout le peuple y soit idolâtre, je m'appliquai sérieusement à apprendre la langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, & me jeter dans une fameuse Université de Brames (1). Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort légères connoissances de leur Religion, nos Peres souhaitoient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pouvoir m'en instruire à fond. J'en avois pris la résolution, & j'étois prêt de l'exécuter, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une si furieuse guerre entre les Mahométans & les Gentils, qu'il n'y avoit de sûreté en aucun lieu, sur-tout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occasion, donne une force qu'on ne comprend

(1) Ce Royaume est à l'orient de l'Indoustan ; & appartient au Grand Mogol.

(2) Ce sont les Docteurs des Indiens.

pas. Comme je n'appréhendois presque pas le danger, mes Supérieurs me permirent d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa* (1), où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passaient l'âge de soixante ans.

J'espérois, avec la grace de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espece de Paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne manque pas d'ouvriers, nos Supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos Peres à *Pondichery* (2), l'unique place un peu fortifiée que les François aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandois s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle Eglise, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les François rentreront dans la place.

(1) Ce Royaume est sur le golphe de Bengale, en-deçà du Gange.

(2) Elle est située au milieu de la côte de Coromandel.

Nous ferons là, mon cher Pere, à la porte de la Mission de *Maduré* (1), la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jésuites, presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits & des peines incroyables. Ces Peres me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pu disposer de moi, j'aurois pris volontiers ce parti; mais nos Supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de notre côté des Missions Françaises, & que dans ces vastes Royaumes nous occupions les pays que nos Peres Portugais ne peuvent cultiver à cause de leur petit nombre. C'est ce que notre Supérieur général le Révérend Pere de la Breuille, qui est présentement dans le Royaume de *Siam*, vient de me marquer dans sa dernière lettre. Il me charge de la Mission de *Pondichery*, & me fait espérer qu'en peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je souhaite depuis longtemps.

(1) *Maduré* est un Royaume situé au milieu des terres, dans la grande Peninsule de l'Inde, qui est en-deçà du Gange.

Par les dernières lettres qu'on a reçues d'Europe, on mande qu'on me destine pour la Chine; mais je renonce sans peine à cette Mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de *Maduré*, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que j'étois en Perse, je portois souvent mes vœux vers ce pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens & conçus de si loiz, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître & s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, & qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le Pere Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit que cette dernière année il en a baptisé deux mille pour sa part, & qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cens; enforte que les bras lui tomboient de foiblesse & de

l'assitude. Au reste, ce ne sont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'après de grandes épreuves, & trois & quatre mois d'instruction. Quand une fois ils sont Chrétiens, ils vivent comme des Anges, & l'Eglise de *Maduré* paroît une vraie image de l'Eglise naissante. Ce Pere nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les confessions de plusieurs villages, sans y trouver personne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce soit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conscience à ce sacré tribunal; ils s'en approchent aussi bien instruits que des Religieux, & avec une candeur & une simplicité de Novice.

Le même Pere marque qu'il est chargé de la conduite de plus de trente mille âmes, de sorte qu'il n'a pas un moment de repos, & qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui seroit impossible, aussi bien qu'aux autres Peres, vu leur petit nombre, de vacquer à tout par eux-mêmes. C'est pourquoi ils ont chacun huit, dix, & quelquefois douze Catéchistes, tous gens sages & parfaits.

tement instruits de nos mysteres & de notre sainte Religion. Ces Catéchistes précèdent les Peres de quelques jours, & disposent les peuples à recevoir les sacremens ; ce qui en facilite beaucoup l'administration aux Missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joye & de consolation , quand on voit l'empressement qu'ont ces peuples pour la parole de Dieu , le respect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut , pour se prévenir dans leurs besoins , pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres peuples , parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens , dont quelques-uns ont gâté & corrompu par leurs débauches & par leurs mauvais exemples presque toute la Chrétienté des Indes. Leur vie est extrêmement frugale , ils ne font point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre & pour se vêtir.

La vie des Missionnaires ne sçauroit

être plus austère ni plus affreuse, selon la nature. Ils n'ont souvent pour tout habit qu'une longue piece de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des sandales bien plus incommodes que les focques des Récollets; car elles ne tiennent que par une espee de grosse cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abstiennent absolument de pain, de vin, d'œufs, & de toutes sortes de viande, & même de poisson. Ils ne peuvent manger que du ris & des légumes sans nul assaisonnement, & ce n'est pas une petite peine de conserver un peu de farine pour faire des hosties, & ce qu'il faut de vin pour célébrer le saint sacrifice de la Messe. Ils ne sont pas connus pour être Européens: si l'on croyoit qu'ils le fussent, il faudroit qu'ils quittassent le pays; car ils n'y feroient absolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens à plus d'une cause. On a fait souvent de grandes violences dans leur pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes sortes de débauches & de vices; mais ce qui les frappe

particulièrement, c'est que les *Franquiss*, ainsi qu'ils les nomment, s'enivrent & mangent de la chair, chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infames ceux qui le font.

Ajoutez à la vie austère que menent les Missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent & qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames du nord*, c'est-à-dire, Docteurs venus du nord pour enseigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils soient obligés de pratiquer une pauvreté très-rigoureuse, & qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catéchistes, & subvenir à une infinité de frais & d'avaries qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persécutions. Il n'y a gueres que quatre ans qu'un de nos plus célèbres & saints Missionnaires

fut martyrisé (1). Le Prince de *Maravas* (2) lui fit couper la tête pour avoir prêché la loi de Jésus - Christ. Hélas, oserois-je jamais espérer une telle faveur? Je vous conjure, mon très-cher Pere, de ne cesser par vous-même & par vos amis, de demander à Notre Seigneur qu'il me convertisse véritablement à lui, & que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante Mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voie du Seigneur, qui voulussent contribuer dans ces pays à sa gloire, en y fondant la pension de quelques Catéchistes, je vous assure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un Catéchiste nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'est beaucoup

(1) Le vénérable Pere Jean de Brito, Jésuite Portugais.

(2) C'est un petit Royaume qui est entre le Maduré & la Côte de la Pêcherie.

pour nous, c'est peu de chose en France) & nous pouvons compter que chaque Catéchiste gagne par an à Jesus-Christ cent cinquante ou deux cens ames. Mon Dieu, il y a tant de personnes zelées qui donneroient volontiers leur sang pour en retirer une seule des mains du démon; du moins on le dit souvent au pied de l'Oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un si petit secours nous aider à remplir la bergerie du Pere de famille. Je connois votre zele pour la conversion des ames, mon très-cher Pere; vous vous étiez sacrifié pour aller en Grece ramener au troupeau de Jesus-Christ les pauvres Schismatiques qui s'en sont séparés depuis si long-temps. Votre santé foible obligea les Supérieurs de vous faire retourner sur vos pas. Vous aurez sans doute rapporté dans votre Province tout le zele qui vous en avoit fait sortir si généreusement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des Missionnaires & des Catéchistes. Je n'avois pas jusqu'ici écrit une seule lettre pour inviter personne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point sur mon passage de moisson, qui n'eût assez d'ouvriers. Maintenant que je
découvre

découvre des campagnes entieres dans une parfaite maturité; des infideles par milliers, qui ne demandent qu'à être instruits; je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie d'Europe des secours d'hommes & d'argent, de bons Missionnaires & des fonds pour leur donner des Catéchistes; & je me crois obligé en conscience d'intéresser dans une si bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois personne, mon Révérend Pere, qui puisse mieux que vous entrer dans de si pieux desseins. Si vous nous trouvez quelques secours, envoyez-les à Paris au Pere qui a soin de nos Missions des Indes Orientales & de la Chine.

Le Pere Bouvet a mené à la Chine, l'année 1698, une florissante recrue de Missionnaires. L'escadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très-choisie, qui est destinée aussi pour ce vaste Empire; elle est composée des Peres Fouquet, Pelisson, & d'Entrecolle, & des freres Rhodes & Fraperie, qui sont très-habiles dans la Médecine & dans la Chirurgie. Ils valent tous infiniment, & méritent véritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le Pere d'Entrecolle s'est fait admirer

par son zele & par sa charité dans le vaisseau sur lequel il a passé. L'escadre du Roi a été affligée dans les Indes (1) d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri, j'étois à cent lieues de l'endroit où elle est venue aborder. Aussi-tôt que j'appris un si grand malheur, je me jetai dans une chaloupe avec le Pere d'Entrecolle, pour aller la secourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux Aumôniers morts, tous les Chirurgiens des vaisseaux morts aussi ou malades; de sorte qu'il nous fallut pendant deux mois servir de Médecins, de Chirurgiens, d'Aumôniers & d'Infirmiers. La *Mousson* (2) pressa le Pere d'Entrecolle de partir avec le Pere Fouquet & le Frere Fraperie, qui étoient aussi venus depuis nous au secours des vaisseaux du Roi; de sorte que je me trouvai presque seul pendant assez longtemps, ayant sur les bras plus de cinq cens malades, dont plusieurs étoient atteints de maladies contagieuses. Deux autres de nos Peres vinrent ensuite partager un si saint travail, & profiter

(1) A Négrailles, Isle près des côtes du Pegou.

(2) C'est la saison propre pour aller des Indes à la Chine, lorsque les vents d'Ouest soufflent

d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de servir si utilement les François nos cheres compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux; c'est une espece de miracle qu'on ait pu sauver les vaisseaux du Roi, je ne dis pas tous, car l'Indien, un des plus beaux, alla s'échouer sur les côtes du *Pegou* (2), où les autres prirent la maladie; il n'y a eu que celui qui se sépara pour porter à *Merguy* (1) les Peres Tachard & de la Breuille, qui ait été préservé d'accident. Un si grand fleau a touché plusieurs de ceux qui étoient sur la flotte, & a servi à les mettre dans la voie du salut. Il y avoit parmi eux quelques nouveaux convertis qui étoient plus attachés que jamais à leurs erreurs, j'ai eu la consolation de recevoir leur abjuration, & de les voir mourir avec de grands sentimens de componction & de pénitence. L'escadre, quoique diminuée d'un vaisseau, est présentement en bon état.

(1) C'est un Royaume qui est à la côte orientale du golphe de Bengale au-delà du Gange.

(2) C'est une ville du Royaume de Siam, sur le golphe de Bengale.

Nous allons en peu de jours prendre possession de *Pondichery* ; Dieu me fasse la grace de n'y rester qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du pays, qui m'est nécessaire pour ma chere Mission de *Maduré*. Cette langue est toute différente du Turc, du Persan, du Maure & du Bengale, que j'ai déjà apprises ; le Persan & le Maure me serviront beaucoup, à cause d'un grand nombre de Mahométans qui sont répandus dans les terres. La langue Portugaise me fera encore nécessaire pour traiter avec nos Peres de cette Nation ; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me suis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui se trouverent abandonnés de leur Pasteur pendant plus de six mois.

Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint-Thomas* (1) de publier le Jubilé, & de le leur faire gagner ; ces bonnes gens ne sçavoient ce que c'étoit que Jubilé. Je travaillai pendant plus d'un mois à les mettre en état de profiter du trésor que l'Eglise leur ouvroit ; je fai-

(1) Cette ville qu'on appelle aussi *Meliapor*, est sur la côte de Coromandel.

fois deux sermons par jour, & deux catéchismes; le matin étoit destiné à l'instruction des adultes catéchumenes, & l'après-dînée à celle des chrétiens; la moitié de la nuit se passoit à entendre les confessions des hommes, & depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures que je disois la Messe, j'entendois les confessions des femmes. Ce grand travail me dédommageoit des quatre années que j'avois passées sans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me sens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de *Maduré*, parce que je suis convaincu qu'elle me fera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de François qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces Missions, & pour vous demander le secours de vos prières. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous séparâmes, & comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte Messe, j'ai pensé nommément à vous. Aidons-nous tous deux mutuellement à nous sanctifier, & quoi que nous fassions si loin l'un de l'autre notre Sacrifice, unissons-le toujours dans celui pour lequel seul nous le faisons. Je suis avec bien du respect, &c.

L E T T R E

*Du Pere Pierre Martin , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien
de la même Compagnie.*

A Camien-naixen-patty , dans le Royaume
de Maduré , le 1^{er} de Juin 1700.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

Je vous ai marqué dans mes dernieres lettres , le desir que j'avois de me consacrer à la Mission de Maduré. Je cherchois les moyens d'exécuter un dessein que Dieu m'avoit inspiré depuis longtemps , lorsque le Pere Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels sentimens je fus pénétré en voyant cet excellent Missionnaire , qui , dans l'espace de douze années , a eu le bonheur de baptiser plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos Peres Missionnaires , de la ferveur des Chrétiens , du grand nombre de conversions ,

qui se font tous les jours dans cette église naissante, sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers évangéliques, & d'aller prendre part à leurs travaux.

Les sentimens de mes supérieurs se trouverent conformes à mes vues. Ils pensoient à établir une nouvelle Mission dans les Royaumes de Carnate, de Gingi & de Golconde, comme on vous l'a déjà mandé, & de la former sur le modele de celle que nos Peres Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu, & si avantageuse à l'église, il étoit nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos Peres François dans cette ancienne Mission, où ils puissent apprendre la langue, s'instruire des coutumes & des usages de ces peuples, former des catechistes, lire & transcrire les livres que le vénérable Pere Robert de Nobilibus & nos autres Peres ont composés ; en un mot, recueillir tout ce que le travail & l'expérience de tant d'années avoit donné de lumieres à ces sages ouvriers, & tâcher d'en profiter

dans une entreprise toute semblable à la leur. On jeta les yeux sur le Pere Mauduit & sur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le Pere Mauduit , après avoir été à Meliapor visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas , eut ordre de se rendre auprès du Pere François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irois par mer trouver le Révérend Pere Provincial des Jésuites Portugais , qui étoit alors dans le Royaume de *Travancor* , afin de lui demander , pour mon compagnon & pour moi , la permission d'aller travailler pendant quelque temps dans la Mission de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année 1699 , sur un vaisseau de guerre François , monté par M. le Chevalier des Augers , qui commandoit une petite escadre , & qui m'offrit très-obligeamment de me mettre à terre à la côte de *Travancor*. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin , si le vent avoit été favorable : mais il nous fut si contraire , que , pendant plus d'un mois , nous ne fîmes que lutter contre des orages & des tempêtes. Outre cette premiere dis-

grace, la maladie se mit dans nos équipages qui n'étoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient souffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que six ou sept personnes, par le soin qu'eut M. des Augers de procurer aux malades les secours dont ils avoient besoin. Cet Officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, songeoit également à l'ame & au corps; de sorte que la fête de la Toussaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ses dévotions, & me donna la consolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, sains & malades. Enfin, après quarante jours de navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap de Comorin, si fameux par les premières navigations des Portugais.

J'avois résolu d'y prendre terre; mais le vent s'étant considérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépassé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois, & qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos Peres, que M. de la Roche-Hercule, autre Capi-

taine de notre petite escadre, avoit eu l'honnêteté de recevoir sur son bord. Ces deux Peres, l'un Italien & l'autre Portugais, alloient à *Travancor*, aussi-bien que moi, demander la permission de travailler dans la Mission de Maduré. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, & pour nous défendre, s'il étoit nécessaire, des corsaires qui infestent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guere à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes que nous aborderions aisément : mais, à mesure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer brisoit par-tout avec violence, & l'on ne voyoit aucun endroit sûr pour nous débarquer : de sorte que l'Officier qui commandoit la chaloupe, & qui étoit neveu de M. des Augers, nous eût ramené au vaisseau, si, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût apperçu enfin dans le bois une assez grosse fumée, &, peu de temps après, un pêcheur assis sur un *catimaron*, c'est-à-dire, sur quelques grosses pieces de bois liées ensemble en maniere de radeau.

Comme ce pêcheur se laissoit aller

avec ses filets au gré des flots, on alla droit à lui; & quoiqu'il fît tous ses efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corsaires, on l'atteignit bientôt d'assez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joie extraordinaires, quand il apperçut dans notre chaloupe trois Peres semblables à ceux qui ont soin des Chrétiens de la côte de Malabar, & qu'il vit un chapelet que je lui présentai. Il le baïsa mille fois, & fit, à diverses reprises, le signe de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme étoit Chrétien. Il nous marqua qu'il falloit mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe se briseroit infailliblement, si l'on approchoit plus près du rivage. Il nous fit entendre que, dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avoit une petite bourgade dont la plupart des habitans étoient Chrétiens; qu'il alloit les avertir de notre arrivée, & qu'ils viendroient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes plusieurs hommes sortir du bois, & se mettre en mer avec un canot soutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empê-

cher qu'il ne tournât. La précaution étoit nécessaire ; car, sans cet appui, nous n'eussions jamais osé nous hasarder sur ce fragile vaisseau. Ce n'étoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, & longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureusement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous assure que m'étant trouvé souvent exposé à de très-grands dangers sur la Méditerranée, sur la mer Noire & sur celle des Indes, je ne me suis jamais vu plus en péril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étoient venus au-devant de nous, se jettoient à l'eau, & emportant tout à la fois le vaisseau, le Pilote & le Missionnaire, ils nous conduisoient au rivage sur leurs épaules. C'est de cette manière que nous abordâmes à la côte de *Travancor*.

Etant tous trois débarqués, nous merciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conservés, & nous baisâmes cette terre sanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des Indes saint François

Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le soleil avoit déjà mis en feu les fables sur lesquels il falloit marcher. Ils étoient si brûlans, que nous n'en pûmes long-temps soutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faisions, elle devint si violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de dessus la tête, & nous les mettre sous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le soulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtoit cher à la tête. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions presque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre & l'air n'y étoient pas si échauffés; mais en échange c'étoient des brossailles & des épines qui nous entroient dans les pieds, & nous déchiroient toutes les jambes. Le Pere Italien qui ne faisoit que de relever de maladie, souffrit beaucoup plus que mon compagnon & moi. Enfin, après avoir traversé le bois, nous arrivâmes à une petite église, dont le dedans étoit très-propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre, & couverte de paille. Une petite image de la sainte Vierge faisoit tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu,

& pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau & de quelques cocos que les Chrétiens nous présentèrent, nous nous remîmes sur le soir en chemin, & au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le Pere Emmanuel Lopez de notre Compagnie, lequel a soin d'une partie des Chrétiens de la côte de *Travancor*.

Il y a plus de cinquante ans que ce Missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Pere Robert de Nobilibus fonda cette fameuse Mission sur le pied qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture & la demeure, soit pour les autres usages qui ne sont point contraires à la Foi & aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paroître en ces terres en habit Européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience, que cette conduite étoit très-préjudiciable à la Religion, & à la propagation de la Foi, par l'aversion & le

mépris que ces peuples ont conçu contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté & de la propreté de l'église du Pere Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre & de la piété des Fideles qui sont sous sa conduite, & qui se distinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, & par une foi vive & animée. Aussi cette Chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante de la côte de *Travancor*. Le Pere Lopez nous reçut avec des transports de joie qui nous marquerent son bon cœur : mais il ne put retenir ses larmes, ni s'empêcher de jeter de profonds soupirs, quand je lui dis que j'allois trouver le Pere Provincial pour demander permission d'entrer dans la Mission de Maduré. *Ah ! que vous êtes heureux, mon cher Pere, me dit-il en m'embrassant tendrement, que ne puis-je vous y accompagner. Mais hélas ! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints qui y sont employés.* Quoique ce Pere eût de grands talens & un zèle égal pour la conversion des ames, ses Supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette Mission, & d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru pen-

dant plusieurs années comme Européen, il n'auroit pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu ; ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, & peut-être tous les autres qu'on auroit soupçonnés d'être du même pays, & d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte qui me parut assez peuplée ; mais, d'un si grand peuple, il n'y a guere que la *caste* des pêcheurs qui ait embrassé la Religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de *caste*, je ne sçais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblée de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'isle de Ceylan & dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, & dont nous parlons maintenant. Il y a quatre *castes* principales. La *caste* des *Brames*, qui passe sans contredit pour la première & la plus noble. La *caste* des

Rajas, qui prétendent être descendus de diverses familles royales. La *caste* des *Choutres* & celle des *Parias*. Chacune de ces *castes* est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles & plus élevées que les autres. La *caste* des *Choutres* est la plus étendue, & celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous le nom de *Choutres* sont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tisserans & autres. Chaque métier est renfermé dans sa *caste*, & ne peut être exercé que par ceux dont les parens en faisoient profession. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre tailleur. Il y a cependant certains emplois qui sont communs à toutes les *castes*. Chacun, par exemple, peut être marchand ou soldat. Il y a aussi diverses *castes* qui peuvent s'appliquer à labourer & à cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la *caste* des *Parias* qui passe pour infâme, & dont ceux qui la composent ne peuvent presque entrer dans aucun commerce de la vie civile; il y a cependant certains métiers qui abaissent ceux qui les exercent presque jusqu'au

rang des *Parias*. Ainsi un cordonnier & tout homme qui travaille en cuir, & en plusieurs endroits les pêcheurs, & ceux qui gardent les troupeaux, passent pour *Parias*.

Les Portugais ne connoissant point dans les commencemens la différence qu'il y a entre les *castes* basses & celles qui sont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes & avec les autres, de prendre à leur service des *Parias* & des pêcheurs, & de s'en servir également dans leurs divers besoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, & devint très-préjudiciable à notre sainte Religion : car ils regarderent dès-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infâmes & méprisables, avec lesquels on ne pouvoit pas avoir commerce sans se déshonorer. Si on eût pris dès ce temps-là les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siècle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la Nation Portugaise premièrement, & ensuite à Jesus-Christ : au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impossible à ceux

qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles.

De tous les hommes apostoliques que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour la conversion des Nations, on peut assurer que saint François Xavier a été le plus puissant en œuvres & en paroles. Il prêcha dans la grande péninsule de l'Inde, en un temps où les Portugais étoient dans leur plus haute réputation, & où le succès de leurs armes donnoit beaucoup de poids à la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatans, & cependant il n'y convertit aucune *caste* considérable. Il se plaint lui-même dans ses lettres de l'indocilité & de l'aveuglement de ces peuples, & marque que les Peres qu'il employoit à leur instruction, avoient peine à soutenir parmi eux le dégoût causé par le peu de fruit qu'ils y faisoient. Ceux qui connoissent le caractère & les mœurs de ces peuples, ne sont point si surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trouvent la Religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, & ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Eu-

ropéens qu'ils regardent comme les gens les plus infâmes & les plus abominables qui soient au monde.

Aussi a-t-on vu jusqu'à présent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois sortes de personnes qui aient embrassé la Religion Chrétienne, lorsqu'elle leur a été prêchée par les Missionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que saint François Xavier vînt dans les Indes, se disoient Chrétiens, quoiqu'ils ne le fussent que de nom. Ce fut pour les instruire de la Religion qu'ils avoient embrassée presque sans la connoître, que ce grand Apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec des travaux incroyables. En second lieu, ceux que les Portugais avoient subjugués sur les côtes par la force des armes, professerent d'abord à l'extérieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salsette* & des environs de Goa, & des autres places que le Portugal conquît sur la côte occidentale

de la grande péninsule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs *castes*, & à prendre les mœurs Européennes ; ce qui les irritoit extrêmement , & les mettoit au désespoir. Enfin , la dernière espece d'Indiens , qui se firent Chrétiens dans ces premiers temps, furent ou des gens de la lie du peuple , ou des esclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des personnes qui avoient perdu leur *caste* par leurs débauches & par leur mauvaise conduite. Ce fut principalement à l'occasion de ces derniers, qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres , lorsqu'ils vouloient se faire Chrétiens , que les Indiens concurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une sujettion forcée , & peut-être au souvenir de quelques expéditions militaires où il s'étoit glissé un peu de cruauté , a fait une si forte impression sur leurs esprits , qu'ils n'ont pu encore en revenir , & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être se persuadera que c'est faute d'ouvriers ou de zèle dans les ouvriers , que les Gentils des Indes qui sont au milieu des terres n'ont pas embrassé la Foi. On en sera détrompé , si l'on veut bien faire

un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presque autant de Prêtres & de Religieux que de Séculiers Européens ; les cérémonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité & d'appareil que dans les premières cathédrales de l'Europe ; le corps de saint François Xavier, toujours entier, y a été jusqu'ici un miracle continuel, & une preuve authentique de la vérité de notre sainte Religion ; & cependant quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille Idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la plupart des orphelins qu'on arrache par ordre du Viceroy d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers, ou faute de connoissance & de lumières dans les Gentils. Plusieurs d'entre eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu ; mais ce seroit une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils & souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules & abominables. C'est ce que les Missionnaires qui venoient d'Europe dans les Indes,

furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils se contenterent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter remède. Il n'y en a point d'autre, & l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, & d'embrasser celle des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la règle pleine de sagesse que leur en a donné la sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi.

C'est donc en menant parmi eux une vie austère & pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, & s'y naturalisant; enfin, ne leur laissant aucun soupçon qu'on soit de la race des *Pranguis*, qu'on peut espérer d'introduire solidement & avec succès la Religion Chrétienne dans ce vaste Empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens; car sur le bord de la mer où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le Christianisme des côtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans, on s'en est flatté vainement; c'est dans le centre & dans

le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, & ensuite l'étendre vers la circonférence, & jusques sur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit Chrétien. Le Pere Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant proche parent du Pape Marcel II, & neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage, & par le zèle des ames dont il brûloit, fut le premier qui, au commencement du siecle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils qui ont embrassé depuis ce temps-là, & qui embrassent encore tous les jours notre Religion dans les Royaumes de Maduré, de *Tanjaour*, de *Marava* & de *Maïssour*, marque assez que le Ciel suscita cet admirable Missionnaire, non-seulement pour procurer par lui-même, & par ses freres qui l'imitent, la conversion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais aussi pour convaincre tous les autres Missionnaires qui voudroient se consacrer au salut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne restoit point d'autre moyen pour gagner à Jesus-Christ ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin, sans sortir du Royaume de *Travancor*, nos Peres que j'y ai vus m'ont

m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour se faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arrosent tous les jours ces fables brûlans de leurs sueurs à l'exemple de saint François Xavier, qui souffrit sur cette côte tant de persécutions; mais ils n'en recueillent presque que des épines; & si on en excepte les Chrétiens de *Reytoura*, dont j'ai parlé, & de quelques autres Eglises, tous les autres font souvent gémir les ouvriers Evangéliques par leur indocilité ou par leurs entêtemens. En voici un trait qui étoit tout nouveau quand je passai.

Un Chrétien de la *Caste* des Pêcheurs mourut, non-seulement sans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais même après avoir appelé les Prêtres des idoles pour invoquer le démon sur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin si funeste, ses parens prétendoient qu'il fût enterré dans l'Eglise. Le Pere leur représenta que ce seroit la profaner, & qu'un homme mort dans l'impénitence, & même dans l'apostasie, ne pouvoit pas être mis en terre sainte, ni avoir part aux suffrages des fideles. Ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit des parens du coupable; ils se mirent en devoir de porter

son corps à l'Eglise. Le Pere en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres résolurent de revenir en grand nombre les enfoncer le lendemain, & en attendant déposèrent le corps dans une maison voisine, sans laisser personne pour le garder. Le jour suivant ils furent fort surpris, lorsque voulant prendre ce corps pour le porter à l'Eglise, ils trouverent que les *Adibes*, qui sont une espece de renards, l'avoient dévoré, & qu'il n'en restoit que la carcasse. Ces animaux avoient creusé & percé la muraille, qui n'étoit que de terre, & s'étoient assouvis des entrailles & des chairs de ce malheureux. Cette accident jeta la consternation dans le village; tous les habitans, & même les parens du défunt crurent reconnoître la justice divine sur ce réprouvé; ils vinrent, avec de grands cris, se jeter par terre à la porte de l'Eglise pour implorer la miséricorde de Dieu; ils firent avec soumission la pénitence que le Pere leur imposa, & allerent jeter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'événemens pour réveiller la crainte des Chrétiens, & les rendre plus dociles & plus soumis: cela ne seroit pas nécessaire dans nos Missions de Maduré.

En traversant le Royaume de *Travancor*, où l'idolâtrie est si enracinée, ce ne me fut pas une petite consolation de voir le long de cette côte des croix plantées de tous côtés sur le rivage, & un grand nombre d'Eglises où Jesus-Christ est adoré. Les principales sont *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcý*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* & *Cuvalan*. Outre ces Eglises, il y en a plusieurs autres, qui sont comme des succursales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy* que je rencontrai le Pere André Gomez, Provincial de la Province de Malabar, homme d'un mérite distingué, & qui étoit Supérieur de la Maison Professe de Goa, lorsqu'il fut choisi pour gouverner la province de Malabar. Il faisoit, selon la coutume, la visite de toute cette Chrétienté; mais ayant sçu que nous devions bientôt arriver, mon compagnon & moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonstrations de joie & de charité très-grandes, & nous conduisit au *Topo*, qu'on appelle le Collège de *Travancor*, & qui est sa demeure ordinaire.

Ce College est situé dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'est bâti que de terre, & n'est couvert que

de feuilles de palmier sauvage. L'Eglise dédiée à la sainte Vierge est aussi simple que la maison ; & la vie que les Peres menent répond parfaitement à la pauvreté de l'une & de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge & par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeller universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix & dans une tranquillité parfaite, quoiqu'exposés d'ailleurs aux insultes des Idolâtres des terres & aux courses des Pirates qui infestent ces mers, & qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes, & piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Aussi-tôt que le Pere Provincial m'eut accordé la Mission de Maduré, que j'étois venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou Malabare, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions de Missionnaire. Car c'est un ordre que les Peres de cette Province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la Mission de Maduré, qu'il ne sçache la langue du pays. Sans cette précaution, on verroit

bientôt qui nous sommes , & tout seroit perdu. Le *Topo* n'étoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitois : on ne parle pas assez bien *Tamul* sur les côtes , qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers & sans politesse. Le Pere Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate* , où je pouvois trouver moins de distraction & plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir , c'est que j'y rencontrai le Pere Mainard , qui avoit soin de l'Eglise de cette Ville. Comme il est né dans les Indes d'un pere & d'une mere François , il sçait parfaitement les deux langues , la nôtre , qu'il a retenue de ses parens , & la Malabare , qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays , & qui lui est devenue comme naturelle.

Cotate est une assez grande ville située au pied des montagnes du cap de Comorin , qui n'en est éloigné que d'environ quatre lieues. Elle est devenue fameuse en Europe & dans toutes les Indes , par une infinité de miracles qu'y a opéré & qu'y opere encore tous les jours saint François Xavier. Cette ville , qui termine le Royaume de *Travancor* du côté du Sud , n'est pas plus à couvert que le reste du pays , des courses des *Badages* ,

qui viennent presque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du Roi de *Travancor*. La plaine où saint François Xavier, le crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux lieues de *Cotate* du côté du nord. Je ne sçai si lorsque le saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* étoient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui ; mais à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François Xavier mit en fuite les barbares, n'avoit assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand Roi*, puisqu'il est un des plus petits Princes des Indes, & qu'il est tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paie ce tribut que malgré lui, les *Badages* sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, & de rendre même son Royaume inaccessible de ce côté là ; car les *Badages* ne peuvent gueres entrer dans le *Travancor*, que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce passage par une bonne muraille, & qu'on y postât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne pour-

roient le forcer, ce qui délivreroit *Cotate* & le reste du pays d'un pillage presque annuel, sans quoi le Roi de *Travancor* ne sçauroit tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une seule fois par leur imprudence. Le fait est assez singulier pour devoir trouver ici sa place.

Les *Badages* avoient pénétré jusqu'à *Corculam*, qui est la Capitale & la principale forteresse de *Travancor*, & le Roi lui-même, par un trait de politique, qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la citadelle. Ce Prince se sentant plus d'esprit & de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, étoit au désespoir de voir son Royaume entre les mains de huit Ministres, qui, de temps immémorial, laissant au Prince le titre de Souverain, en usurpoient toute l'autorité, & partageoient entre eux tous les revenus de la Couronne. Pour se défaire de ces Sujets impérieux, devenus ses maîtres, il fit un traité secret avec les *Badages*, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ses terres, & leur remettre sa forteresse, pourvu qu'ils le délivrassent des Ministres, qui le tenoient en tutele. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi

dans le cœur de ses Etats, & de vouloir, en rompant huit petites chaînes, s'en mettre une au col infiniment plus pesante, s'il n'eût pris en même-temps des mesures justes pour chasser les *Badages* de son Royaume, après qu'ils l'auroient aidé à devenir véritablement Roi. Les *Badages* entrèrent à l'ordinaire sur les terres, sans trouver presque aucune résistance, & pénétrèrent jusqu'à la ville Capitale. Là le Prince, avec des troupes qu'il avoit gagnées, se joint à eux & les met en possession de la place. On fait mourir un ou deux des huit Ministres qui le chagrinnoient, les autres prennent la fuite, ou sauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait aussi semblant d'avoir peur; mais, au lieu de se cacher, il ramasse les troupes qui s'étoient dispersées, & vient fondre tout d'un coup sur la forteresse de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendoient point à être attaqués, sont forcés; on en tue un grand nombre dans la ville, & le reste gagne en désordre le chemin par où ils étoient venus. Le Prince les poursuit, le peuple s'unit à lui, & on fait main-basse de tous côtés sur les *Badages*, avant qu'ils aient le temps de se reconnoître, en sorte qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui

purent retourner chez eux. Après cette victoire, le Roi de *Travancor* rentra dans sa Capitale triomphant, & prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençoit à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ces anciens Ministres, auxquels il avoit épargné le dernier supplice, & laissé du bien pour vivre honnêtement, conjurerent contre lui, & le firent assassiner un jour qu'il sortoit de son Palais. Ce vaillant Prince vendit chèrement sa vie. Il tua deux de ses assassins, & en blessa un troisième grièvement ; mais, à la fin, il succomba percé de mille coups, & mourut fort regretté de tous ses sujets, & particulièrement des Chrétiens, qu'il aimoit & qu'il favorisoit en tout.

Les Ministres qui avoient été les auteurs de la conspiration, se saisirent de rechef du gouvernement, & pour conserver quelque idée de la Royauté, mirent sur le Trône une sœur du Roi, dont ils ont fait un phantôme de Reine. Un seul fait vous fera juger de son crédit, & en même-temps de la grandeur & de la puissance de cet Etat. Des pêcheurs ayant pris un buffle, qui s'étoit jetté dans la mer, je ne sçai par quel hasard, prétendoient le vendre & en profiter ;

mais les Officiers de la Reine s'en faï firent, & l'envoyerent à cette Princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse ; car un des Gouverneurs en ayant eu envie , le lui envoya fierement demander. La Reine , quoique surprise du procédé peu honnête du Ministre , n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle , & de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'étoit jouée , quand j'arrivai à *Cotate* : cette ville , l'une des principales de ce petit Etat, est partagée entre les Ministres du Royaume , sans que la Reine y ait , à ce que je crois , la moindre autorité. Notre Eglise se trouve située dans le quartier du principal de ces Ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir , quoiqu'elle l'eût pu être dans six mois ; parce que ces Officiers , qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt , faisoient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent ; de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut ; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé , le sanctuaire & l'autel étant placés à l'endroit même qu'occu-

poit la cabane où saint François Xavier se retiroit le soir, après avoir prêché le jour à ces peuples. C'est à cette cabane que les Gentils mirent le feu une nuit, pensant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres, sans que le Saint, qui y resta toujours en prières, reçût la moindre atteinte du feu. Les Chrétiens, pour honorer un lieu si saint & si miraculeux, y planterent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bientôt fameuse parmi les idolâtres même, par un très-grand nombre de miracles. Il me souvient d'en avoir lû autrefois plusieurs, que le Pere Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, aussi-bien que celui des lampes suspendues devant l'image du Saint, dans lesquelles l'eau brûloit, comme si c'eût été de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps aussi imprimé dans la mémoire des Gentils, & j'ai trouvé encore sur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais pour les lampes, je fus bien surpris de n'en point voir dans l'Eglise ce grand nombre qu'il y brûloient autrefois; il n'en reste qu'une qu'on entretient jour & nuit; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, & je crois qu'ils en usent bien

autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statue du saint Apôtre étoit toute couverte de perles, je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner, les fréquentes révolutions qui arrivent en ce Royaume, donnent lieu aux G ntils de piller impunément l'Eglise, comme le reste du pays; & les *Paravas*, qui habitent la Côte de la Pêcherie, sont devenus si pauvres & si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guere de quoi orner la statue de leur Saint. Le diadème qui est sur sa tête n'a été pendant plusieurs années que de plomb, & ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchâssé quelques diamans du Temple, dont on m'avoit fait présent, & que j'ai volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à *Cotate* peu de jours avant la fête de saint François-Xavier, j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solennité. On y accourt de vingt & trente lieues à la ronde: il semble que toute la côte de la Pêcherie & celle de *Travancor* y soient venues fondre cette année. Les Peres de notre Compagnie,

qui ont soin des Eglises de ces deux grands rivages, s'y trouverent avec leurs Chrétiens, & furent occupés à entendre les confessions, tant que la veille & le jour de la fête purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un si saint ministère, faute de sçavoir la langue du pays; mais j'eus la consolation, pendant qu'ils confessoient, de donner la communion à plus de huit cens Chrétiens. Quand l'heure de la grand'Messe fut venue, on fit sortir de l'Eglise les Gentils, & alors un des plus fameux Missionnaires du pays, étant monté en chaire à l'une des portes de l'Eglise, pour être entendu également au-dedans & au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir exposé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la foi au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin & à la côte de la Pêcherie, il s'étendit sur les prodiges qu'il avoit faits, & qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'Eglise de *Cotate*. Il prit ensuite à témoin tous les assistans, d'un miracle qui venoit d'y arriver encore il n'y avoit pas plus d'une heure, & qu'il raconta avec toutes ses circonstances.

Un Idolâtre voyant qu'un de ses en-

fant, qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adressa au saint Apôtre, & fit vœu de donner à son Eglise de *Cotate* huit *fanons*, qui font environ quarante sols de notre monnoie, si son fils pouvoit être délivré d'une incommodité si fâcheuse. L'enfant guérit parfaitement, & le Pere vint à *Cotate* pour y accomplir son vœu. Il y apporta son fils & le présenta au Saint; mais au lieu de donner huit *fanons*, comme il s'y étoit engagé, il n'en donna que cinq, & se mit en devoir de se retirer. A peine étoit-il à la porte de l'Eglise, que regardant l'enfant qu'il tenoit entre ses bras, il remarqua que ses yeux, qui étoient beaux & sains, quand il l'avoit apporté à l'Eglise, se trouvoient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saisi d'un événement si funeste, & ne doutant point que ce ne fût un châtiment du saint Apôtre, pour avoir usé de mauvaise foi dans l'accomplissement de sa promesse, il se prosterne au pied de l'Autel, avoue & publie à tout le monde la faute qu'il a commise, & l'accident qui lui est arrivé; il offre les trois *fanons* qu'il avoit retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui

est suspendue devant l'image du Saint, & sortant ensuite de l'Eglise, il voit avec joie que les yeux de son fils sont sans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il est exaucé, il rentre, il se prosterne de rechef au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grace qu'il vient de recevoir une seconde fois par son intercession. Tous les Chrétiens & les infidèles, qui se trouverent assemblés, se convinquirent du miracle. Le Pere, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux Chrétiens que le bras de Dieu n'étoit pas raccourci dans ces derniers temps, & les porta à le louer & à le remercier de ce qu'il avoit bien voulu opérer cette merveille en leur présence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même-temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit été fait, de reconnoître le Dieu tout-puissant, & de se rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatants.

Je ne doutois nullement qu'une guérison si authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le pere de cet enfant ne demandât à se faire instruire sur l'heure même avec toute sa famille. Je fus étrangement

surpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuse multitude d'infideles, qui ne pouvoient nier un fait si public & si frappant, ne pensa pas seulement à se faire Chrétien. Ils regardent saint François-Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Pere*, & il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fausses Divinités, malgré le soin qu'on a de les instruire du culte qui lui est dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, & quand nous les pressons, ils se contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur religion, pour prendre celle d'une *Caste* aussi basse & aussi méprisable que celle des *Pranguis*.

Ce fut presque dans le même temps qu'une femme Chrétienne vint aussi s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle étoit mariée sans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit sensiblement; car la stérilité n'est guere moins honteuse parmi ces peuples, qu'elle l'étoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, & fit une neuvaine au saint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui présenta par

avance pour être son esclave. C'est la maniere de vouer les enfans en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amene à l'Eglise à un certain âge, & on les déclare publiquement pour esclaves du Saint, par l'intercession de qui ils ont reçu la vie, ou ils ont été préservés de la mort; après quoi le peuple s'assemble, l'enfant est mis à l'enchere comme un esclave, & les parens le retirent en payant à l'Eglise le prix qu'en a offert le plus haut enchérisseur. La femme Chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit son vœu, elle l'éleva avec un grand soin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fût plus considérable, & qu'ainsi son offrande fût plus forte. Elle vint ensuite selon la coutume la présenter à l'Eglise. L'argent qui revient de ces especes de rançons, s'employe d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres, qui viennent de fort loin en pèlerinage à *Cotate*.

Je ne puis passer sous silence une autre espece de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Eglise du Saint peu de jours après sa fête. Ces peuples ont coutume de s'associer assez souvent, tantôt cinq

cens, tantôt mille, pour faire entre eux une maniere de loterie. Ils mettent tous les mois dans une bourse chacun un *fanon*, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq sols de notre monnoie. Quand la somme, dont on est convenu, se trouve amassée, les associés s'assemblent au jour & au lieu marqué. Chacun écrit son nom dans un billet séparé, & tous ces noms sont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballotés, en présence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, & celui dont le billet sort le premier, emporte toute la somme. Par ce moyen, qui est fort innocent, des gens, de très-pauvres qu'ils étoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aise, & pour toujours hors de la nécessité. Un Gentil, qui avoit mis à deux loteries, souhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Eglise de *Cotate*, & promit d'y donner cinq *fanons*, si le Saint daignoit bien le favoriser à la premiere loterie. Plein de confiance, il se rendit avec les autres dans la place publique où l'on étoit assemblé, & publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précédent au *Grand Pere*. La chose se tourna

en raillerie ; mais on fut bien surpris , quand on vit que le premier billet tiré étoit le sien. Il emporta la somme , & alla sur le champ à l'Eglise remercier son bienfaiteur , & s'acquitter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajouta que s'il étoit assez heureux pour obtenir l'autre lot par son intercession , il redoubleroit de grand cœur la même offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il se sentit pénétré fut si grande , que s'étant rendu dans la place pour la seconde fois , il dit à ses compagnons d'une voix assurée , qu'ils n'avoient que faire de rien espérer , parce que le grand Pere des Chrétiens , qui l'avoit favorisé dans la première loterie , l'aideroit encore dans celle-ci. Quelques-uns , en effet , craignirent le pouvoir du Saint ; d'autres s'en mocquerent , & plusieurs gagerent avec lui qu'il n'auroit rien. Il emploie à ces gageures toute la première somme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets , on les met dans l'urne , on les brouille , l'enfant les tire , & celui de cet homme revient encore le premier , au grand étonnement de tous les assistans , qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leur loterie. Il s'en mit peu en peine , ayant déjà gagné des sommes considé-

rables ; mais il ne manqua pas de venir à l'Eglise s'acquitter aussi fidelement que la premiere fois du vœu qu'il avoit fait , & il donna même plus qu'il n'avoit promis. On lui parla , comme vous pouvez croire , de changer de Religion , & de reconnoître le Dieu par la vertu de qui le grand Pere l'avoit si libéralement & si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avoue , mon très-cher Pere , qu'on est pénétré d'une vive douleur , quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces Idolâtres , & que le démon , pour les retenir sous sa puissance , ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens , par qui seuls le salut leur peut venir. Car on ne peut pas douter encore une fois , que le mépris qu'ils font de nous , comme *Pranguis* , ainsi qu'ils nous appellent , ne soit la vraie cause de leur obstination ; puisque dans le Maduré , & dans les autres Royaumes , où les Ministres de l'Evangile ne passent pas pour Européens , il se convertit un si grand nombre d'Infidèles.

Après la Fête de saint-François Xavier , je retournai au *Topo* , étant convenu que je reviendrois à *Cotate* à

Noël , pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps , parce que le Pere Maynard , dont j'ai parlé , eut la bonté de me l'enseigner avec une assiduité & des soins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Missionnaire , nous ne baptisâmes que sept ou huit Adultes , de *Caste* assez basse ; le plus considérable étoit le Maçon qui avoit bâti notre Eglise. Comme il étoit docile , d'un naturel doux , & qu'il n'avoit point de vices , Dieu lui fit la grace de pénétrer les vérités de la foi à travers les nuages du *Pranguinisme* , dont elles sont comme éclipsées aux yeux des Gentils , qui nous connoissent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la consolation d'apprendre le Catéchisme & les Prières Chrétiennes en langue Malabare.

Mais la chose la plus singulière que je vis à *Cotate* pendant mon séjour , ce fut l'aventure d'un fameux Pénitent Idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compassion. Il s'étoit fait mettre au col une espece de colier fort extraordinaire. C'étoit une

plaque de fer de trois pieds & demi en quaré, épaisse à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture assez large. Apres y avoir passé la tête, il avoit fait appliquer tout au tour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui ferrer le col, & qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger quand il voudroit d'un fardeau si pesant & si incommode. Cette large plaque ainsi enchassée au col, l'empêchoit de pouvoir se coucher ou appuyer sa tête contre quoique ce soit. Ainsi quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dresser des supports pour soutenir ce vaste colier des deux côtés : Il s'étoit lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant par le pays, une somme d'argent qu'il destinoit à creuser un *Tarpa culam*, c'est-à-dire, un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, & où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif. Car c'est une dévotion de ce peuple, une manière d'honorer leurs Dieux, & une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens, qui présentent de l'eau à boire aux

passans, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer & se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumônes, qu'en paroissant dans l'état digne de pitié, où je viens de vous le représenter. Il y avoit sept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de *Cotate*, accablé sous le poids de son énorme colier, & recevant les aumônes que les Gentils lui faisoient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie, & des manieres de demander plus modestes & plus soumises, que n'ont d'ordinaire les Pénitens qui courent le pays. Dans ce moment, je me sens inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui seroit capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il sçavoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer & de ne servir que lui seul. Je ne sçai, si Dieu eut égard à mes foibles prieres : mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre Eglise le Pénitent au colier qui demandoit à parler au *Gourou*, c'est-à-dire, au Pere. Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, & je tâchai de lui faire en-

tendre qu'il ne devoit rien espérer de nous, pour le sujet qui le faisoit quêter : mais comme je parlois fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre chose que de l'argent. J'avertis le Pere Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, & s'approchant du Pénitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Eglise des Chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, & qui êtes l'esclave des Démon?* Le Pénitent répondit avec modestie, *c'est parce qu'on m'a dit que c'étoit ici la Maison du vrai Dieu que j'y viens pour voir, si je trouverai en lui plus de consolation que je n'en ai trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne suis guere satisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu, & apprendre à le connoître, pour mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, qui est depuis long-temps agité. N'est-ce pas ici, ajouta-t-il, le temple de l'Estre Souverain, Créateur du ciel & de la terre, qui récompense ceux qui le servent, & qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai jusqu'ici adoré & servi mes Dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grands qu'eux :*

Ju'eux : mais si vous me pouvez faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, & je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous touchèrent vivement, & nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible. *Si vous voulez, lui dîmes-nous, connoître le Souverain Seigneur, & apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues Divinités, il faut commencer par ôter de votre col cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, & que vous ne portez que pour vous distinguer, & pour rendre honneur à l'ennemi de l'Estre Souverain, car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter. J'avois quelque scrupule de l'obliger à quitter son habit de Pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matière, & de le disposer davantage à ce que l'on voudroit, & je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. Je suis prêt, nous*

dit-il, à tout quitter, s'il le faut, pour connoître le Souverain bien, mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un ferrurier. Certainement le fameux Simeon Stilite (s'il est permis de comparer un si grand Saint, à un homme qui étoit encore Idolâtre) ne montra pas plus de soumission & de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des Peres du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il se faisoit honneur parmi les Gentils. Le ferrurier vint, & ce ne fut qu'avec bien du temps & une peine extrême qu'il dériva les clouds qui tenoient attaché le petit colier au grand. Celui qui les avoit mis ne prétendoit pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. Ce fut dans l'Eglise même de S. François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre esclave de Satan, du joug que son redoutable Maître lui avoit imposé. La plaque étoit si pesante, que je ne la pouvois soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, & une des plus précieuses offrandes, qu'on eût peut-être jamais fait au saint Apôtre. Dès que le Pénitent se vit libre, la joie parut peinte

sur son visage, peut-être du plaisir que l'on venoit de lui faire, peut-être de l'espérance qu'il avoit qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer sur la science du salut. Sans perdre de temps le Pere Maynard commença à lui expliquer les Myfteres de notre sainte Religion, & moi à lui apprendre les Prieres & le Catéchisme, ne sçachant pas assez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parut content de nos instructions, & qu'il fût charmé sur-tout ce que nous lui disions de la grandeur de Dieu & de son amour pour les hommes, nous lumes plus d'une fois dans ses yeux qu'il rouloit quelques pensées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la ville; avant qu'il s'adressât à nous, lui faisoient de sanglans reproches, non pas précisément de ce qu'il changoit de Religion; mais de ce qu'il se faisoit disciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui étoit d'une des meilleures *Castes* de tout le pays. C'étoit en effet cette idée du *Pranguinisme*, qui lui causoit toute sa peine. Dès que nous le sçûmes, nous prîmes la résolution de l'envoyer dans le Maduré se faire baptiser par quelqu'un de ceux qui y vivent sous l'habit de

Sanias. (1) Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Castes* basses, qui sont sur les côtes, & qu'il lui convenoit à lui, qui étoit homme de qualité, de s'adresser aux Docteurs des hautes *Castes*, qui sont dans les terres, & de se mettre au nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit dans le Maduré ces Docteurs, qui lui enseigneroient la Loi du vrai Dieu; qu'il les allât trouver; & qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettroient au nombre des fideles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposons: mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, & s'en alla trouver un de nos Peres de la Mission de Maduré, qui le baptisa & le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parens, pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zele & de tendresse.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue Malabare; & le desir d'entrer au plutôt dans la Mission de Maduré,

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

faisoit que je tâchois d'y paroître bien plus sçavant encore, que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Pere Emmanuel Lopés, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, étant tombé malade sur la fin du mois de Février, & ne se trouvant personne qui put desservir ses Eglises pendant le carême qui approchoit, le Pere Provincial m'appella au *Topo*, & me proposa d'aller passer le carême au nord de la côte de *Travancor*, pour avoir soin du Pere malade, & aider les fidèles en son absence, m'engageant sa parole qu'après Pâques immédiatement il m'envoyeroit dans la Mission de Maduré, qui faisoit l'objet de tous mes vœux. Je représentai que je n'étois guere capable encore d'une pareille commission, sur-tout dans le temps de carême & de Pâques, où il faut confesser tout le monde : que pour les Eglises qui sont au nord du Royaume de *Travancor*, je ne pouvois pas absolument m'en charger, parce que la langue Malabare y est fort corrompue & mêlée avec la langue qu'on nomme *Malcamel* : que si cependant on manquoit d'ouvriers pour assister les Chré-

tiens dans le temps Paschal, je croyois qu'on pouvoit prendre un tempérament, qui étoit d'envoyer au nord du Royaume de *Travancor* un des Peres, qui travailloit à la côte de la Pêcherie, & de me faire occuper sa place, parce que les Chrétiens de cette côte parlant fort distinctement la langue *Tamul*, je pouvois les entendre, & me faire entendre aussi plus facilement. Le Pere Provincial agréa la proposition, & m'envoya à *Tala*, sur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, & je remarquai dans mon voyage de terre, deux choses que je n'avois point observées, quand je doublai par mer le cap de Comorin. La première, est une Eglise bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge, sur la pointe méridionale de ce cap, & au-dessous de cette pointe un rocher, qui s'avance dans la mer, & qui y forme une espece d'isle : c'est sur ce rocher que se retirèrent autrefois les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les poursuivoient vivement. Ce lieu leur servit d'azile plusieurs mois, pendant lesquels ils ne se nourrirent que du poisson qu'ils pêchoient, & des coquillages qu'ils pouvoient ramasser au pied de

ce rocher. Depuis on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est un grand pagode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'Eglise de la sainte Vierge, quoiqu'il soit sur la même pointe. Comme ce pagode est nord & sud, & directement opposé aux montagnes qui séparent le Royaume de *Travancor* de celui de *Maduré*, si l'on tiroit une ligne à travers le Pagode & ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue & demie, on auroit une division juste de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'étend le long de la côte occidentale, celui de *Maduré* sur la côte orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du nord.

C'est précisément au cap de Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espece de baye, qui a plus de quarante lieues depuis le cap de Comorin, jusqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'isle de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent, que ce pont est l'ouvrage des

Singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux plus braves & plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'isle de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maîtres, & délivrèrent la femme d'un de leurs Dieux qui y avoit été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens forts plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux d'Europe, parce que la mer y brise terriblement, & il n'y a que *Tutucurîn* où les navires puissent passer l'hyver, cette rade étant couverte par deux Isles, qui en font la sûreté. Comme la côte de la Pêcherie est renommée par tout le monde, je m'imaginois y trouver plusieurs grosses & riches bourgades: il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puissance des Portugais s'est affoiblie dans les Indes, & qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvoit de considérable a été abandonné & détruit. Il ne reste aujourd'hui que

de misérables villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manâpar*, *Alandaley*, *Pundicael*, & quelques autres. J'excepte toujours *Tutucurin*, qui est une ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrétiens & partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les *Paravas*, qui sont les peuples de la côte de la Pêcherie, gémissaient sous la domination des Maures, qui s'étoient en partie rendus maîtres du Royaume de Maduré. Dans cette extrêmité, leur chef résolut d'implorer le secours des Portugais, & de se mettre avec toute sa *Caste* sous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établissement de la Religion Chrétienne, la leur accordèrent : mais à condition qu'i's embrasseroient le Christianisme, à quoi les *Paravas* s'obligèrent. Des que ce traité eut été conclu, les Portugais chassèrent les Maures de tout le pays, & y firent divers établissemens. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une florissante Chrétienté par les travaux si connus de saint François-Xavier, qui bâtit par-tout des Eglises ; que nos Pères ont cultivées depuis ce temps-là avec un très-grand soin. La liberté que

les *Paravás* avoient sous les Portugais, de trafiquer avec leurs voisins, les rendoit riches & puissans; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, & réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, & qu'ils échangent avec le ris & les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entièrement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux & d'un sable aride & brûlant; car c'est uniquement ce que je trouvais dans l'espace de douze lieues, depuis le cap de Comorin jusqu'à *Tala*, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une Eglise dépendante de celle de *Tala*.

Je ne pus voir la misère ou vivent ces pauvres Chrétiens, dont on m'avoit chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sçauroient manquer d'être très-méritoires, à en juger par la vivacité de leur foi, & par leur attachement simple & fervent à toutes les pratiques de piété, que les Peres Portugais de notre Compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette Chrétienté si distin-

guée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très-bonne heure la doctrine Chrétienne aux plus petits enfans. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François-Xavier. Il étoit persuadé que la Foi ne pouvoit manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitans, si dès la première enfance on les instruisoit bien des Mysteres & des préceptes de notre Religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Christianisme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'Eglise; les filles le matin au soleil levé, les garçons le soir au soleil couché. Ils recitent d'abord tous ensemble les Prières ordinaires du matin & du soir, après quoi se partageant en deux cœurs, & demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque cœur se lèvent au milieu de l'Eglise, & par forme de demandes & de réponses, répètent toute la doctrine Chrétien-

ne. Après cette première répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux cœurs, qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine Chrétienne comprend non-seulement l'explication des Mysteres & des préceptes de la Religion, mais encore comme j'ai dit, la manière de se confesser & de communier, & des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquels ces fervens Chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté & de la raison. La doctrine Chrétienne étant achevée, on se remet à genoux, pour faire un acte de contrition, & après avoir recité le *Salve Regina*, & la Priere à l'Ange Gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur & de la sainte Vierge, & l'on se retire. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les Peres font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Eglise, rassemblent les enfans & leur font faire assiduement tout ce que je viens de marquer.

Comme les Peres, qui cultivent cette grande Chrétienté, ne sont pas en fort

grand nombre, les fideles commencent dès les premiers jours du Carême à s'acquitter du devoir Paschal. Ainsi après avoir pris à *Tala* les connoissances nécessaires, je commençai la visite de mes Eglises pour préparer tout le monde à la confession & à la communion. Ayant remarqué qu'une Eglise fort ancienne de la petite bourgade de *Cuttangeli* menaçoit ruine, & qu'on n'y étoit pas en sûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, & je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tygres qui sortent des bois pour chercher de l'eau. On ne sçauroit croire le désordre que ces bêtes féroces ont fait cette année sur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de soixante & dix personnes qui ont disparu, & qui ont été apparemment dévorées par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher, sur le soir, des étangs qui sont pour l'ordinaire assez près des villages : malheur alors au bétail, aux enfans & même aux hommes, qui se trouvoient à leur portée. Rien ne leur échappoit. La crainte qu'on en avoit, étoit devenue si grande que toutes les nuits on faisoit la garde dans les villages & l'on

y allumoit des grands feux. Personne n'osoit sortir de sa maison durant les ténébres, ni se mettre en chemin; il n'étoit pas même trop sûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverser plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller administrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la précaution de me faire escorter par quelques Chrétiens, les uns portant des torches allumées, & les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tygres & les met en fuite. Une chose qui doit paroître extraordinaire & qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particuliere, c'est que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chrétien n'a péri. On a même pris garde que les Gentils se trouvant avec les Chrétiens, les tygres dévoroient les Idolâtres sans faire aucun mal aux fideles; ceux-ci trouvant des armes sûres dans le signe de la Croix, & dans les saints Noms de Jesus & de Marie; ce que les Gentils voyant avec admiration ils ont commencé aussi à se servir des

mêmes armes pour éviter la fureur des tygres, & se préserver du danger.

Le bois infesté par les tygres regne pendant cinq ou six lieues, le reste de la côte n'est que sable, mais un sable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore-là les soins de la divine Providence. Je marchois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes Catéchistes, & je me trouvai sur le bord d'une petite riviere que j'avois traversée quelque-temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le Catéchiste qui me soutenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant & emportant le sable. Nous nous serions noyés dans cette espece d'abîme sans la main de Dieu qui nous soutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route jusqu'à la plus prochaine Eglise où nous rendîmes graces à Notre Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir visité les Eglises de mon district, je revins la Semaine-Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chrétiens se rendirent de diverses bourgades

des environs. Je travaillai beaucoup pendant tout ce saint temps, les confessions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre; car ces peuples parlent avec une vitesse surprenante, ou peut-être que cela me paroissoit ainsi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me disoient, il falloit les faire recommencer jusqu'à trois & quatre fois; ce que ces bonnes gens faisoient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots & les tours les plus aisés pour s'exprimer. Outre le travail des confessions, j'avois celui de la prédication, & comme il m'étoit impossible de parler encore sur le champ, j'étois obligé de préparer & d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est très-difficile; ils ne paroissoient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, disoient-ils ouir quatre paroles de la bouche des Peres, quoique mal arrangées & mal prononcées, que les grands discours que leurs Catechistes leur auroient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bourgade, plusieurs petits repositoires, & le Jeudi-Saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la Passion. A chaque station on faisoit tout haut des prières & des actes conformes au Mystère qu'on venoit honorer. Les stations achevées nous retournâmes à l'Eglise qui se trouva trop petite pour la grande multitude de Chrétiens qui s'y étoient rendus de tous côtés. Je sortis, & tout le peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'Eglise : mon Catéchiste raconta fort au long l'histoire de la Passion de notre-Seigneur. Je fis ensuite, le crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentimens de pénitence & d'amour envers notre divin maître. Il étoit assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du Vendredi-Saint, que nous fîmes toutes, excepté celles de la Messe, car il n'est pas permis, dans ces Eglises, de garder, du Jeudi au Vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils, qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les Chrétiens. Ce fut à l'adoration de la croix qu'il m'eût été

bien difficile de retenir mes larmes ; les voyant couler en abondance des yeux de la plûpart de nos fervens Chrétiens. Jesus-Christ eût été là présent attaché sur la croix , qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnoissance & de tendresse. Nous exposâmes l'après-diné une représentation du saint Suaire , tel qu'on le montre dans plusieurs Eglises d'Europe ; il y eut encore bien des pleurs répandues à cette pieuse cérémonie. Je parlai aussi un moment sur ce triste sujet , & l'on fit des prieres & des chants en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. J'employai le Samedi-Saint, le jour de Pâques & le reste des fêtes à confesser ceux qui ne s'étoient pas encore acquittés de ce devoir ; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes Eglises , & travailler plus à loisir que la première à l'instruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étois mis en chemin , je reçus une Lettre du Pere Provincial , qui m'ordonnoit de remettre le soin de cette Mission à deux Peres qu'il y envoyoit , & de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre , je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres & les dernières instructions de mon Supérieur. Il me les donna , & je pris la route de Maduré. Après avoir traversé de nouveau le cap de Comorin , je vins par *Tala* , *Manapar* , *Alandaley* & *Punicael* , me rendre à *Tutucurin*. Cette ville est presque à une égale distance du cap de Comorin & du passage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* est sur le bord d'une petite rivière qui a deux embouchures , on va aisément par eau delà à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées ; pendant le flux , on remonte de *Punicael* , qui est à la première embouchure , jusqu'au confluent des deux bras de la rivière : au reflux , on descend jusqu'à la seconde embouchure , où se trouve *Tutucurin*.

Tutucurin paroît , à ceux qui y abordent par mer , une fort jolie ville. On découvre divers bâtimens assez élevés dans les deux isles qui la couvrent , une petite forteresse que les Hollandois ont bâtie depuis quelques années pour se mettre à couvert des insultes des Gentils qui viennent des terres , & plusieurs grands magasins bâtis sur le bord de

l'eau , qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à terre , toute cette beauté disparoît , & l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotas*. Les Hollandois tirent de *Tutucurin* des revenus considérables , quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au Roi de *Maduré* , & en partie au Prince de *Marava* , qui a secoué depuis peu le joug de *Maduré* , dont il étoit tributaire auparavant. Les Hollandois voulurent , il y a quelques années , s'accommoder avec le Prince de *Marava* , de ses droits sur la côte de la Pêcherie , & sur tout le pays qui en dépend. Ils lui envoyèrent pour cela une célèbre ambassade avec de magnifiques présens. Le Prince reçut les présens , & donna de grandes espérances , dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandois , sans être maîtres de la côte , n'ont pas laissé d'agir souvent à-peu-près comme s'ils l'étoient. Il y a quelques années qu'ils enleverent les Eglises des pauvres *Paravas* pour en faire des magasins , & les maisons des Missionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Peres furent obligés de se retirer.

dans les bois , où ils se firent des huttes pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les *Paravas* montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable & un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyoit tous les Dimanches sortir en foule de *Tutucurin* , & des bourgades , pour aller entendre la Messe dans les bois. Les Peres y exerçoient , au milieu des Gentils , les fonctions de leurs ministères plus librement , qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandois. Le zele des *Paravas* choqua apparemment quelques-uns de ces Messieurs ; ils se mirent en tête de les pervertir , & de leur faire embrasser leur Religion. Dans cette vue , ils appellerent de Batavia un Ministre pour instruire , disoient-ils , ces pauvres abusés ; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence que le Chef de la *Caste* des *Paravas* eut avec le Prédicant , il le confondit par ce raisonnement. *Vous devez sçavoir , Monsieur , lui dit-il , que quoique notre Caste eût embrassé la Religion Catholique avant la venue du grand Pere dans les Indes (c'est de Saint François Xavier qu'il parloit) , nous n'étions Chrétiens que de nom , mais Gentils en effet. La foi que*

nous professons , ne prit racine dans nos cœurs , que par la force & par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoi avant que vous nous parliez de changer de Religion , il faut , s'il vous plaît , que premierement vous fassiez à nos yeux , non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le grand Pere , mais beaucoup davantage , puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi , commencez par ressusciter du moins une douzaine de nos morts , car saint François Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte ; guérissez tous nos malades , rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est , & quand cela sera fait , nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. Le pauvre Ministre ne sçachant que repliquer à ce discours , & voyant d'ailleurs cet air de fermeté & de raison , qu'il n'attendoit pas dans des Pêcheurs , ne songea qu'à se rembarquer au plus vite. Mais , avant que de le laisser partir , on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les Paravas d'aller au Prêche. Le Chef de la Caste eut le courage de faire afficher

un écrit à la porte de la loge Hollandoise , par lequel il déclaroit que si quelque *Paravas* alloit au Temple des Hollandois , il seroit traité à l'heure même comme rebelle à Dieu & traître à la Nation. Personne ne fut tenté d'y aller , excepté un seul. C'étoit un homme riche & puissant , dont la fortune dépendoit des Hollandois , & qui fut assez lâche , de peur de s'attirer leur disgrâce , de s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caste* des *Paravas* , lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes , se faisit des avenues , afin qu'à la sortie du Temple , le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut , il le fit mettre à mort. Les Hollandois voulurent se mettre en devoir de le secourir ; mais ils n'y furent pas à temps , & ils furent obligés eux-mêmes de se retirer pour ne pas irriter des peuples qui étoient résolus de conserver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grace de Dieu ; il est venu des Directeurs plus doux & plus raisonnables , qui bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur Religion , & de leur faire violence , ont consenti que leurs anciens Pasteurs re-

vinssent demeurer dans les bourgades, & continuassent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours faites depuis saint François Xavier. Au reste, je dois rendre cette justice à Messieurs les Directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, & se faisoient aimer des Missionnaires; lesquels, de leur côté, leur rendoient dans l'occasion des services assez importants.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandois sur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, & qu'ils échangent avec le cuir du Japon, & les Epiceries des Moluques, ils tirent un profit considérable de deux sortes de Pêches qui se font ici, celle des perles & celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* sont de gros coquillages semblables à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons. Il est incroyable combien les Hollandois sont jaloux de ce commerce; il iroit de la vie pour un Indien qui oseroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achete presque pour rien, & les envoie dans le Royaume de Bengale, où ils se vendent fort cher. On

scie

scie ces coquillages selon leur largeur : comme ils sont ronds & creux quand ils sont sciés, on en fait des brasselets, qui ont autant de lustre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche sur cette côte, dans une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ses volutes de gauche à droite, ce seroit un trésor que les Gentils estimeroient des millions ; parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette espece qu'un de leurs Dieux fut obligé de se cacher, pour éviter la fureur de ses ennemis qui le poursuivoient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre maniere. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du pays, Chrétien, Gentil ou Mahometan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, & chaque bateau lui paye soixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable ; car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cens bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit des-

tiné pour cela. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la pêche se devoit faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant ; mais comme il arrivoit souvent que la saison ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, & que les huîtres manquoient, ce qui causoit un notable préjudice après les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de méthode, & voici la regle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, & les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche & très-abondante : mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit & qu'on a

publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les Commissaires Hollandois viennent de *Colombo* capitale de l'isle de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour : aussi-tôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vite, & une espee de sac à sa ceinture pour mettre les huî-

tres qu'il pêche. Dès qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, & le met dans son sac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, ou envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps, un matelot qui est dans le bateau, & qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne aussi-tôt le signal aux autres, & dans ce moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ses compagnons lui avoit volé ainsi plusieurs fois de suite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la première & la seconde fois; mais voyant qu'il conti-

huoit à le piller, il le laissa plonger le premier, & l'ayant suivi de près avec un couteau à la main, il le massacra sous les eaux, & l'on ne s'apperçut de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux, sans vie & sans mouvement. Ce n'est pas-là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des *requins* si forts & si terribles, qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ses huîtres, sans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une espece de cloche de verre, dans laquelle ils se renferment pour plonger, ce sont des contes de personnes qui veulent rire, ou qui sont mal instruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés. Avec tout cela le métier est si fatigant, qu'ils ne peuvent plonger que sept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui se laissent tellement transporter à l'ardeur de ramasser un plus grand nombre d'huîtres, qu'ils en perdent la respiration & la présence d'esprit; de sorte que ne pen-

fant pas à faire le signal, ils seroient bientôt étouffés, si ceux qui sont dans le bateau n'avoient soin de les retirer, lorsqu'ils demeurent trop long-temps sous l'eau. Ce travail dure jusqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on est arrivé, le maître du bateau fait transporter dans une espece de parc les huîtres qui lui appartiennent, & les y laisse deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, & qu'on en puisse tirer les perles. Les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou six petits bassins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchâssent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous de chaque bassin sont différens pour la grandeur, le second bassin les a plus petits que le premier, le troisieme que le second, & ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses & menues, après qu'on les a bien lavées comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre; & celles qui restent dans le second bassin sont du second ordre, & de même jusqu'au dernier bassin, lequel

n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, & leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses : si celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il lui est permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré, ou au Prince de *Marava*, suivant la rade où se fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont assez d'autres moyens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus sûr est d'avoir de l'argent comptant ; car pourvu qu'on paye sur-le-champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols & de supercheries qui se font dans cette pêche, cela nous meneroit trop loin. Je vous dirai seulement qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies sur

cette côte au temps de la pêche ; soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y rend de toutes parts, & qui n'habite pas fort à l'aise ; soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste & malfaisante ; soit enfin à cause de l'infection de l'air : car la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil se corrompt en peu de jours, & exhale une puanteur, qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à *Tutucurin* a été très-malheureuse. L'épreuve s'en étoit trouvée très-belle, & on y étoit accouru de toutes parts ; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avoient ramassé que deux ou trois milliers d'huîtres, & presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivans ; car comme si les huîtres avoient tout-à-coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuerent cet accident aux courans, qui avoient apporté des sables & couvert les huîtres : quelques Chrétiens le regarderent comme un châtiement du Ciel. On avoit coutume, de

temps immémorial, de donner à l'Eglise la plus prochaine de l'endroit où se faisoit la pêche, les premières perles que prenoient les pêcheurs Chrétiens. Mais cette année on résolut de ne point se conformer à ce pieux usage. Les inventeurs d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches, & la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandois, des habitans de la côte & de tous les étrangers, qui avoient fait de très-grandes avances.

Pendant que je m'instruisois ainsi des nouvelles du Pays, j'écrivis au Pere Xavier Borghese, (1) qui de tous les Missionnaires de Maduré étoit le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon dessein, le prier de m'envoyer des guides, & sçavoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faisoit depuis longtemps l'objet de mes plus ardens desirs. Ce Pere me répondit très-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides pour me conduire, & qu'il viendrait lui-même me prendre à *Tutucurin*, si le

(1) Il est de l'illustre maison des Princes Borgheses d'Italie.

temps étoit propre à entrer dans le Maduré; mais que tout le Pays étant en armes, ce seroit s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutoit qu'on venoit d'arrêter prisonnier le Pere Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute *Caste*; qu'on l'avoit traîné devant les Juges, & qu'à force de coups on lui avoit fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ses Catéchistes à coups de fouet; que dans tout le Pays l'émotion étoit générale contre les Chrétiens; enfin qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avoit garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des Chrétiens; mais je le fus bien plus vivement, de ce qu'on m'empêchoit d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins sans me rebuter d'une réponse qui sembloit m'ôter toute espérance, je récrivis une seconde fois au Pere Borghese, & le suppliai de faire tous ses efforts pour me procurer l'entrée dans ma chere Mission: je lui ajoutai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je

Je conjurois de bien penser devant Dieu, j'étois résolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce pût être, nul danger & nulle difficulté n'étant capable de m'arrêter. Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du Pere Bernard de Saa qui venoit d'être exilé pour la foi, après avoir été très-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'étoit retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-naiken-patti*. Il y reçut ma lettre, & l'ouvrit suivant la permission que lui en avoit donné le Pere Borghese. Voyant un homme déterminé à tout tenter & à tout souffrir, il crut qu'il étoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Mission, à la porte de laquelle je me trouvois, & que, danger pour danger, il valoit mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinoit, qu'à d'autres où je périrois peut-être sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ses Catéchistes, pour me servir de guides. L'arrivée de ces Chrétiens si attendus, & dont quelques-uns avoient beaucoup souffert pour la vraie Religion, me causa une joie des plus sensibles. Je

partis avec eux de *Tutucurin* sans différer. C'étoit sur le soir du Dimanche de la Très-Sainte Trinité, où j'avois lu à la Messe l'ordre que Notre Seigneur donna à ses Apôtres, d'aller par-tout le monde prêcher l'Evangile & baptiser les Nations. Je sortis de la Ville, comme pour aller confesser quelque malade; & à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite, pour prendre celui des Missionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avoient accompagné jusquelà s'en retournèrent, & je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre Seigneur. Nous marchâmes presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laisser le chemin ordinaire, & me conduire au travers des bois, pour éviter une petite forteresse, dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passans. Elle étoit alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du Royaume. Mais soit que mes guides sçussent mal les chemins détournés, ou que dans les ténèbres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presque au pied de la forteresse, & contraints

de passer près le corps-de-garde qui étoit à la porte. Je pris sur le champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils eussent été des gens de la bourgade voisine. Ils suivirent mon conseil, éleverent la voix, porterent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier & délibéré, comme en Pays de connoissance. Ce stratagème réussit heureusement ; nous passâmes sans que la pensée vînt à aucun des gardes, d'examiner davantage qui nous étions ; la Providence veillant ainsi sur moi & sur nos chers Missionnaires, à qui je portois de petits secours dont ils avoient un très-grand besoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes un peu avant le jour à *Camien-naiken-patti*, où le Pere Bernard de Saa m'attendoit, avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol considérable sur le chemin que je devois tenir. Je ne sçaurois vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un Confesseur de Jesus-Christ, sorti tout récemment de la prison, & de dessous les coups des en-

nemis du nom Chrétien , ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénite , après tant de desirs , de travaux , de courses & de craintes de n'y arriver peut-être jamais. Ce seroit le lieu de vous mander l'histoire de la nouvelle persécution , & l'état où se trouvent aujourd'hui ces Eglises : mais cette lettre n'est déjà que trop longue , & vous me permettrez de remettre à la première que je me donnerai l'honneur de vous écrire plusieurs choses très-curieuses. Je me recommande cependant plus que jamais à vos saints sacrifices , moi & les disciples que j'espère que le Seigneur va me donner , & je suis avec bien du respect , &c.



L E T T R E

Du Pere Mauduit , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie.

A Pouleour , dans les Indes Orientales , le 29 de Septembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai eu la consolation de recevoir deux de vos lettres ; j'ai répondu à la première il y a déjà plus d'un an , & je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery* , où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes , mais lorsqu'ils partirent , j'étois si occupé auprès des malades de l'escadre commandée par M. des Augers , que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces vaisseaux ,

dans la vue de me consacrer entièrement à la pénible & laborieuse Mission de *Maduré*, & de me joindre au Pere Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zèle & un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu qui avoit d'autres desseins sur moi & sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le Révérend Pere de la Breuille, Supérieur de nos Missions Françoises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la foi dans les royaumes voisins de celui de *Maduré*, & d'y établir une nouvelle Mission sur le modele de celle que nos Peres Portugais ont dans ce Royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu & si avantageuse à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter, mais vous sçavez, mon Révérend Pere, que les difficultés ne doivent jamais arrêter des Missionnaires, sur-tout après l'expérience que nous

avons, que Dieu par les grandes traverses, prépare d'ordinaire aux plus heureux événemens.

Le Pere Martin alla trouver le Révérend Pere Provincial de *Malabar*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, & qui lui marqua un lieu où il pourroit aisément s'instruire des coutumes du pays, & de la maniere dont il faut vivre parmi ces Nations les plus superstitieuses qui aient jamais été. Pour moi je partis de *Pondichery* le 21 de Septembre de l'année 1699, pour aller au Petit Mont, à peu de distance de *Saint-Thomas*. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle Mission, & sur-tout dans le dessein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand Apôtre des Indes, saint Thomas, qui a sanctifié le Petit-Mont par le séjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvais pas tous les secours qu'on m'y avoit fait espérer, je n'y demurai que deux mois. Je revins à *Pondichery* pour passer de-là à *Couttour*, premiere résidence de la Mission de *Maduré*, où je devois m'instruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de *Sanias* (1) le septieme de Décembre, veille de la Conception de la sainte Vierge. Le Pere François Laynés que j'y trouvai me reçut avec des marques d'une charité ardente & d'une amitié sincere. Je ne puis vous exprimer les sentimens dont je fus pénétré dans cette sainte maison, ni combien je fus édifié de la vie austere & pénitente qu'y menent nos Peres. Dieu répand de grandes bénédictions sur leurs travaux; j'ai tâché de les partager avec eux, & j'ai eu la consolation d'administrer les Sacremens à un très-grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur & la piété me tiroient les larmes des yeux; j'ai baptisé à *Cout-tour* plus de cent personnes, & plus de huit cens à *Coralî*, autre résidence de cette Mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être, mais qu'est-ce en comparaison de ce que fait le Pere Laynés dans le *Maravas*, où il a baptisé en fix mois plus de cinq mille personnes. Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, & que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

abondante ; mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les suivis, & je partis au commencement de Juin 1700, pour aller du côté de *Cangibouram*, ville qui est au nord de *Pondichery*.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher Pere, pour votre consolation, & pour celle des personnes qui s'intéressent à nos Missions, & qui veulent bien les soutenir par leurs charités, que deux Eglises s'élevent déjà à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation ensevelie dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Depuis trois mois & demi que je suis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiser près de six-vingt personnes. Jugez par ces heureux commencemens ce que nous pourrons faire dans la suite avec la grace de Dieu dans une Mission si féconde, si on nous envoie les secours qui nous sont nécessaires ; mais il faut pour cela des hommes de résolution, & qui puissent faire de la dépense ; car on est obligé de garder ici bien plus de mesure que dans le *Maduré*, où le Christianisme est aujourd'hui très-florissant, & l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des Gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, &

si l'on n'a un peu de quoi appaiser la mauvaise humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mène dans cette Mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Peres qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte & robuste, car leur jeûne sera continuel, & ils n'auront pour toute nourriture que du ris, des herbes & de l'eau. J'écris ceci sans craindre qu'une vie si austere soit capable de les rebuter, & de les détourner de venir à notre secours, persuadé au contraire que c'est ce qui les animera davantage à préférer cette Mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joie & de consolation, du moins si j'en juge par mon expérience; car je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content que je le suis avec mes herbes, mon eau & mon ris; c'est sans doute une grace très-particuliere de Dieu. Aidez-moi, mon Révérend Pere, à l'en remercier, & faites qu'on nous envoie d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant de différentes raisons.

Vous penserez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'est pas assez ménager nos Missionnaires que de

les engager à une austérité de vie capable de les tuer ou de les épuiser en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie est absolument nécessaire pour gagner ces infideles qui ne feroient nulle estime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'austérité que ne vivent leurs *Brames* & leurs Religieux. Nous conseillerez-vous de changer à cette condition? Qu'est-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la sienne, pour sauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait réflexion que l'enfer se remplit tous les jours, & que nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous assure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Missionnaires soit aussi austere que je viens de vous le marquer, je vous répète encore qu'ils ne laissent pas d'avoir de grandes dépenses à faire, non pas pour leurs personnes, comme vous voyez, puisqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poisson, ni œufs, & qu'ils sont vêtus d'une simple toile; mais pour les nou-

veaux établissemens qu'ils sont obligés de faire , pour le bâtiment des églises qu'ils élèvent au vrai Dieu dans ces terres infidelles, & sur-tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catéchistes qui sont absolument nécessaires en ces pays. Un Catéchiste est un homme que nous instruisons à fond de nos mysteres , & qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il fait un registre exact de ceux qui demandent le baptême , de ceux qui doivent approcher des sacremens , de ceux qui sont en querelle , de ceux dont la vie n'est pas exemplaire , & généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons ensuite , & nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques instructions ce que le Catéchiste a enseigné , & qu'à faire les fonctions qui sont propres de notre ministère. Vous concevez par-là l'utilité & la nécessité indispensable des Catéchistes , & nous espérons que vous la voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéressent à l'établissement de l'Évangile.

Je viens de recevoir des lettres de *Pondichery* , qui me marquent que trois nouveaux Missionnaires de notre Com-

pagnie y font arrivés pour passer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle Mission, & les grandes espérances que nous avons de convertir ces vastes pays, & de les gagner à Jesus-Christ, a porté le Pere de la Fontaine, homme d'un mérite distingué, & l'un de ces trois Missionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, & ne viennent prendre part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette Chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres, nous en avons plus besoin que jamais, & d'être persuadé que je suis avec respect, &c.



L E T T R E

Du Pere Dolu , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie.

A Pondichery , le 4 d'Octobre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous écris, cette lettre par la voie d'Angleterre , en attendant que je le puisse faire plus au long , par les vaisseaux de la Royale Compagnie qui partiront au mois de Janvier. Je vous enverrai par cette voie les lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle Mission que nous avons entreprise sur le modele de celle de *Maduré* , à deux journées d'ici , où se termine la Mission de nos Peres Portugais.

Le Pere Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son noviciat dans le *Maduré* même ,
en

en vivant de ris & de légumes seulement, comme vivent nos Peres en ce Pays-là. Il a baptisé plus de sept cens personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, & depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de six-vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux *Brames*, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Pays-là la permission de bâtir deux Eglises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mene est bien rude & bien austere, ce qui est nécessaire pour convertir ces Peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit & d'entrée par-tout, c'est qu'il a des *Brames* qui l'accompagnent & qui lui servent de Catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les Peres Hervieu, de la Fontaine, & Noël, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le Pere de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos Peres, & des grands biens qu'on fait en cette Mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi-nous avec l'agrément des Supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du Pays, pour aller au plutôt joindre le

Pere Mauduit dans sa nouvelle Mission. La ferveur est présentement pour la Chine; mais si nos Peres avoient la même idée que nous avons de la sainte Mission de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la préférassent aux Missions de la Chine & du Canada. J'ose même vous assurer que la vie, toute Apostolique qu'on y mène, les souffrances & les travaux continuels auxquels on est exposé, & les grands fruits qu'on y fait passer tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres Missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis quatre ans & demi que le Pere Bouchet est dans l'Eglise d'*Aour* qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille ames. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils récitent tous les jours ensemble les Chapelets de Notre Seigneur & de la Sainte Vierge. Ils font le matin & le soir les prières & l'examen, & quelques-uns même la méditation. Le Pere Martin, qui est depuis deux mois à *Aour* avec le Pere Bouchet, me mandoit après trois semaines de séjour, qu'il avoit baptisé plus de soixante personnes pour sa part, qu'il ne se passoit presque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes & des

mariages ; & qu'il lui faudroit une relation entiere pour me raconter tous les biens & toutes les choses édifiantes qu'il a vues dans cette Mission. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même Pere Martin entra dans la Mission de *Maduré* le jour de la sainte Trinité 1699. A la premiere résidence où il alla , il trouva un de nos Peres qui venoit d'être chassé de son Eglise , & qu'on avoit si fort maltraité , qu'on lui avoit fait sauter deux dents de la bouche à force de coups , parce qu'il avoit converti & baptisé un homme d'une grande *Caste* ; c'est ainsi qu'ils appellent ce que les Juifs appelloient tribus.

J'ai reçu depuis peu une lettre du Pere Laynez, célèbre Missionnaire du *Maduré*. Il étoit allé , au commencement de cette année, secourir les Chrétiens de *Maravas*, où le vénérable Pere Jean de Brito a été martyrisé. Le Pere Laynez y a passé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du pays viennent souvent se laver. Il les instruisoit de nos mysteres ; & Dieu donnoit tant de force & d'onction à ses paroles, qu'en peu

de mois il a baptisé quatre à cinq mille Idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de Chrétiens, auxquels il a administré les sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie. Il me marque qu'il ne sçait comment il a pu suffire à un travail si excessif. C'est ce Peremême qui, revenant l'année passée, d'assister les Chrétiens d'*Outremelour*, qui est la dernière résidence de *Maduré*, souffrit un tourment bien douloureux & bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permission de bâtir une église sur ses terres, vers le nord, & proche la célèbre ville de *Cangibouram*, qui est dans le Royaume de *Carnate*. Un Gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques Gentils, ennemis de notre sainte Religion, ce barbare lâcha sur lui quelques soldats à grande gueule (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, & lui firent des plaies si profondes, qu'il en a été long-temps très-incommodé. Je crois vous avoir déjà mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiser trois adultes de plusieurs qui se font instruire. Je vous manderai la première fois ce

que je fais ici pour rendre vénérable notre sainte Religion aux Gentils, & pour les y attirer. Comme ils sont frappés singulièrement de nos fêtes & de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque maniere de les célébrer avec plus d'éclat & de pompe. Dans la dernière solemnité du jour de l'Assomption de la sainte Vierge, vous eussiez été charmé de voir les Gentils même s'unir à nous pour contribuer, à l'envi, à honorer la Reine du Ciel. Je vous en enverrai une petite relation. Je me recommande à vos saints sacrifices, & je vous prie de croire que je suis avec bien du respect, &c.



L E T T R E

Du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie.

A Maduré , le 1^{er} de Décembre 1700.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

Notre Mission de *Maduré* est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos Missionnaires, & actuellement je suis à la cour du Prince de ces terres, pour faire délivrer le Pere Borghese qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de *Trichirapali* (1), avec quatre de ses Catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la Religion.

(1) C'est la ville où le Roi de Maduré fait sa résidence ordinaire.

Plus l'Enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu pour Jesus-Christ, est, comme autrefois, la semence d'une infinité de Profelytes.

Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus d'onze mille personnes, & près de vingt mille depuis que je suis dans cette Mission. J'ai soin de trente petites églises, & d'environ trente mille Chrétiens; je ne sçaurois vous dire le nombre des confessions, je crois en avoir oui plus de cent mille.

Vous avez souvent entendu dire que les Missionnaires de *Maduré* ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de pailles, sans lit, sans siège, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuillère. Cela paroît étonnant: mais croyez-moi, mon cher Pere, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mene cette vie, je n'y pense seulement pas. Les Missionnaires ont ici des peines d'une

autre nature , dont le Pere. Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui est de moi, je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de Catéchistes, qui m'aideroient à travailler à la conversion des ames. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer , quand je vois venir des Idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres, pour leur enseigner la loi de Dieu, & que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes Catéchistes, faute de ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis* (1). Ainsi je sèche de douleur de voir périr des ames pour lesquelles Jesus-Christ a répandu son sang. Hélas! mon cher Pere, est-il possible qu'on ne fera point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avois, pour me donner un Catéchiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout : ce que je souhaite, & ce que je vous demande par les entrailles de Jesus-Christ, c'est

(1) Thren. 4.

de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces Catéchistes, & comptez qu'un Catéchiste de plus ou de moins est une chose de la dernière conséquence. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

L E T T R E

Du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Royaume de Maduré,
le 11 Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous tiens parole, & je reprends aujourd'hui la suite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma dernière lettre. Je commence par une relation succinte de la persécution que le Pere de Saa a soufferte dans ces derniers temps.

Ce Missionnaire, qui me reçut avec

tant de bonté à mon entrée dans le royaume de Maduré, avoit gagné à Jesus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un Neophyte d'une *Caste* très-distinguée, & proche parent d'un ennemi mortel des Chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau Chrétien, & de le ramener au culte des idoles; mais voyant ses prières, ses promesses, & ses menaces également inutiles, & que rien ne pouvoit faire perdre à son parent le précieux don de la Foi, il tourna toute sa fureur contre le Missionnaire, qui l'avoit converti, & résolut de le perdre avec tous les Chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au Gouverneur de la Province, dans laquelle il demandoit qu'on arrêtât le Docteur étranger, qui séduisoit les peuples, & qui empêchoit qu'on n'adorât les Dieux du pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet Officier intéressé, le rendit plus zélé & plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une Compagnie de ses Gardes eut ordre de s'assurer au plutôt du Missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vint fondre pendant la nuit sur sa maison, y entra avec violence, la pille &

la faccage, sans que le Pere de Saa pût dire une parole, quand il l'auroit voulu. Il étoit arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jettée sur la gorge & sur le cou, lui avoit ôté l'usage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêterent avec tous ses catéchistes, & le traînerent avec ignominie à la maison du Gouverneur. Cet Officier fit au Pere de grands reproches de ce qu'il venoit suborner les peuples, & détruire une Religion qu'on professoit, disoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans: que pour venger l'honneur de ses Dieux offensés, il le condamnoit à avoir sans délai le nez & les oreilles coupées. C'étoit vouloir ôter au Missionnaire toute créance, & le mettre hors d'état de se faire écouter: car ce supplice rend infâme dans les Indes, non-seulement celui qui l'endure, mais ceux encore, qui auroient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre barbare alloit s'exécuter, & un soldat avoit déjà le sabre à la main, lorsqu'un des Juges s'avisa de dire au Gouverneur qu'il valoit mieux casser les dents à ce blasphémateur, pour proportionner en quelque sorte le châti-

ment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs Dieux. Le Gouverneur qui goûta cette raison, ordonna sur le champ à deux soldats de lui faire sauter les dents de la bouche à coups de poing, ou si cela ne suffisoit pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les soldats plus humains que leur maître frapperent le Pere : mais ils le faisoient mollement, & plusieurs coups ne portoient point. Le Gouverneur s'en apperçut, & les menaçant de son sabre, il ne fut content qu'après qu'on eût cassé au Pere quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut sur la tête & sur le visage, & que sa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ses bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux & les mains au ciel, & offrit sa vie à Dieu, en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les Catéchistes, les mains liées derrière le dos, assistèrent au supplice de leur Maître. On tâcha de les intimider ; on ne réussit pas, & ils marquerent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un, qui plus courageux que les autres, s'avança, & se

mettant entre le Pere & les soldats , leur dit d'un ton de voix élevé. *Pourquoi veut-on nous épargner ? c'est nous biez plus que notre maître , qui devons être punis , puisque c'est nous qui l'avons amené dans ce pays , & qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Créateur du Ciel & de la terre que nous adorons.* Le Gouverneur ne put souffrir la sainte liberté du Catéchiste, il le fit meurtrir de coups ; & dans le transport de sa colere , il est certain qu'il l'eût fait mourir aussi-bien que le Pere , s'il en eût eu l'autorité.

Après cette premiere exécution , on les renvoya tous en prison , dans l'espérance d'en tirer quelque grosse somme d'argent : mais le Pere manda qu'il faisoit profession de pauvreté , qu'on ne devoit rien attendre de lui ni de ses disciples , & que d'ailleurs il leur étoit si glorieux de souffrir pour la cause du Seigneur du Ciel & de la terre , qu'ils donneroient volontiers de l'argent , s'ils en avoient , pour obtenir qu'on augmentât leurs supplices , & qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponse si ferme déconcerta le Gouverneur , qui se contenta de bannir le Pere de Saa des terres de son gouvernement , & de faire encore quelque mauvais traite-

ment à ses Catéchistes. La Sentence du Pere portoît qu'on chassoit ce Prédicateur étranger, parce qu'il méprisoit les grands Dieux du pays, & qu'il faisoit tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendoit.

C'est ainsi que ce saint Missionnaire sortit de prison. Il avoit la tête & le visage si extraordinairement enflés, qu'on auroit eu peine à le reconnoître. Les soldats qui avoient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un état si pitoyable, sans en être touchés de compassion, & sans lui demander pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits malgré eux. Le Pere attendri leur donna sa bénédiction, & pria Notre Seigneur de dissiper les ténèbres de leur ignorance.

Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa foiblesse étoit extrême, & comme il tomboit presque à chaque pas, les soldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, & il se traîna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque guéri de ses plaies, quand j'arrivai à *Camien-naiken-patty*. Ses dents, qui avoient été toutes ébranlées, lui causoient encore des maux

très-aigus ; mais la douleur ne lui ôtoit rien de sa gayeté ordinaire , ni du desir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la premiere occasion qui se présenteroit.

Le Gouverneur , qui l'avoit jugé , ressentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison , désola ses troupeaux , & lui tua entr'autres une vache qu'il faisoit nourrir avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement ; mais ce qui augmenta sa douleur , fut que le même coup de tonnerre , qui frappa cet animal si cher , fit disparoître une grosse somme d'or , qui étoit le fruit de son avarice & de ses tyrannies. Enfin , pour mettre le comble à sa désolation , on lui ôta presque au même temps son Gouvernement , pour une raison que je n'ai pas sçue , on le mit aux fers , & on le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avoit paru plus ardent que les autres à tourmenter le Pere , en fut puni d'une maniere moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse , & regardant cet accident comme une punition de sa cruauté , il pria un de ses parens d'aller se jeter aux pieds du

Missionnaire, de lui demander pardon en son nom, & de le supplier de procurer quelque soulagement à son mal. Le Pere le fit avec joie, & lui envoya sur le champ des remèdes par un de ses Catéchistes. Ces châtimens étonnerent les Gentils, & donnerent une haute idée du pouvoir du Seigneur du Ciel, qui protégeoit si visiblement ses serviteurs, & ceux qui lui étoient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à *Camien-naiken-patti* à cause des troubles du Royaume, qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à *Aour*, qui est la principale maison de la Mission de Maduré.

Le Pere Bouchet qui a soin de cette maison, & à qui je suis en partie redevable de la grace que les Peres Portugais m'ont faite de me recevoir dans leur Mission, ayant appris que j'étois arrivé sur la frontiere de Maduré, mais que les troupes répandues dans le Royaume à cause de la guerre, m'empêchoient de l'aller joindre, envoya au devant de moi un fervent Chrétien, qui connoissoit parfaitement toutes les routes. Je me mis sous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand

chemin , pour entrer dans le pays de la *Caste des Voleurs*. On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient faits Chrétiens, & qu'ils ayent aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol , ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom , & les voyageurs n'osent encore passer par leurs forêts. Les premiers Missionnaires de Maduré furent assez heureux pour gagner l'estime de cette *Caste* : de sorte qu'à présent il n'y a gueres de lieu dans le Royaume , où nous soyons mieux reçus & plus en sûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un , je dis de ceux mêmes qui ne sont point encore convertis , étoit assez téméraire pour enlever la moindre chose aux Docteurs de la Loi du vrai Dieu , on en feroit un châtiement exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude & l'inclination naturelle ne se perdent pas si vite ni si aisément , on éprouve long-temps ceux qui demandent à se faire Chrétiens ; mais quand une fois ils le sont , on a la consolation de voir , que bien loin d'exercer leurs brigandages , ou de faire le moindre tort à qui que ce soit , ils dé-

tournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Depuis quelques années, cette *Caste* des voleurs est devenue si puissante, qu'elle s'est rendue comme indépendante du Roi de Maduré: en sorte qu'elle ne lui paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans que les *voleurs* s'étant engagés dans le parti d'un Prince, qui prétendoit avoir droit à la Couronne, assiégèrent la ville de Maduré, qui étoit autrefois Capitale de cet Etat, la prirent, & l'en mirent en possession: mais ils ne conserverent pas long-temps leur conquête; étant beaucoup plus propres à faire un coup de main qu'à défendre une ville dans les formes. Si-tôt que le *Talavai* (c'est le nom qu'on donne au Prince, qui gouverne aujourd'hui le Royaume sous l'autorité de la Reine) eut appris la prise d'une place si importante, il rassembla des troupes, se mit en marche, arriva de nuit devant la ville, en fit enfoncer une porte par trois ou quatre éléphants, & y rentra avec une partie de ses troupes, avant que ses ennemis eussent eu le temps de se fortifier ni même de se reconnoître. On tua plusieurs des *voleurs* dans l'ardeur du combat, & on en prit un beau-

coup plus grand nombre. Le Prince rebelle fut assez heureux pour se sauver, pour se retirer dans les bois de sa *Caste*, qui depuis ce temps-là a été beaucoup plus soumise au gouvernement.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, & que je me rendis à *Ariepaty*, une de leurs principales bourgades. Nous y avions autrefois une Eglise, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le Prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour : mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le Chef d'*Ariepaty* accompagné des principaux habitans, qui me saluerent en se prosternant de la manière que les Chrétiens ont coutume de le faire devant les ouvriers Evangéliques dans toute la Mission, pour montrer aux Idolâtres l'honneur & le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte loi. Comme il y avoit plusieurs Gentils parmi ceux qui vinrent me saluer, les Chrétiens s'en séparèrent pour venir en particulier re-

cevoir ma bénédiction. Ils me marquèrent les uns & les autres beaucoup de joie de mon arrivée, & m'inviterent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que j'étois pressé de me rendre à mon terme, & que je ne pouvois m'arrêter, ils m'envoyerent du lait, du ris, des herbes & des fruits pour moi, & pour ceux qui m'accompagnoient.

Après que les hommes se furent retirés, les femmes vinrent me saluer à leur tour, & me prièrent instamment de presser les Peres que j'allois trouver, de leur envoyer quelque Missionnaire, pour rebâtir l'Eglise d'*Ariepaty*, & pour instruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui étoient disposés à entendre la parole de Dieu, & à se convertir. Je les assurai que les Peres souhaitoient ardemment de leur rendre service, de bâtir des Eglises, & d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu, qu'il en viendrait bientôt quelqu'un, & que moi-même je demeurerois volontiers dans leur pays, si je n'avois ordre de me rendre au plutôt à *Aour*. On fut content de ma réponse, & l'on me donna des guides, pour me conduire jusqu'à deux journées de-là.

Je me remis donc en chemin, & j'ar-

rivai ce jour-là même à un petit village situé entre deux montagnes, & fameux, par les vols qui s'y commettent. J'avois déjà choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitans de ce village me vint trouver, & me dit que je n'étois pas là en sûreté, qu'on craignoit qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le suivre, & qu'il me mettroit hors d'insulte : *Car si quelque étourdi venoit à perdre le respect qui vous est dû, m'ajouta-t-il, la faute en retomberoit sur le village entier qui deviendrait par-là odieux à toute la Nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans un grand pagode le plus beau & le mieux bâti que j'aye vu dans ce Royaume. Il a quarante-huit pieds de large sur près de quatre-vingt de long, mais la voûte n'est pas assez élevée, c'est le défaut de tous les temples des Indes. Elle est soutenue par divers piliers assez bien travaillés & tous d'une seule pierre. Le portique qui fait l'entrée de ce pagode, & qui regne sur toute sa largeur, est appuyé de même sur huit colonnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases & leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre,

mais qui n'est point barbare, & qui plairoit en Europe. Le temple, qui est bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtré. Les épaisses ténèbres & la puanteur insupportable qui y régnerent, semblent avertir que ce lieu est consacré au démon. Je passai la nuit sous le portique ; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut être tirée d'un cloaque, tant elle sentoît mauvais ; je n'en pus boire, & pour ne pas augmenter ma soif, je m'abstins entièrement de manger.

Je continuai mon chemin le jour suivant, & fus coucher dans un village, où j'espérois trouver quelques rafraîchissemens. Mais la guerre, qui désolé ce pays, en avoit fait fuir tous les habitans ; ainsi je fus obligé de passer ce soir là sans manger. Cependant je partis le lendemain, qui étoit un Dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la Messe à une petite Eglise que nos Peres ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Aussi-tôt que j'y fus arrivé, & que j'eus averti les Chrétiens de mon dessein, ils me supplierent de leur donner le temps d'assembler les fideles des environs. Ils s'y rendirent en si grand nombre, que l'Eglise

se trouva trop petite ce jour-là. Il feroit difficile de vous exprimer la joie dont ces bons Néophytes étoient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la Messe. Je confessai les malades, & je me disposois à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de Chrétiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce feroit pour moi une grande consolation, mais que le temps n'y étoit pas propre, parce qu'on m'avoit assuré que l'armée devoit passer en peu de jours par leur ville, & qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager sans nécessité dans un péril, d'où par la grace de Notre-Seigneur, je m'étois garanti jusqu'alors; que sçachant d'ailleurs qu'un des Peres les avoit visités depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accorderent avec regret, & en se recommandant à mes prieres.

J'arrivai de-là en deux jours à *Serrhine*, qui est la demeure ordinaire d'un de nos Missionnaires. Je ne l'y trouva point, parce qu'il étoit allé depuis quelques mois visiter les Chrétiens des monta-

gues de Maduré : mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le Pere Bouchet, qui étoit venu administrer les derniers Sacremens à un Chrétien moribond, & qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déjà vu cet illustre Missionnaire à Pondichéry, je vous avoue que je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse & de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chere Mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il étoit parti d'une affaire très-fâcheuse, & qu'il n'étoit pas encore bien remis d'une maladie, qui lui étoit survenue depuis, je le trouvai fort changé & dans une grande foiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois Catéchistes ayant oublié leur devoir & la sainteté du ministère qu'on leur avoit confié causerent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de se reconnoître & de profiter des salutaires avis qu'on leur donna, leverent le masque, devinrent Apostats, & prirent la résolution de perdre les Missionnaires & la Mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formerent trois chefs d'accusation contre
les

les Prédicateurs de l'Evangile. Le premier fut qu'ils étoient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européens, gens infâmes par conséquent & exécrables à toute la Nation. Le second que quoiqu'ils fussent depuis long-temps établis dans le Royaume, & qu'ils y eussent la direction & le gouvernement d'un grand nombre d'Eglises, ils n'avoient cependant jamais rien payé au Prince. Enfin, la passion qui aveugloit ces perfides, les porta à accuser nos Missionnaires d'avoir fait assassiner un Religieux d'un autre Ordre, ce qui les avoit rendus, disoient-ils, si odieux au Souverain Pontife, qui est le Chef de tous les Chrétiens, qu'il avoit refusé de mettre au nombre des Saints le Pere Jean de Brito, martyrisé pour la Foi dans *le Marava*. Quoique ce fût une calomnie atroce & ridicule que cette accusation, & que le Religieux qu'ils prétendoient avoir été assassiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait Evêque; il y avoit cependant beauoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au Prince pour exterminer les Chrétiens, ces misérables révoltés ne fissent chasser du Royaume tous les ouvriers Eyangéliques, & sur-

tout le Pere Bouchet, à qui ils en vouloient particulièrement.

D'abord ce zélé Missionnaire eut recours à Dieu; & lui recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante; ensuite, pour prévenir les pernicieux desseins de ces scélérats, il prit la résolution d'aller saluer le Prince Régent; & de lui demander sa protection. Cette démarche étoit si hardie qu'aucun Missionnaire ne l'avoit osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahît, & ne le fît reconnoître pour Européen, ce qu'il falloit éviter sur toutes choses, parce que ce Prince a une si grande horreur des *Pranguis*, que quoiqu'engagé dans une fâcheuse guerre, il chassa il n'y a pas long-temps des canonniers fort habiles, qui étoient à son service, & dont il sembloit qu'il ne se pouvoit passer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étoient Européens.

Le Pere mettant toute sa confiance en Dieu, prépare ses présens, va à la ville, se présente à la porte du palais, demande audience au Prince, qui gouverne sous l'autorité de la Reine (1),

(1) Cette Princesse s'appelle *Mangamal*. Elle

comme je l'ai déjà dit. Car cette Princesse, qui est comme dépositaire de la Couronne, fait élever avec un grand soin son petit-Fils, Prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le Royaume appartient, & confie cependant tout le gouvernement de l'Etat au *Talavay*, ou Prince Régent, qui en est le maître absolu, & qui dispose de tout à sa volonté; mais avec tant de sagesse & un si parfait désintéressement, qu'on le regarde comme le plus grand Ministre, qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désintéressé que soit ce Prince, le Pere Bouchet crut qu'il ne falloit point paroître en sa présence sans garder le cérémonial du pays, c'est-à-dire, sans faire quelques présens. Ceux qu'il prépara étoient peu de chose, mais ils étoient nouveaux, & c'étoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec lui un globe terrestre d'environ deux pieds de diametre, où les noms de tous les Royaumes, Pro-

a eu du Roi *Clocanada-naiken*, son mari, un fils nommé *Renga muttu vira Krisnapa-naiken*, Prince d'une grande espérance, qui mourut de la petite vérole, & qui laissa la Reine sa femme enceinte d'un fils, qui est aujourd'hui Roi de Maduré sous la tutelle de sa grand'mere.

vinces, côtes, mers, étoient écrites en langue *Tamul*; un autre globe de verre d'environ neuf pouces de diamètre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardents, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avoit envoyées de la côte de *Coromandel*, des brasselets de Jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, & travaillé avec beaucoup d'art & de propreté; enfin des miroirs ordinaires, & d'autres curiosités pareilles qu'on lui avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus, le Pere crut qu'il falloit mettre dans ses intérêts quelques Seigneurs de la Cour, afin qu'ils parlaient en sa faveur & qu'ils lui procuraient une audience favorable. Car il étoit de la dernière importance, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de l'Eglise de Maduré, que la première fois que les Docteurs de la sainte Loi paroissent à la Cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par là leur ministère auprès d'un peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés & les inclinations de ses Souverains.

Le Pere ayant pris ainsi les mesu-

res de sagesse qu'il crut nécessaires, pour réussir dans son dessein, il espéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des Princes entre ses mains, & qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé : le *Talavay* ou le Prince Régent le reçut avec tant d'honneur & de distinction, qu'il n'eût jamais osé espérer un accueil si favorable. Car non-seulement il se leva dès que le Pere parut, mais il le salua de la maniere que les disciples ont coutume ici de saluer leurs maîtres, & les peuples leurs Seigneurs; ce qui consiste à joindre les deux mains, & à les élever ainsi jointes jusqu'au front. Le Pere Bouchet pour soutenir son caractère, & pour répondre à un accueil si prévenant, salua le Prince comme les maîtres font leurs disciples, c'est-à-dire, en ouvrant les mains & en les étendant vers le Prince comme pour le recevoir. Après quoi le Prince Régent fit asseoir le Pere auprès de lui sur une espece de sofa avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le Prince se ferra, pour faire asseoir le Pere auprès de lui, & mit même ses genoux sur ceux du Pere.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, & de l'horreur naturelle que ces peuples, & sur-tout les *Brames*, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le Pere Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi-bien que tous les Seigneurs de la Cour, qui étoit ce jour-là fort nombreuse, car il y avoit plus de cinq cens personnes, dont la plus grande partie étoient *Brames*. Le Pere étant assis auprès du Prince, de la maniere dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il étoit venu du nord, & des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoître au peuple de ce Royaume l'Être Souverain, & les instruire de sa sainte loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques & de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'Etat, il s'étoit senti pressé du desir de voir enfin un si grand Prince, & de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministère qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignoit, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur Souverain, & à lui garder

une fidélité inviolable, il pouvoit s'assurer de sa fidélité & de celle qu'il ne manquoit pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le Prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puissant, & qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit assez par la maigreur de son visage qu'il menoit une vie extrêmement austere, & par les présens qu'il avoit apportés, que ce n'étoit point par nécessité qu'il avoit quitté son pays: qu'on lui avoit déjà parlé fort avantageusement de son esprit & de sa doctrine, que des occupations sans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avoit présenté, il avoit donné ordre au premier Astrologue du Royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que comme il voyoit parmi ses présens quelque chose qui feroit plaisir à la Reine, il le quittoit pour quelques mo-

mens, afin d'aller lui-même l'offrir à Sa Majesté. Le Prince se leva au même-temps, & ordonna à quelques Seigneurs de mener le Pere dans le Jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie & en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globe de verre, les brasselets & le coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au Prince Régent de remercier de sa part le Docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, & de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le Pere Bouchet avoit disparu aux yeux de la Cour & qu'on l'avoit mené au Jardin, le bruit se répandit dans le palais, & du palais dans la ville, qu'on l'avoit arrêté & mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte Religion, & jetta dans une terrible consternation les Chrétiens, qui attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette visite. Mais la tristesse des fideles se changea bientôt en des transports de joie dont ils n'étoient pas les maîtres. Car le Prince

étant de retour de l'appartement de la Reine, reçut le Pere en présence de toute la Cour avec les mêmes honneurs, qu'il a coutume de recevoir les Ambassadeurs, c'est-à-dire, qu'il lui mit sur la tête en forme de voile une piece de brocard d'or longue d'environ huit pieds, & répandit sur lui des eaux de senteur, après quoi il lui déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Reine de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le Pere eût voulu alors dire un mot contre les Catéchistes apostats, qui depuis plusieurs mois caufoient tant de troubles & tant de scandales dans son Eglise, il est certain que le Prince les eût fait punir sévèrement, & les eût même peut-être bannis du Royaume. Mais le Missionnaire animé de l'Esprit du Sauveur, & se souvenant qu'il étoit Pere, ne voulut pas perdre ses enfans, quoiqu'ingrats & traîtres à Jesus-Christ & à son Eglise. Il se contenta de les pouvoir mettre par sa visite hors d'état de nuire à la Religion, & de tromper désormais les peuples par leurs calomnies & par leurs noires accusations. Après avoir donc marqué à ce Prince qu'il étoit infiniment sensible à ses bontés, il lui demanda tout de

nouveau pour lui & pour ses disciples la grace de vouloir bien les protéger, lui promettant que pour reconnoître la faveur qu'il leur feroit, ils prieroient tous les jours le Seigneur du ciel & de la terre, qu'ils adoroient, de le combler de toutes sortes de prospérités, & de le rendre toujours victorieux de ses ennemis. Le Prince de son côté promit de ne le pas oublier, & après l'avoir salué, comme il avoit fait d'abord, il se retira ordonnant à ses Officiers de faire porter le Pere par toute la ville dans le plus beau palanquin de la Cour, pour faire connoître à tout le monde qu'il honoroit ce Docteur étranger & qu'il le prenoit sous sa protection.

La modestie du Pere Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion, il délibéra s'il ne devoit pas refuser cet honneur public qu'on lui vouloit faire; mais après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur & de l'honneur du Christianisme, que tous les habitans de la capitale du Royaume fussent convaincus que le Prince estimoit la Religion qu'il enseignoit, & qu'au besoin elle trouveroit dans lui un asyle. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, &

— souffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il passoit, une multitude infinie de peuple, qui le saluoit avec beaucoup de respect. Les fideles, qui avoient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur Religion méprisée & condamnée par le Prince, suivoient en foule avec des applaudissemens & des cris de joie qu'on ne sçauroit exprimer, publiant tout haut qu'ils étoient Chrétiens & disciples du Docteur étranger. Le succès de cette espece de triomphe affermit les Néophytes dans leur foi, & acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le saint baptême. On ne se contenta pas de conduire le Pere Bouchet par toute la ville de *Trichirapali*, on le porta de la même maniere jusqu'au lieu de sa résidence, qui est éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il assembla les Chrétiens dans l'Eglise, qui est dédiée à la sainte Vierge, pour remercier Dieu tous ensemble de la grace qu'il venoit de leur faire dans une occasion si délicate & si importante.

Le croiroit-on ? La voix de Dieu, qui prenoit si visiblement la défense du Pere :

contre les calomniateurs, ne fit aucune impression sur l'esprit des trois Apostats; on les pressa encore de rentrer dans leur devoir, & de ne pas continuer à scandaliser leurs freres avec un danger si manifeste de s'attirer quelque châtiement d'éclat. Ils demeurèrent opiniâtres, & le Pere se vit forcé de renouveler publiquement l'excommunication, qui avoit déjà été fulminée contre eux par un de nos Missionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette Chrétienté d'exemple d'une sévérité pareille, les fideles en furent vivement frappés, & regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Eglise, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune sorte de communication avec eux. Ces malheureux jusqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les Chrétiens, & les exposoit aux railleries des Infideles, qui les montrant au doigt, se disoient les uns aux autres : *voilà les traîtres à leurs Docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahison; *voilà les plus méchans hommes, & les*

ames les plus noires qui soient au monde. Deux d'entr'eux ne pouvant soutenir ces reproches sanglans, après six mois entiers de révolte, vinrent se jeter aux pieds du Pere, pénétrés de douleur de leur apostasie, & des maux effroyable qu'ils avoient voulu causer à cette Eglise naissante. Le Pere, qui soupiroit depuis long-temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté, & après une confession publique & une retractation authentique qu'ils firent dans l'Eglise, de leur désertion infâme, de leurs calomnieuses & noires accusations, ils reçurent l'absolution, & furent remis au nombre des fideles. Pour le troisieme, il demeura obstiné dans son apostasie, & il y a peu d'apparence qu'il se reconnoisse jamais, si Dieu par un coup de grace extraordinaire ne le convertit.

Quoique cette affaire se fût heureusement terminée, les peines & les fatigues que le Pere Bouchet s'étoit données, pour la faire réussir, étoient si grandes qu'il en tomba malade, & il n'étoit par encore bien rétabli, lorsque je le trouvai à *Serrhine*. Nous n'y demeurâmes qu'un jour, & dès le lendemain nous nous rendîmes à *Aour*, qui n'en est éloigné que d'une petite jour-

née. Quand le Père Bouchet vint dans la Mission de Maduré, il y a environ douze ans, les Missionnaires y vivoient encore dans une si grande crainte & avec tant de circonspection, qu'ils n'osoient entrer que de nuit dans les bourgades : mais les choses, graces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là. Car non-seulement nous entrâmes en plein jour dans *Aour*; mais les Chrétiens des bourgades voisines s'étant assemblés, nous y reçurent au son des instrumens & avec des cris d'allégresse, qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, & me firent verser bien des larmes de joie & de consolation. Il est incroyable quel est l'amour, la tendresse & le respect que les Chrétiens de cette bourgade ont pour le Pere Bouchet, qu'ils portent tous dans leur cœur, parce qu'ils sont persuadés qu'il les aime tous aussi comme ses véritables enfans. Nous allâmes droit à l'Eglise, que nous trouvâmes ornée comme si c'eût été le jour de Pâques. On y rendit graces à Dieu & à la très-sainte Vierge de l'heureux succès de mon voyage, avec des démonstrations d'affection que j'attribuai à l'estime que le Pere Bouchet s'est acquise à lui-même & à tous ceux qui sont

profession du même institut que lui.

Peu de jours après, je reçus visite de ceux de nos Pères, qui font leur demeure proche d'*Aour*, & ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étois toujours formé une haute idée de la vertu & du mérite de ces hommes Apostoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs & de les pratiquer, j'avoue que je ne les connoissois qu'à demi. Ce sont de vrais Apôtres. A la manière dont ils vivent, & dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, & j'admire leur charité de me souffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher Père, dans une parfaite ouverture de cœur, & sans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau Missionnaire se forme auprès de quelqu'un des anciens à la manière admirable dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les Pères furent d'avis que je demeurasse à *Aour* avec le Père Bouchet, Visiteur de la Mission, parce qu'en même-temps je pourrois

le soulager dans les travaux dont-il étoit accablé. Je fus très-sensible à la grace qu'on me faisoit de me donner un maître si expérimenté. *Aour* est aujourd'hui sans contredit la Mission la plus considérable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale du Royaume, mais parce qu'il y a vingt-neuf Eglises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrétiens. C'est le fruit des travaux du Pere Visiteur. Il n'y avoit à *Trichirapaly*, quand il y vint, que des Eglises de *Parias* la dernière de toutes les *Castes*, ce qui donnoit aux Gentils très-peu d'idée de notre sainte Religion. Aujourd'hui il y a quatres Eglises pour les *Castes* hautes dans quatre endroits différens de cette grande ville. Quoique toutes ces Eglises ne soient bâties que de terre & couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres & fort ornées au-dedans. Mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât les Temples des Idoles. Ce ne sçauroit être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque ame généreuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au

progrès de la Religion , au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à *Aour*.

Lorsque le Pere Bouchet s'y établit, ce n'étoit qu'un méchant petit village , où il y avoit très-peu de Chrétiens. Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une Eglise assez belle pour donner de la curiosité, & y attirer les Infideles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venoit la voir de toutes parts, & surtout de la ville capitale, qui n'en est, comme j'ai déjà dit, qu'à quatre lieues. Cela donnoit occasion au Pere de parler de Dieu à une grande multitude de peuple ; plusieurs se convertirent, & vinrent s'établir à *Aour*, qui est devenu par là une des plus grosses bourgades du Royaume. Vous ne serez peut-être pas fâché de sçavoir comment est faite cette Eglise, & qu'avec assez peu de dépense dans un pays où rien n'est cher, il seroit aisé d'en faire plus d'une semblable.

Elle est bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles de distance en distance sont peintes & ornées en dedans de hautes colonnes, qui soutiennent

une corniche, laquelle regne tout autour du bâtiment. Le pavé est si propre & si bien uni, qu'il paroît n'être que d'une seule pierre de marbre blanc. L'autel est au milieu de la croisée, afin qu'on le puisse voir de tous côtés. Huit grandes colonnes qui soutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement ; l'or & l'azur y brillent de toutes parts, & l'architecture Indienne mêlée avec celle d'Europe y fait un très-agréable effet. Comme cette Eglise est dédiée à la sainte Vierge, les Chrétiens y viennent en pèlerinage de tous les endroits du Royaume, & les graces continuelles qu'ils y reçoivent par la puissante intercession de la Mere de miséricorde, animent & soutiennent leur foi, qui est encore pure & en sa première vigueur. J'espère que vous lirez un jour avec plaisir dans l'histoire de l'Eglise de notre-Dame d'*Aour*, que le Pere Bouchet a dessein de composer un grand nombre de miracles, dont plusieurs personnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme Idolâtre.

Elle demeuroit à trois journées de

chemin d'*Aour*, & elle étoit affligée d'un mal, qui depuis quatre ou cinq ans lui avoit ôté l'usage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit essayé tous les remèdes naturels & même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, & le mal étoit jugé désormais incurable, lorsqu'un Chrétien entrant par hasard dans cette maison, & voyant l'état pitoyable où étoit cette femme, en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicamens, & des sortilèges qu'on avoit épuisés sur elle : *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il pénétré d'une vive foi, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il lui plaît, & si vous me promettez de vous faire Chrétiens, je vous apprendrai un moyen infailible de rendre la santé à votre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut; *Eh bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre-vous viennent donc avec moi à Aour; c'est-là que se trouve le remède dont je parle.* Il partit le jour même avec trois ou quatre des parens de cette pauvre malade; ils arrivent à *Aour*; la beauté de l'Eglise & l'air majestueux de la statue de la sainte Vierge, qui est placée sur l'autel

les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu, celle dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire chrétiens, si leur parente recouvroit la parole & la santé par l'intercession de la Mere de Dieu; après quoi on leur donna, dans un petit vase, de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel. Le Chrétien, qui les accompagnoit toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge qu'il avoit apportée, & après avoir fait sa priere avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la même chose le lendemain & les jours suivans; enfin le cinquieme jour, au grand étonnement des parens & de plusieurs Gentils, qui se trouverent assemblés, la malade commença à parler avec une entiere liberté, & se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à *Aour*, avec cinq de ses parens, remercier Dieu & la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, & remporterent chez eux la précieuse grace du baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur particulière dont je me suis

cru redevable à la sainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'étois arrivé à *Aour*. Après avoir assisté le soir avec le Pere Bouchet aux prieres & aux autres exercices de piété qu'on a coutume de faire à l'Eglise, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos Peres, qui étoient venus me rendre visite, récitoient ensemble leur bréviaire à la lumière d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une espece de corde, semblable à celles dont nous nous servons à lier nos cheveux sur le haut de la tête, je la ramassai pour voir à la lampe à quoi elle pourroit être bonne. Je fus bien surpris d'appercevoir que ma corde prétendue étoit un serpent, qui se dressoit pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, & on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas senti plutôt le mouvement de ce serpent, ou comment il ne m'avoit pas piqué, dès qu'il se sentit touché. Je n'en serois pas réchappé; car la morsure de cette espece de serpent est si dangereuse, qu'il n'y a point de remede contr'elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les blessures de presque tous les autres. J'attribuai ma conservation à la protection de la

Mere de Dieu, qui ne voulut pas que je perdisse la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette Mission à procurer la gloire de son fils. Je m'y engageai sur l'heure même par de nouvelles promesses.

Le Pere Bouchet pourroit dire d'*Aour* à peu près ce que saint Grégoire le Thaumaturge disoit, en mourant, de sa ville Episcopale : *Il n'y avoit que dix-sept Chrétiens quand j'y vins ; graces à Jesus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept Infideles.* Il ne reste dans toute cette grosse bourgade que deux ou trois familles de Gentils. De-là vient aussi que tous les exercices de la Religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté & de paix, qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on se rend à l'Eglise pour la priere. On commence par réciter en commun la couronne ou chapelet de Notre Seigneur, qui est composé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grace d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ses commande-

mens. On prie ensuite pour les nécessités communes & particulières de la Mission, pour les Ames du Purgatoire, & enfin pour ceux qui sont en péché mortel, selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François-Xavier. Dans la difficulté qu'ont nos Peres de se trouver par tout pour baptiser les enfans & pour absoudre les Adultes moribonds, ils se sont particulièrement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, & à bien prononcer la forme du baptême. Pour cela tous les matins, sans manquer, après la priere, on récite tout haut la formule de l'un & de l'autre. Nos Missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les Chrétiens baptisent chaque année un grand nombre de petits enfans des Gentils, quand ils les voyent près d'expirer, & nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remede bien salutaire aux Adultes, qui ont reçu le baptême, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des Eglises & des Missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des confessions, des communions & des baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient.

Les premiers exercices du matin étant finis, le Pere ou le Catéchiste préparent en public à la confession, ceux qui veulent se confesser. Pendant que le Pere entend les confessions, le Catéchiste dispose au baptême ceux qui doivent être baptisés. Les confessions étant achevées, on fait les baptêmes, à moins que les confessions n'empportent trop de temps; car ces jours-là on remettroit les baptêmes à l'après-dinée. La Messe se dit ensuite, avant laquelle on prépare aussi à la communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher : de sorte que jamais les fideles ne se confessent, ni ne communient qu'on ne les instruisse de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reste du jour, depuis la Messe jusqu'au soir, les Missionnaires font le catéchisme ou apprennent les prieres aux Catéchumenes. Au coucher du soleil, on vient à la priere du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin; on y fait l'examen de conscience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troisieme partie du Rosaire, ajoutant à la fin de chaque dixaine une priere particulière à l'honneur d'un des Mysteres de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*,

Regina, qui chaque jour est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le Pere fait sur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne, ou si le Pere est absent, le Catéchiste lit un chapitre de quelqu'un des livres que les Missionnaires ont composés.

L'exercice des Dimanches est à peu près semblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mêmes exercices, & que le travail est beaucoup plus grand. Ce n'est que vers le midi qu'on dit la Messe, à cause des confessions. Le Prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode pour assister avec fruit au sacrifice. Ensuite on chante des cantiques au son des instrumens jusqu'au temps de la communion qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jesus-Christ. Pendant que le Célébrant se déshabille, qu'il fait l'action de grâces, & qu'il se recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les dimanches, on répète encore tout haut les principales prières du Chrétien & l'abrégé de la doctrine du salut. Le Pere monte en chaire, qui est placée ordinairement à la porte de l'Eglise afin

qu'on l'entende & dedans & dehors. Ainsi il est toujours deux ou trois heures après midi avant qu'on se retire.

Il paroît qu'après un travail aussi violent que celui-là dans un climat brûlant, un repas de ris & d'herbes cuites à l'eau sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, n'est gueres capable de soutenir ni de fortifier un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit. Encore ne prend-on gueres en repos ce peu de nourriture : car il faut quitter presque aussi-tôt, pour aller administrer le baptême, qui se donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvriers; mais Dieu y supplée par sa bonté, & nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme un casuel, quoiqu'il soit souvent de tous les jours & de toutes les heures du jour : c'est de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différens, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages & d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une infinité de

coutumes de ce pays, différentes des nôtres, & auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce sont les confessions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à *Aour*, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre; & il est assez ordinaire que dans la suite de tant d'exercices différens la nuit vienne, sans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre bréviaire; de sorte que dans l'accablement où l'on se trouve, il faut encore dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous assurer que les exercices, dont je viens de parler, ne sont pourtant rien encore en comparaison de ceux des fêtes les plus solennelles. Je fus témoin de ce qui se passa le jour de l'Assomption de Notre-Dame dernière. Les Chrétiens se rendirent à *Aour* plusieurs jours auparavant pour se confesser : car le jour de la solennité on ne pourroit contenter qu'une très-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le Mystère & sur une des princi-

pales vertus de la sainte Vierge, un Sermon qui étoit suivi de prières & d'autres exercices de piété. Plusieurs jeûnerent pendant les huit jours, & quelques-uns ne mangerent que des herbes. On chanta tous les jours des cantiques à l'honneur de la Mere de Dieu, & l'on disposa un grand nombre de Catéchumenes à recevoir ce jour-là le saint baptême. Comme la persécution arrivée dans une province éloignée avoit obligé deux de nos Peres à se retirer à *Aour*, nous nous trouvâmes quatre Missionnaires, qui fûmes si occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous fournir aux pénitens qui se présentoient. Le jour de la fête nous chantâmes une grande Messe. Il n'est pas possible d'exprimer quelle est la joie & la dévotion qu'ont ces peuples, de nous voir officier solennellement. La Messe fut précédée & suivie de deux processions, qui ne se firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens & des Gentils, qui y assisterent fut innombrable. Il étoit plus de trois heures après midi, quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'administrer le baptême ce jour-là à soixante & dix-huit

personnes. Il en restoit encore cent trente-sept à baptiser que je remis au lendemain. Je fus si fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononcia-tion des prieres & des onctions, des signes de croix, de l'infusion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire sans exagé-ration qu'il me falloit soutenir les bras sur la fin, & que je n'avois presque plus de voix pour prononcer les paroles sacramentales & les Oraisons du Rituel. Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne soit suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres. Ainsi on regarde peu à la peine, par l'espérance qu'on a de faire connoître la Religion à une multitude de gens qui viennent là par curiosité, dont il y en a toujours quelques-uns qui se laissent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous faisons nos fonctions, n'empêche pas que nous n'ayons de fréquentes alarmes, & que nous ne soyons chaque jour à la veille de quel-que persécution. Pendant le peu de sé-jour que j'ai fait à *Aour*, nous nous sommes trouvés trois fois sur le point

de prendre la fuite, & de nous retirer dans les bois où l'on avoit déjà porté ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire, les ornemens de l'Eglise & nos livres. Mais après beaucoup de travail, l'espérance du martyre est tout ce qui doit flatter un Missionnaire. Et en attendant cette grace, si Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avois ouï-dire, & je m'étois bien attendu avant que de venir ici qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la Messe : mais je vous dirai naturellement que ce que j'ai vu est toute autre chose encore que ce que je m'étois figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent très-bourbeuse, & qui jamais n'est bien pure étant puisée dans des étangs, où les hommes & les animaux se lavent tous les jours. On ne mange que des herbes & des légumes, le goût en est insipide ou si amer, que rien dans nos racines d'Europe n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger sans dégoût. Je me souviens à cette occasion d'un mot que dit fort agréablement un

Missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on lui servoit. *J'avois cru jusqu'à présent*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avoit que les animaux qui eussent du fiel ; mais je vois que dans ce pays les herbes mêmes & les légumes n'en manquent pas*. Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner, mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit déshonorer le ministère au jugement des Indiens, que de nous faire nous-mêmes à manger); ceux, dis-je, qui nous les préparent, le font si mal, que c'est toujours une vraie mortification pour nous que de manger. D'ailleurs le ris, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourroit y avoir. On croit dans les commencemens qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture, toute insipide qu'elle est ; mais l'estomach en prend peu à peu une si grande horreur, que ce n'est que par pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé au Père Bouchet & à moi de

n'avoir le soir, les jours mêmes que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de galette cuite sur la braise & à demi brulée.

Les peines d'esprit passent souvent de beaucoup celles du corps. Ce que saint Paul appelloit la sollicitude des Eglises, se fait sentir ici d'une manière bien vive. Apprendre que les temples du vrai Dieu sont abbatus ou brulés, les fideles mis en prison ou tourmentés avec danger de perdre la foi; les bourgades Chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que se font les *Rajas* & les petits Princes, à qui le Roi de Maduré laisse vuider leurs querelles particulieres par les armes; voir ceux sur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apostasie honteuse, ou retourner à l'idolatrie, après avoir été long-temps Catéchumenes; & les Catéchistes enfin être quelquefois les premiers à scandaliser le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement & opiniâtreté les Missionnaires dans l'exercice de leur ministère, sans qu'on ose les punir, pour ne pas attirer à toute la Mission une cruelle persécution, sont des peines que l'on souffre souvent ici. Peut-on voir de telles foibleffes, sans

en être affoibli soi-même, au sens que le dit l'Apôtre des Nations; & être témoin de tels scandales sans en avoir une vive douleur?

Ajoutez la solitude affreuse dans une Mission éloignée pour l'ordinaire de toute connoissance, nulle société qu'avec des gens sans agrément & sans politesse, un cérémonial le plus embarrassant & le plus ridicule presque en tout qu'on puisse imaginer; la privation durant les années entières de tous les secours spirituels qu'on ne peut recevoir que par le ministère d'autrui, la communication des lettres très-rare & très-difficile par la crainte d'être reconnus pour Européens, ou de donner quelque soupçon, si l'on nous sçavoit en commerce avec les Portugais & les autres Européens de la côte, & d'attirer ensuite sur nous des persécutions comme il est arrivé plus d'une fois. Au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jesus-Christ, &, comme j'ai dit, l'on considère tout cela comme une préparation au martyre. On n'en sçauroit trop acheter la grace: voilà ce qui soutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à *Aour*, le Pere Bouchet a été presque

toujours incommodé ; ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les Sacremens. On n'attend pas ici à l'extrémité , pour appeler un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoie chercher d'une, de deux & de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquens, j'ai fait la visite de toutes les Eglises de la dépendance d'*Aour*. Je m'arrêtai près d'un mois à *Coulmeni*. C'est une grosse bourgade, où il y a une belle Eglise, fondée par un fervent Chrétien nommé *Chinapen*. Cet homme étant encore jeune, rencontra par hasard un Catéchiste, qui expliquoit la doctrine Chrétienne à quelques Néophytes, il y prit goût, & se trouvant bientôt instruit, il demanda le baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parens ne le pervertissent ; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille & de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût Chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement

qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes & toute sa famille, qui étoit nombreuse. Il bâtit d'abord une petite chapelle, & ensuite une grande Eglise, où s'assemblerent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, & entr'autres de *Chirangam*, qui n'est éloigné de *Coulmeni* que d'environ quatre lieues.

Le *Chirangam* est une isle que forme le fleuve *Caveri*, vis-à-vis de la ville de *Trichirapali*, capitale du Royaume. C'est un lieu des plus fameux, qui soient dans l'Inde. Il y a un Temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette isle soient plus superstitieux & plus obstinés que les autres dans l'Idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer, & que le Pere Bouchet y a fait élever une petite Eglise. Les Chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingt, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les Prêtres du Temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit édifice, mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore

venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de *Coulmeni*, où j'eus la consolation de baptiser en un mois trente & un Catéchumenes, je passai par le village d'*Adatura*; j'y confessai & communiai ceux qui n'avoient pu venir à *Coulmeni*, & je me rendis à *Aour*, où le Pere, Bouchet de son côté, avoit baptisé, en mon absence, quarante-trois personnes. Le lendemain m'entretenant avec ce saint Missionnaire, je lui disois que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, il me sembloit que notre Mission jouissoit d'une assez grande paix. *Hélas*, mon cher Pere, me répondit-il, le calme trop grand est toujours ici la marque de quelque prochaine tempête. Vous l'éprouverez. En effet, dès ce soir-là même nous reçûmes deux nouvelles, qui nous affligèrent beaucoup; la première fut l'embrasement de l'Eglise de *Calpaleam*, la plus belle de la Mission après celle d'*Aour*. Elle avoit été brûlée par un parti de cavalerie du Roi de *Tanjaour*, qui, étant en guerre avec celui de *Maduré*, désoloit la campagne, & ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle plus triste encore

fut l'emprisonnement du Pere Borghese , qu'on avoit enlevé de sa maison & mené au Gouverneur Général des Provinces Méridionales de ce Royaume. Il y avoit long-temps qu'on le menaçoit de cette insulte ; mais il s'observoit , & sans donner aucune prise à ses ennemis , il continuoit ses exercices à l'ordinaire , & convertissoit un grand nombre d'Idolâtres , sur-tout de la Caste des *Chanes* , qui ont soin des palmiers. Un Gentil, proche parent de celui qui avoit excité contre le Pere Bernard de Saa la persécution , dont j'ai parlé au commencement de ma Lettre , & peut-être même à son instance , alla trouver le Gouverneur , & lui promit deux mille écus , s'il vouloit faire arrêter le Pere. Le Gouverneur gagné , donna l'ordre que l'on souhaitoit , mais il traita le Pere Borghese avec bien plus d'humanité , qu'on n'avoit fait le Pere Bernard de Saa. Car il défendit qu'on lui fît aucune violence , peut-être par respect pour la haute réputation de science & de vertu que le Pere s'étoit acquise depuis plusieurs années dans sa province.

Dès que nous scûmes cette nouvelle , le Pere Bouchet envoya ses Catéchistes à la Cour demander au Prince Régent

la liberté du serviteur de Dieu ; mais comme ils ne rapportoient pas de réponse , le Pere Bouchet crut devoir aller en personne solliciter la délivrance de son frere. L'affaire étoit difficile , il s'agissoit d'arracher un prisonnier des mains d'un Gouverneur qui , par malheur , se trouvoit être propre gendre du Prince Régent , & de le délivrer d'un Tribunal , dont il est inoui qu'aucun ait été élargi , sans payer une grosse somme , qu'il ne nous étoit ni expédient ni possible de consigner. Mais Dieu qui conduisoit l'affaire , donna au Pere Bouchet d'autres moyens de réussir. Le gendre du Prince Régent ayant été démis de son Gouvernement , je ne sçais pourquoi , huit jours précisément après avoir fait arrêter le Pere Borghese , il vint à la Cour implorer l'assistance de ses patrons , & tâcher de se faire rétablir. L'Ambassadeur d'un Prince tributaire de *Maduré* , qui avoit beaucoup de crédit à la Cour , & qui estimoit & protégeoit les Chrétiens , prit leur défense & demanda au Gouverneur la délivrance du Pere Borghese. Le Gouverneur espérant à son tour quelques bons offices de l'Ambassadeur , la lui promit , & écrivit en effet deux ou trois fois sur ce sujet au

Lieutenant de la Province. Mais celui-ci, qui ne redoutoit peut-être gueres l'autorité d'un homme dépossédé, loin d'exécuter ses ordres, menaçoit tous les jours le Pere de le tourmenter, s'il ne se rachetoit promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en sa présence les instrumens de plusieurs supplices; mais le Pere sans s'étonner, disoit, en souriant, que ces instrumens n'étoient propres qu'à tourmenter des enfans, & qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'Evangile aux Peuples de Maduré, il s'étoit résolu à en souffrir, s'il falloit, beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le Lieutenant, *si vos disciples seront aussi fiers que vous, ou si vous n'aurez point compassion d'eux.* Et faisant prendre un des Catéchistes, il ordonna qu'on lui disloquât tous les os. Ce Catéchiste sans attendre ce que son Maître répondroit : *Remercions Dieu, mon cher Pere*, s'écria-t-il en se jettant à ses pieds, *de la grace qu'il me fait : c'est maintenant que je commence à être véritablement votre disciple. Nous n'avons commis d'autres crimes que de faire connoître Dieu, & de porter les hommes à l'adorer & à le servir. Je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause. Ne craignez pas que je recule,*

ni que je fasse rien d'indigne d'un Chrétien. Donnez-moi seulement votre bénédiction, & me voilà prêt de tout souffrir. Le Pere fut attendri, & le Lieutenant, avec ceux de sa suite, frappé d'étonnement, en demeura là, & n'osa pas aller plus avant.

Cependant le Prince Régent rétablit son gendre dans son Gouvernement, & lui ordonna, à la priere du Pere Bouchet, d'écrire de sa part au Lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le Pere Borghese & ses Catéchistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on leur avoit enlevé. Puis le regardant d'un œil sévere : *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de persécuter un Etranger, qui ne vous fait aucun mal, & qui est venu de si loin faire pénitence en ce pays-ci : qu'on exécute mes ordres, & que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles & le ton de Maître, dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devoit attendre. Le Lieutenant parut vouloir obéir; mais avant que de délivrer le Pere, il lui représenta que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fût, n'avoit été traité avec plus de respect que lui, & que tant d'égards méritoient bien quelque petite somme au moins par recon-

noissance. *Seigneur, dit le Pere, je ne vous suis obligé que de m'avoir fait souffrir quelque chose pour ma Religion, & ce service ne sçauroit se payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, je suis encore entre vos mains, voilà ma tête, il me sera très-glorieux de la donner pour une si bonne cause, mais il me seroit honteux de donner la moindre chose pour ma délivrance.*

On admira plus que jamais la fermeté du Docteur étranger, & on le laissa sortir après quarante jours de prison. Mais comme si l'on s'en étoit repenti, à peine étoit-il à un quart de lieue de la ville qu'on l'envoya reprendre, & qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de lui. Les habitans indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, crioient hautement que la famine, dont ils étoient menacés, ne venoit que de la colere du Dieu des Chrétiens, qui suspendoit les pluies, & les empêchoit de tomber, pour venger l'innocence de ses Docteurs. Cependant il fallut encore comparoître devant le Lieutenant ; c'étoit toujours de l'argent qu'on vouloit, à moins que le Missionnaire, par un écrit signé de sa main, ne s'obligeât à ne plus

prêcher l'Evangile ; car ceux qui vous ont fait arrêter , ajouta sans déguisement le Lieutenant , refusent de payer la somme qu'ils ont promise , si l'on n'obtient cela de vous.

Vous me connoissez bien mal , Seigneur , lui repartit le Pere : croyez-vous que j'aie quitté mon pays , & tout ce que j'avois de plus cher au monde ; que je sois venu prêcher ici la loi du vrai Dieu , & que je l'aie prêchée depuis tant d'années , pour garder maintenant le silence. Je vous déclare que bien loin de signer ce qu'on me demande , j'emploierai plus que jamais ce qui me reste de vie & de force à faire de nouveaux disciples au Dieu du Ciel. Les Gentils s'entre-regardoient , & se disoient les uns aux autres que cet homme étoit un rocher , au pied duquel toutes les paroles & les menaces n'étoient que de foibles ondes qui venoient se briser. Le Lieutenant remit donc pour la seconde fois le Pere en liberté , & comme dès le lendemain il plut si abondamment , que les étangs en furent remplis & les campagnes inondées , les Idolâtres ne manquèrent pas de dire que la sécheresse qui avoit désolé si long-temps le pays , n'avoit pu être , comme ils l'avoient jugé , qu'un châtiment de l'injuste détention du Pere Borghese & de ses Catéchistes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus sensibles de la protection que Dieu donne à la sainte Religion que nous annonçons. Il n'est pas croyable combien le baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la Fête de l'Assomption un enfant de six à sept ans tourmenté du démon, qui le faisoit tomber presque continuellement dans des convulsions tout-à-fait étranges. Lorsque je voulus le baptiser les convulsions augmentèrent d'une manière si violente que le Pere Bouchet fut obligé de le prendre entre ses bras, & de le tenir de toutes ses forces; mais à peine avois-je versé l'eau sur sa tête, que, par la vertu du Sacrement, il se trouva parfaitement délivré, sans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de possession. Il étoit d'un village où il n'y avoit que sa mere qui fût baptisée. Les Idolâtres du lieu, témoin de la possession ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'Eglise des Chrétiens si parfaitement guéri, conçurent une si haute idée de notre sainte Religion, que quinze ou vingt résolurent de l'embrasser. Ils demandèrent qu'on leur envoyât quel-

qu'un pour les instruire. Tous nos Catéchistes étoient dispersés de côté & d'autre, & il ne restoit que celui qui est attaché au service de cette Eglise : on le leur envoya. Il les prêche actuellement, & ils l'écoutent avec beaucoup de ferveur & de docilité.

Voilà, mon cher Pere, de ces occasions précieuses où, faute d'avoir assez de Catéchistes, nous sommes exposés à manquer l'œuvre de Dieu & la conversion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes, il ne seroit pas quelquefois expédient ; car outre que nous sommes en trop petit nombre, & que notre présence est nécessaire à l'Eglise pour l'administration des Sacremens, la couleur de notre visage nous trahiroit, & pourroit donner horreur pour toujours de la Religion que nous annonçons. Les Catéchistes nous déchargent de beaucoup de travail, & préviennent les esprits en notre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les esprits. Enfin l'expérience de près d'un siecle nous a appris que toutes les premières ébauches des conversions doivent se faire par les Catéchistes ; & c'est pour cela que dans toutes nos lettres vous

nous voyez faire tant d'instances pour en avoir un plus grand nombre. C'est une des plus grosses dépenses que vous fassiez pour nous, quoique leur pension n'aille pas au-delà de cinq ou six pistoles pour chacun : mais n'y ayez pas de regret, & faites bien comprendre aux personnes généreuses, qui nous aident de leurs charités, que c'est de l'argent qui produit au centuple, & que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le service du prochain, il n'en est point de plus méritoire.

Le Pere Bouchet a ordinairement une douzaine de Catéchistes ; c'est peu pour trente Eglises, dont il a soin. Pour les bien desservir, il faudroit que chaque Eglise eût son Catéchiste. J'ai été témoin que plusieurs Gentils étant venus nous demander à être instruits, il a fallu, faute de secours, les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle les bons desirs passent, & souvent ils ne reviennent plus. Au défaut des Catéchistes, on engage les plus fervens Chrétiens & les moins grossiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le sien. Sa conversion a quelque chose de merveilleux. Il eut envie d'être baptisé. Pour

exécuter ce dessein, il alloit trouver tous les jours en secret dans les champs un Berger Chrétien, qui l'instruisoit en gardant ses troupeaux. Il apprit du Berger les commandemens de Dieu & les prieres des Chrétiens; après quoi il pressa son pere, sa mere & sa sœur de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitoit d'enfant, mais il réitéra si souvent & si vivement ses instances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque sacrifice aux idoles, il menaçoit de tout briser. Comme c'étoit un fils unique, & qu'il étoit tendrement aimé, on n'osoit le contredire, on quittoit tout, ou bien on attendoit qu'il fût absent de la maison. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'ait persuadé au pere, à la mere, à la sœur de se faire tous trois Chrétiens.

Le petit Prince sur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils se dispoient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au pere, qui l'étoit allé voir, disant que ceux qui embrassoient la loi des Chrétiens ne vivoient pas long-temps; & pour preuve de cela, qu'une femme Chrétienne étoit morte depuis fort peu de

jours. Le discours du Prince frappa cet homme encore foible dans la foi, & étant retourné tout triste dans sa maison, il redit à sa famille ce que le Prince venoit de lui raconter. L'enfant prit la parole : *Je m'étonne, mon pere, lui dit-il, que vous n'ayez demandé un écrit, par lequel le Prince vous garantît de la mort, pourvu que vous demeurassiez infidele. Est-ce que les Chrétiens ne vivent pas aussi long-temps que les Gentils ? ou est-ce que les Gentils ne meurent pas aussi bien que les Chrétiens ? Le Prince même n'a-t-il pas perdu sa femme, qui étoit idolâtre ? Gardez-vous donc bien, mon cher pere, de vous laisser ainsi surprendre.*

Ces paroles, dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais d'un Missionnaire expérimenté, touchèrent si vivement ce pauvre pere, qu'il vint peu de jours après, avec toute sa famille, demander à être instruit & baptisé. Je fus sur-tout charmé des airs, de la candeur & de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'Ange, & la plus heureuse physionomie que j'aie jamais vue. Son pere souhaiteroit fort qu'il apprît à lire & à écrire ; mais il ne sçau-roit l'obtenir. *Si je sçai lire & écrire, dit l'enfant, l'on me mettra dans quelque em-*

ploi, où je serai exposé à faire tous les jours des péchés, qui m'empêcheront d'aller au Ciel; au lieu que si je ne sçais rien, je resterai à la maison où je ne m'occuperai qu'à travailler & qu'à prier Dieu. C'est la réponse que je lui ai entendu faire moi-même, lorsque je le pressois de s'attacher à l'étude, admirant à cet âge la force des lumieres de la grace, qui sans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Eglise naissante.

Je n'admirai pas moins la réponse que me fit une femme baptisée depuis peu d'années par le Pere Bouchet. Ce Pere passoit un jour par un village de Gentils, cette femme venoit de perdre son mari qu'elle aimoit tendrement, & dans l'excès de sa douleur, poussant des cris lamentables, elle vouloit absolument se brûler avec le corps du défunt. Le Pere, qui entendit ses gémissemens de fort loin, envoya un de ses Catéchistes sçavoir quelle en étoit la cause. L'ayant apprise il alla à la maison de la veuve, où étoient tous ses parens assemblés, qui ne pouvoient lui persuader de vivre. Le Pere fut plus heureux, car non-seulement il la détourna de se jeter dans le bûcher de son mari; mais à l'occasion de ces flammes passageres, il lui parla si fortement

ment des vérités de l'autre vie, & surtout du feu de l'enfer, que faisie de crainte, elle changea la résolution qu'elle avoit prise de se brûler toute vive, en celle de se faire Chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son baptême elle a toujours été très-fervente, & quoique fort éloignée de l'Eglise, elle y vient souvent faire sa priere. Un jour donc qu'elle me racontoit sa conversion, & que je lui faisois faire quelques réflexions sur le malheur éternel qu'elle avoit évité : *Il est vrai, mon Pere, me répondit-elle d'un air gai & content, que Dieu m'a délivrée de l'enfer par sa miséricorde, & je l'en remercie tous les jours ; mais je ne laisse pas de souffrir en cette vie les peines du Purgatoire pour la satisfaction de mes péchés :* Et disant ces paroles, elle me montra ses mains, qui étoient fort enflées & crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail ; car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle étoit, étant tombée dans la pauvreté, elle est obligée de gagner sa vie à piler du ris. Je lui dis pour la consoler que le partage des Chrétiens devoit être la peine & l'affliction ; qu'on n'alloit au Ciel que par la voie des souffrances,

que Jesus-Christ nous a tracée ; qu'elle avoit raison d'appeller son travail son Purgatoire, & que si elle l'offroit bien à Dieu, il lui tiendrait lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, & lui procureroit une gloire prompte & un repos éternel. Elle me remercia & me parut fort consolée.

Ce que le Pere Simon Carvalho m'a raconté d'un Catéchumene a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de *Tanjaour*, capitale du Royaume de même nom, avoit fait bâtir un Temple d'Idoles dans l'espérance de devenir fort heureux ; mais voyant que son bonheur ne croissoit pas à proportion que le Temple s'avançoit, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avoit en ses Idoles, & ayant entendu parler de *Vastou*, qui en langue *Talmul* signifie *l'Être souverain*, ou *la première & suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connoître *Vastou*, & de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, étoit de faire de longs jeûnes, & de se retirer du commerce & de la conversation des hommes. Pendant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement, & devint extrêmement maigre.

Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de son frere , & commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent surpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vastou* chez lui , par ses austérités , il y avoit attiré le Diable , interrompit sa retraite , & visita pendant plusieurs jours quelques Temples d'Idoles où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frere possédé ; mais ce fut en vain , jusqu'à ce qu'un jour , par je ne sçai quelle inspiration , il menaça le Diable que s'il ne se retiroit , il meneroit son frere à l'Eglise des Chrétiens. Depuis cette menace le Démon sembla se retirer , & le frere du pénitent demeura tranquille , & ne donna plus aucune marque de possession ; mais il mourut quatre jours après.

Les Gentils , qui furent témoins de cette mort , ne manquerent pas de dire au pénitent que le Démon avoit ôté la vie à son frere pour le punir de sa curiosité , & qu'il la lui ôteroit à lui-même , s'il ne cessoit de chercher *Vastou*. Le pénitent méprisant leurs avis , rentra dans sa solitude , & continua encore pendant un an son silence & ses jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il étoit éveillé , il ouït , sans voir personne , une voix

distincte qui lui disoit : *Je suis Vastou que tu cherches, j'ai tué ton frere, & je te tuerai aussi dans huit jours.* Le pénitent fut terriblement effrayé; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuse réflexion, que la voix qu'il avoit entendue ne pouvoit être celle de *Vastou*; car *Vastou*, disoit-il, est le souverain Être, la cause & le principe de tout ce qui est, je cherche à le connoître pour le servir & pour l'adorer, cette recherche ne peut lui être désagréable, & ce seroit sans raison qu'il auroit tué mon frere, & qu'il me menacerait moi-même de me tuer. Ainsi il faut que ce soit le Diable qui contrefait *Vastou*, & qui a ôté la vie à mon frere. Sur cela, il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* ou Docteur des Chrétiens, pour s'instruire de leur loi, dont il avoit déjà entendu parler, sans sçavoir qu'ils adoraient *Vastou*. Il alla trouver le Pere Simon Carvalho, qui est chargé de la Chrétienté de *Tanjaour*. Le Pere commença à l'instruire des Mysteres de notre sainte Religion, & après l'avoir convaincu qu'elle seule rendoit à *Vastou* le culte qui lui étoit dû, il le remit entre les mains d'un de ses Catéchistes, pour lui apprendre les prieres de l'Eglise,

& achever de l'instruire. Le Pere eût bien voulu se charger seul de l'instruction d'un homme que Dieu vouloit si visiblement sauver, mais il étoit alors accablé de travail, ayant en deux mois & demi baptisé plus de cinq cens Catéchumenes, & confessé près de quatre mille personnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce Royaume.

Ce Pere, l'un des plus illustres & des plus zélés ouvriers de cette Mission, est de la Province de Goa, où il passoit, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignoit la Théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente & un an, & il étoit dès-lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelloit communément que le Saint Pere. Quoiqu'il s'occupât très-utilement au service du prochain dans la ville & aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la Mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des Provinces de Goa & de Malabar, & prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la Mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, & que

personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, & de toutes les autres vertus propres d'un homme apostolique. Pour moi je regarde comme un prodige qu'étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa Mission. Il est vrai que dans la crainte qu'on a qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'envoyer prendre sa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichéry.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paroît saisi, quand il arrive des disgraces à quelqueune de nos églises; son zèle le dévore, comme autrefois le Prophète, il a le cœur si ferré qu'il ne peut prendre de nourriture, il est deux & trois jours sans manger, il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses, dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroît prendre plaisir à l'éprouver. Nul Missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an & demi qu'il eut la douleur de voir renverser une belle église qu'il venoit de bâtir. Elle étoit située entre la ville de *Tanjaour*, & un

fameux temple d'idoles. Les Prêtres qui avoient la direction du temple, l'avoient vu s'élever avec un chagrin mortel; ils résolurent de la détruire, & voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le peuple que les Dieux de leur temple vouloient qu'on détruisît l'église des *Brames* du nord; (c'est le nom qu'on donne à nos Peres en ce pays) autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, *parce que quand il falloit aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'église de ces étrangers, & que leur étant impossible de passer par dessus, ils étoient contraints, par une force invisible, de prendre un fort long détour, ce qui leur étoit très-incommode & les fatiguoit beaucoup.* Quelques grossieres que fussent les plaintes de ces Dieux imaginaires, les Idolâtres y furent sensibles, ils s'assemblerent, & conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un Ministre d'Etat qu'ils avoient gagné, & qui étoit d'ailleurs grand ennemi de notre sainte Religion.

Pendant que j'étois occupé à *Aour*, soit auprès des Chrétiens qui s'y rendent tous les jours en foule pour y faire leurs dévotions, soit auprès des Catéchu-

menes qu'on y instruit sans cesse, soit enfin auprès des Gentils que la beauté de notre Eglise y attire, & à qui on tâche de rendre utile leur curiosité, le Pere Bouchet qui étoit à *Trichirapali*, m'invita d'aller passer quelques jours avec lui. C'étoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande ville, & nous n'y demeurions qu'avec inquiétude: mais depuis que le Prince Régent a eu la bonté d'accorder sa protection au Pere Bouchet, comme je vous l'ai raconté, nous y allons en plein jour tête levée; & les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluent avec un très-grand respect. J'allai donc trouver le Pere Bouchet, & je traversai une grande partie de la ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maisons n'étant que de terre & couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissans, qui pourroient en faire bâtir de belles & de solides; mais ou leur avarice, ou la crainte de paroître riches les empêche de se loger avec plus de propreté & de commodités. Je trouvai le Pere Bouchet en parfaite santé, & j'eus la consolation de voir au-

près de lui un grand nombre de Chrétiens distingués par leur piété & par leur zèle. J'admirai sur-tout la ferveur d'une vertueuse veuve, qui, dans le desir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'est appliquée depuis quelques années à donner des remedes aux enfans qui sont malades. Comme ses remedes sont bons & ses cures heureuses, on l'envoie quérir de toutes parts; ce qui lui donne la facilité de baptiser un grand nombre d'enfans, lorsqu'on les voit dans un danger évident de mort. Il n'est point d'année qu'elle n'en baptise au moins quatre cens. La bénédiction que Dieu lui donne, a fait naître à quelqu'autres personnes de son sexe l'envie de l'imiter, & il y en a présentement deux ou trois qu'elle instruit elle-même de ses secrets, pour leur donner accès par ce moyen dans toutes les maisons où il y a des enfans qu'on peut secourir. Les personnes qui ont la charité de nous envoyer des remedes, feront bien aises d'apprendre ce nouvel usage que nous en faisons.

Il y a encore à *Trichirapaly* un homme que sa piété distingue beaucoup. C'est le premier Receveur du domaine des Provinces méridionales du Royaume. Sa

conversion a coûté la vie à un de nos plus fervens Catéchistes. Cet homme étant encore Idolâtre, ne laissoit pas de vivre fort régulièrement selon sa secte. Il observoit, avec une exactitude scrupuleuse, toutes les superstitions des Païens, & il ne manquoit jamais, au tems même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la riviere s'y plonger jusqu'au col, & faire en cet état de longues prieres à ses Dieux; ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très-méritoire. Le Catéchiste, homme fort zélé, & qui connoissoit d'ailleurs combien le Receveur étoit régulier dans sa conduite, résolut de le gagner, à quelque prix que ce fût, persuadé que si on le convertissoit à Jesus-Christ, dans une Religion si sainte, il deviendrait capable de tout. Pour trouver l'occasion de l'aborder & de l'instruire, il entreprit d'aller, comme lui, tous les matins à la riviere, où, sans se faire connoître, mais prenant soin seulement de se laisser appercevoir, retiré à l'écart, il se plongeait dans l'eau, & offroit au vrai Dieu, avec de ferventes prieres, la mortification d'un bain si long, & auquel il n'étoit pas accoutumé, pour la con-

version d'une ame qui se faisoit ainsi tous les jours la victime du démon. Il continua plusieurs jours ce pénible exercice, jusqu'à ce que le Gentil étonné de voir son assiduité à venir se laver, & ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il faisoit alors, eut la curiosité de sçavoir qui étoit cet homme, & quelle dévotion l'amenoit. Le Catéchiste qui n'attendoit que cet heureux moment, lui dit : *ce n'est pas à des Dieux sourds & impuissans comme les vôtres que j'adresse mes vœux, mais au Souverain Maître du Ciel & de la Terre, au Créateur de toutes choses, qui seul mérite le culte & l'adoration de tous les hommes. Les Dieux que vous adorez, outre qu'ils ne sçauroient vous faire ni bien ni mal, sont encore indignes d'être regardés même comme des hommes, puisqu'ils ont vécu d'une manière plus barbare & plus impure que les bêtes farouches, & les animaux les plus immondes.* Il n'avançoit rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des histoires authentiques du pays, que le Gentil ne pouvoit révoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'Idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en sçavoir davantage. Il pria le Catéchiste, qui ne cherchoit que cela,

de vouloir l'instruire plus à fond de notre Religion, & lui en expliquer les mystères. Les jours suivans se passerent à l'explication de plusieurs points particuliers, & à la lecture des livres des Chrétiens qui traitent de la grandeur de Dieu, & des fins dernières de l'homme qu'on mit en parallèle avec les livres des Idolâtres, où il ne se trouve que des infamies ou des impertinences & des faussetés visibles. Les réflexions du Catéchiste furent si solides, & Dieu leur donna tant de force & tant d'unction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avoit si ardemment désiré; mais il lui en coûta la vie : car les bains longs & fréquens qu'il avoit pris dans un temps où le froid, quoique médiocre pour nous, est très-sensible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit plusieurs mois & mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de son divin maître, donné sa vie pour sauver son prochain. Il fut fort regretté des Chrétiens, mais surtout de notre Néophyte qui étoit inconsolable de perdre son premier maître en Jesus-Christ, & d'avoir été la cause innocente de sa mort. Il ne s'est point démenti depuis le moment de sa con-

version, & il n'a rien relâché de ses jeûnes rigoureux & de ses longues prières : enforte que la vie sainte & exemplaire qu'il mene, anime & soutient toute cette Chrétienté.

A une des extrémités de *Trichirapaly*, il y a une église que le Pere Bouchet y a fait bâtir sur les ruines d'un Pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers Missionnaires de Maduré. Mais les guerres, qui sont, comme j'ai dit, assez fréquentes en ces Etats, étant survenues, les Peres furent obligés de quitter la ville, & d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un Idolâtre s'empara de l'emplacement, & y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le Pere Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, & qu'il a obligé le prêtre des Idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la Religion, & bien digne de compassion tout ensemble, de voir les mouvemens inutiles que se donnoit ce pauvre homme pour enlever ses Dieux. Les Chrétiens le pressoient de déloger, & pour finir plus vite, ils prenoient les Idoles, & les mettoient eux-mêmes par terre sans beaucoup de

précaution. Plusieurs se trouvoient brisées, & il en ramassoit les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne lui appartenoit pas, & qu'il avoit usurpé. Le temple fut abattu, & sur ses ruines on bâtit une Eglise & une petite maison qui sert à loger les Missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à *Trichirapaly* avec le Pere Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de Catéchumenes que nos Catéchistes avoient instruits, & je retournai à *Aour*, pour y célébrer la fête de saint François Xavier, & pour me disposer au voyage de Pondichéry. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à *Aour* & dans les succursales de sa dépendance environ six cens personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. Je me donnerai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichéry, & de vous rendre compte de mon voyage par la première occasion qui se présentera. En attendant, je recommande notre chere Mission au zèle libéral de vos amis, & je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prieres, &c.

LETTRE

Du Pere Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Directeur des Missions Françoises de la Chine & des Indes Orientales, de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de Janvier 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Il y a quelque temps que je m'étois donné l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il seroit avantageux à notre sainte Religion d'établir une nouvelle Mission dans les Provinces occidentales de l'Empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres, que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le Mahométisme soit la Religion dominante à la cour du Mogol, & que tous les Officiers du Prince fassent

profession de cette Religion, cependant presque tout le peuple est idolâtre ; de sorte qu'on peut dire que pour un Mahométan, il y a deux & trois cens Gentils. Ces peuples ont pour la plupart leurs *Rajas*, qui reconnoissent le Mogol pour souverain, & qui sont dans l'*Indoustan* à peu près ce que les Ducs de Guyenne, de Bretagne & de Normandie étoient autrefois en France.

Il seroit facile d'établir des Missions florissantes dans les terres de ces *Rajas*, & d'y recueillir une abondante moisson. Le pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* jusques vers *Caboul*, seroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a assuré que dans les montagnes qui séparent la Perse de l'Empire du Mogol, il y avoit des Chrétiens qui s'imprimoient, avec un fer chaud, la figure de la croix sur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le font que de nom, & que tout leur Christianisme ne consiste qu'en cette marque extérieure qui les distingue des Gentils & des Mahométans ; cependant vous voyez que ce seroit ici une entrée pour les conduire à embrasser une Religion que vraisemblablement on

a autrefois professée dans leur pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entières de ces anciens Perfes, qu'on nomme *Gavres* en Perse, & qu'on appelle *Parfis* à *Surate* & aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces peuples qui paroissent avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du Mahométisme, jusques-là que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le nouveau Roi de Perse de se faire Mahométans, ils le prièrent avec de grandes instances de leur permettre d'embrasser le Christianisme.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que la moisson est abondante dans ces vastes pays, mais il faudroit pour la recueillir, des Missionnaires également vertueux & sçavans, & des fonds suffisans pour les entretenir; car ce n'est point assez que les Missionnaires qu'on destina à cette nouvelle Mission, aient beaucoup de zele & de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non-seulement pour détruire les anciennes erreurs de ces peuples, mais pour leur inspirer d'abord une haute estime de notre Religion. Si l'impression qu'elle

fera dans leur esprit en ces commencemens est forte & vive, & qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos Myfteres, je fuis perfuadé qu'elle ne s'effacera jamais, & qu'elle fera comme la bafe & le fondement folide & affuré du falut de cette Nation. Au contraire, fi l'impreffion est foible & fuperficielle, leur foi & leur Religion aura le même caractère, & l'on n'ayancera gueres, ou rien ne durera.

Ainsi parmi ce grand nombre d'excellens fujets d'une vertu sûre & éprouvée, dont vous pouvez difpofer, il est important que vous en deftiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de fi grandes fuites pour le Chriftianifme. On en doit certainement tout efpérer, fur-tout après que les vaftes Etats de l'*Indouftan* auront été partagés entre les enfans d'*Aurengzeb*, qui regne depuis fi long-temps; car on ne doute point que ces Princes ne foient favorables aux Miffionnaires, & qu'ils ne les protégeaffent ouvertement dans toutes les Provinces, principalement s'ils les y trouvoient déjà établis à la mort de leur pere; le Prince *Chalem*, qui est l'ainé, a toujours marqué beaucoup de bonté à nos Peres.

Portugais , qui sont à *Agra* ; il a même depuis peu appelé à *Caboul* , où il est présentement avec un corps d'armée considérable , le Pere Magallens , ancien Missionnaire de *Delli* & d'*Agra* (1) , & il a ordonné aux Gouverneurs & aux autres Officiers des lieux par où ce Pere passera , de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pour faire son voyage. On croit qu'il appelle ce Pere à la Cour pour avoir soin des Chrétiens qui sont à sa suite. Voilà , mon Révérend Pere , un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce pays. Je vous enverrai un Mémoire plus ample & plus détaillé par la première voie que je trouverai. Je me recommande à vos saints Sacrifices , & suis avec bien du respect , &c.

ROUTE qu'il faut tenir pour passer les Détroits de *Malake* & de *Gobernador*.

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'isle de *Sumatra* jusqu'au cap de *Diàmans* , c'est-à-dire en

(1) Ce sont les deux villes Capitales de l'Indoustan ou de l'Empire du Mogol.

viron quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordés de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze & quinze brasses, qu'on ne s'éloigne point de la terre plus de deux lieues. Au cap de *Diamans* on fait le sud quart-sud-est, & l'on découvre bientôt l'isle *Polverere*, qui est fort haute & bien boisée. On peut la voir de vingt lieues, & elle n'est éloignée du Cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, & toute l'isle n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage est bon. A une ou deux lieues de *Polverere* on met le cap (1) à l'est pour aller reconnoître *Poljara*, c'est une autre petite Isle qu'on trouve à dix-huit lieues, elle ressemble fort à la précédente, & par un beau temps la vue porte de l'un à l'autre. *Poljara* est du côté de la terre des Indes, il n'est pas nécessaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues, mais il faut se mettre entre ces deux Isles pour entrer dans le vrai canal; lorsqu'on est à cette distance de *Poljara*, on voit d'un côté là terre de

(1) C'est un terme de marine qui signifie aller à l'est.

l'Inde , qui est basse & bordée de bois , & de l'autre on perd de vue les côtes de *Sumatra*. Qu'on mette le Cap au sud-est-quart-d'est , prenant un peu du sud-est pour donner juste entre deux bancs de sable qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite Passe qui est à l'est & la plus proche de *Malague* , la grande Passe qui est à l'ouest , est trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de *Porcelar* du côté des Indes , mais pour ne manquer aucunes des sûretés qu'on peut prendre , il faut encore reconnoître les Isles d'*Aros* , qui sont à l'ouest franc : alors on est sûr d'être dans le bon chemin , & l'on fait le sud-est-quart-d'est pour gagner la côte des Indes & venir mouiller devant *Malague*. Dans ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit , & à midi ils venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs , les courans portoient nord-ouest & sud-est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures , & il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les isles d'*Aros* ,

on vient reconnoître le Cap de *Rochade* du côté de l'Inde , & ce Cap reste à l'est. Enfin , on acheve de s'affurer de sa route par un Rocher très-pointu & sans mouffe ni verdure, qui reste est-sud-est du Cap de *Rochade*. Faisant le sud-quart-sud-est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de *Malague* , & l'on commence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malague* est basse & couverte de cocotiers & de palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'*Achen* , qui s'étendent plus d'une demi lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire , il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts , & dedans il y a une hauteur & un reste de clocher , qui semble être joint à une maison blanche , c'est ce qui paroît d'abord , & c'est à quoi l'on peut reconnoître *Malague* : avec ce que j'en ai dit on ne sçauroit s'y tromper. Au sortir de *Malague* on met le Cap au sud-quart sud-est jusqu'au détroit de *Gobernadour* , & pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (1)

(1) C'est un terme de marine qui signifie aller contre la marée.

la marée, il faut mouiller deux fois le jour, on trouve sur le chemin les isles *Maricacai* qui restent à la droite, il y en a aussi sur la gauche, mais sans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le nord en laissant le détroit de *Siucapour* à la droite; tout y est plein d'isles, les courans sont rapides, les marées violentes & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une isle sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mats de Navires; on l'appelle l'Isle de *Sable* on la voit d'une lieue; elle peut avoir un quart de lieue de long & cent pas de large; elle est presque de niveau à la mer; on la laisse à la droite, & l'on trouve seize brasses d'eau. Alors on fait l'est, & on rencontre une autre petite isle toute de sable où il y a sept ou huit arbres fort hauts & séparés les uns des autres; on la nomme l'Isle *Quarrée*. De l'Isle *Quarrée* on voit l'isle Saint Jean toujours à la droite; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour; si l'on ne trouvoit que cinq brasses, il faudroit faire l'est quart nord-est; mais si l'on est au large & sans fond, on fait l'est franc sans pourtant trop s'approcher des isles

qui sont sur la gauche. De-là on découvre la montagne de *Ior* & l'on est par le travers de ce petit Royaume; enfin en continuant cette route à l'est on voit le Cap de *Romanca*. On fait l'est-sud-est & l'est-quart sud-est, & quand ce Cap reste au nord, on fait l'est-sud-est pour aller reconnoître les pierres blanches, qui sont de petites isles un peu au large; sitôt qu'on les a vues, il faut faire l'est quelque temps, puis l'est-nord-est, & enfin le nord-est & le nord-est quart-nord pour se jeter dans le golfe de *Siam* & de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Gobernadour* a vingt lieues de long & est fort difficile, quand on n'y a jamais passé.



LETTRE

Du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, ville du Royaume de Carnate, dans les Indes Orientales, le 1^{er} Janvier 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Dans les lettres que je me donnai l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquois que nos Supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle Mission au Royaume de *Carnate*, dans le voisinage & sur le modele de celle de *Maduré*, ils m'avoient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes & les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires, & qu'il est nécessaire de les connoître & de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, pour les gagner à Jesus-Christ; je crus que je devois

aller m'en instruire dans le Maduré même auprès du Pere François Lainez & du Pere Joseph Carvalho , qui vient de perdre la vie pour la confession de la foi dans les prisons de *Tanjaour* (1). Je travaillai environ six mois avec eux dans cette Mission , & j'y baptisai huit à neuf cens personnes, dont la plus grande partie instruits déjà par ces Peres, étoient disposés à recevoir le premier Sacrement de l'Eglise. J'y ferois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumieres & des exemples de ces deux saints Missionnaires ; mais nos Supérieurs me pressoient de prendre incessamment la route du Nord , pour me rendre à *Cangivaron* , capitale du Royaume de *Carnate*.

Après avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle Mission que j'allois établir , & l'avoir mise sous sa protection , je commençai à travailler , & en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux Eglises proche la ville de *Cangivaron* , & je baptisai près de cent cinquante personnes. Comme on ne peut

(1) C'est la Ville capitale d'un Royaume de même nom , sur la côte de Coromandel. Note de l'ancienne édition.

prèsque rien faire en ce pays sans le secours des Catéchistes , ainsi que je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois , je cherchai d'abord avec soin des sujets propres à cet important emploi , & je m'appliquai à les former. C'est une nécessité d'en avoir toujours un grand nombre ; car outre qu'il y a beaucoup de travail , le Catéchiste d'une basse caste (1) ne peut servir à instruire les Indiens d'une caste plus élevée. Les *Brames* & les *Choutres* qui font les principales castes & les plus étendues , ont un mépris bien plus grand pour les *Parias* , qui sont au-dessous d'eux , que les Princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils seroient deshonorés dans leur pays , & déchus des droits de leur caste , s'ils avoient écouté les instructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc & des Catéchistes *Parias* pour les *Parias* , & des Catéchistes *Brames* pour les *Brames* , ce qui nous jette dans un grand embarras ;

(1) *Caste* dans les Indes Orientales , est l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Note de l'ancienne édition.

car il n'est pas aisé d'en former, surtout parmi les derniers, parce que la conversion des *Brames* est très-difficile, & qu'étant fiers naturellement & entêtés de leur naissance & de leur supériorité au-dessus des autres *castes*, on les trouve toujours bien moins dociles & plus attachés aux superstitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grace de convertir deux jeunes *Brames*, qui ont de l'esprit & un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptisés, & je les instruis avec un grand soin, dans l'espérance d'en faire un jour deux excellens Catéchistes. J'ai eu aussi le bonheur de m'attacher un Catéchiste *Parias* fort habile. Comme il a été autrefois Prêtre des idoles, il est parfaitement instruit de tous les secrets de la religion payenne. Et cela lui donne un grand avantage, pour faire connoître à ses compatriotes le déplorable aveuglement où ils sont, de rendre à de fausses divinités, le culte qui n'est dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un Catéchiste de la Mission de Maduré me pria de me trouver à *Pouleour*, pour y baptiser quelques catéchumènes *Parias*, & pour

y confesser quelques Néophytes de cette caste. La crainte que les *Brames* & les *Choutres* ne vinssent à sçavoir que j'avois fait cette démarche, & ne me regardassent comme un homme infame & indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'Apôtre saint Paul que j'avois lues le matin à la Messe, me déterminèrent à prendre cette résolution. *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum* (1). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit & avec de grandes précautions, & j'en baptisai neuf avec quelques habitans d'un petit village, que je laissai remplis de joye & de consolation, de se voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps après je baptisai une *Deva Dachi*, ou *Esclave divine*, c'est ainsi qu'on appelle les femmes dont les Prêtres des idoles abusent, sous prétexte que leurs dieux les demandent & les retiennent à leur service. Je me souviens en cette occasion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, qu'il y aura de ces malheureuses péchereuses, qui entre-

(1) II. Cor. chap. 3.

ront plutôt dans le royaume de Dieu, que plusieurs de ceux qui se croient justes (1). Car cette *Deva Dachi* reçut le baptême avec de si grands sentimens de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de Mars de l'année passée, il y eut ici une éclipse de lune. Comme les *Brames* sont les dépositaires de la science & de la doctrine parmi les Indiens, & qu'ils s'appliquent particulièrement à l'Astronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, & je ne le trouvai pas tout-à-fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps & la durée. J'envoyai ce type à *Cangivaron* & dans les villes voisines, il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisément à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la science des *Brames* du Nord, c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la

(1) Matt. chap. 11. vers. 31.

lune nous empêche de voir le soleil, ce qui fait les éclipses, comme tout le monde sçait, ces peuples superstitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux astres & les dérobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, & que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en fasse autant à leurs enfans.

Quelques *Brames* m'étant venu voir en ce temps-là, ne manquerent pas de me parler de l'éclipse. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disoit du dragon qui engloutit le soleil & la lune, dans le temps que ces deux astres sont éclipsés, n'étoit qu'une fable grossière, dont on amusoit le peuple. Ils en convinrent aisément. *Puisque vous êtes de si bonne foi, leur répartis-je, permettez-moi de vous dire, que comme vous vous êtes trompés jusqu'à présent sur la cause des éclipses, vous pourriez bien vous tromper aussi en croyant que Bruma, Vichenou & Routren, sont des Dieux dignes d'être adorés; puisque ces prétendus Dieux n'ont été que*

des hommes corrompus & vicieux, que la flatterie & la passion ont érigés en divinités. Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucuns principes; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement, que cela est écrit sur leur tête, & qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, & que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les futures même sont les caractères de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caractères, & de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le sçavent pas. Mais puisque vous ne sçavez pas lire cette écriture, disois-je quelquefois à ces gens entêtés, qui est-ce donc qui vous la lit? qui est-ce qui vous en explique le sens, & qui vous fait connoître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caractères étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, & qu'ils sont si

contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs desseins & dans leurs projets ?

Les *Brames* m'écoutoient de sang froid, & sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conséquences ridicules qu'ils étoient obligés d'avouer. Enfin, lorsqu'ils se sentoient vivement pressés, toute leur ressource étoit de se retirer sans rien dire. On voit par-là quel est à peu près le caractère des gens de ce pays, & que la conversion des *Brames* est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas été si fréquentes qu'elles l'étoient dans les premiers mois que je me suis établi ici. J'ai souvent envoyé mes Catéchistes dans les villages & dans les bourgades voisines, pour y annoncer le Royaume de Dieu ; mais le succès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas seulement voulu les entendre ; & il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choisies, qui aient écouté la divine parole, & qui s'y soient rendues dociles. On fait souvent bien des courses & bien des voyages sans gagner personnes à Jesus-Christ.

Je n'ai quitté qu'avec regret la Mission de Maduré. Ah, quand aurai-je la consolation, mon Révérend Pere, de baptiser quatre ou cinq cens personnes dans un seul jour, comme fit l'année passée, dans le *Marava* (1), le Pere François Lainez ? Cet Ouvrier infatigable, avec qui j'ai eu le bonheur de demeurer quelque temps ; comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, m'a dit souvent qu'il ne falloit pas se rebuter, si on ne faisoit pas d'abord un grand nombre de conversions ; qu'il en est à peu près des Missionnaires comme des Laboureurs ; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut recueillir beaucoup ; que les commencemens de la Mission de Maduré, où la recolte est aujourd'hui si abondante, avoient été très-difficiles, & qu'on y avoit prêché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tâche de profiter des saintes instructions que cet ancien & expérimenté Missionnaire a eu la bonté de me donner, & j'espere

(1) C'est une Principauté sur la côte de *Coromandel*, entre le Royaume de *Tanjaour* & celui de Maduré, dont elle est tributaire. Note de l'ancienne édition.

qu'un jour la divine semence que nous nous efforçons de répandre de côté & d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre dessein est d'établir une Mission solide , non-seulement dans le Royaume de *Carnate* , d'où je vous écris cette lettre , mais encore dans les autres Royaumes qui nous environnent ; on a jugé à propos que je prisse une connoissance exacte de ces pays , afin de voir en quels lieux il sera plus avantageux de s'établir. C'est ce qui m'a obligé d'entreprendre un assez long voyage du côté de l'ouest , dont je ne suis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre. Je suis avec respect , &c.

R E L A T I O N

D'un voyage que le Pere Mauduit , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , a fait à l'ouest du Royanme de Carnate , en 1701.

LE 3 Septembre de l'année 1701 , je partis de *Carouvepondi* , où je fais ma résidence ordinaire , & qui n'est qu'à

L vj

deux ou trois lieues de *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*, & je me rendis ce jour-là même, d'assez bonne heure, à *Ayenkolam* qui étoit autrefois une ville considérable, & qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. Un Chrétien que j'avois baptisé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité, mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, & j'allai coucher plus loin dans un grand Pagode, qui est dédié à un singe que les Indiens adorent comme une Divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie ni caravanseras, où l'on se puisse loger quand on fait voyage; on se retire d'ordinaire dans les Temples pour y passer la nuit. Je me plaçai avec mes Catéchistes au milieu de ce Pagode; nous y fîmes nos prières ordinaires; &, après nous être prosternés plusieurs fois devant l'image de Jésus crucifié, que j'avois attachée à un des piliers, nous chantâmes en *Tamul* divers cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il est si souvent déshonoré. Un des *Brames*, qui a soin de ce Temple, chagrin de voir que nous méprisions ses idoles, & que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indi-

gnation ; mais , sans nous mettre en peine de ses reproches , nous continuâmes de chanter , jusqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je passai une très-mauvaise nuit. L'ardeur du soleil que j'avois eu presque à plomb sur la tête pendant tout le jour , & les mauvaises eaux que j'avois été obligé de boire , me causerent une fièvre très-violente. Cet accident ne m'empêcha pas cependant de me remettre le lendemain en chemin , & d'arriver à *Alcatile*, grande ville fort peuplée , mais sale & mal bâtie , comme ont coutume de l'être presque toutes les villes des Indes.

Je vis , les yeux baignés de larmes , de tristes restes d'une cérémonie diabolique , que les Maures (1) s'efforcent d'abolir , depuis qu'ils se sont rendus maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme , ou pénétrée de douleur de la mort de son mari , ou touchée du desir de faire parler d'elle , s'étoit jetée dans le bûcher sur lequel on brûloit le corps du défunt , & y avoit été consumée par les flammes. On voyoit encore les colliers ,

(1) C'est le nom qu'on donne aux Mahomés ; sans dans les Indes Orientales,

les bracelets & les autres ornemens de cette malheureuse victime du démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'étoit faite cette triste cérémonie. On y avoit même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée de ces peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs Divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à *Alcatile* dans la maison d'un *Brame* qui adoroit tous les jours le démon sous la figure & sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette Idole élevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le *Brame* vint le lendemain avec des fleurs & de l'eau pour honorer, selon sa coutume, le Dieu *Poulear*, & pour lui faire un sacrifice : mais voyant & l'Idole renversée, & une espece d'autel que j'avois dressé en sa place pour célébrer nos saints Mysteres, il se retira, & me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte Religion. Je le fis en effet avec autant de paix & de tranquillité, que dans une ville chrétienne. Mon arrivée attira

plusieurs personnes dans cette maison : ce qui me donna occasion de leur parler de Dieu , & du malheur qu'ils avoient de ne pas connoître cet Etre souverain , qui est la source de tous les biens. Ils écoutèrent avec attention tout ce que je leur dis : mais ils n'en furent point touchés , & il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embrasser la Religion Chrétienne. J'eus seulement la consolation de baptiser un enfant qui étoit à l'extrémité , & qu'on m'apporta pour lui donner quelques remèdes. Je laissai encore dans de très-bonnes dispositions un homme & une femme de la secte des *Linganistes*. Après les avoir instruits , je dis au mari qu'il falloit qu'il me mît entre les mains le *Lingan* qu'il avoit au cou. Cette proposition lui fit changer de visage ; ses yeux devinrent affreux , & sa bouche demi-beante ; enfin il me parut un autre homme ; mais comme je le pressai vivement , il obéit , & me donna son *Lingan*. Le *Lingan* est une figure monstrueuse & abominable , que quelques-uns de ces Idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement & l'attachement qu'ils ont à une espèce de Priape , la plus infâme de toutes leurs Divinités. La femme de ce *Linganiste* marqua beaucoup plus de

ferveur que son mari , car elle arracha elle-même avec plaisir du cou & des bras de son fils , je ne sçai quelles écritures superstitieuses qu'on y avoit attachées. Je baptisai cet enfant , & je laissai le pere & la mere avec trois ou quatre personnes d'un village voisin , entre les mains d'un bon Chrétien , pour achever de les instruire & pour les préparer au saint baptême que j'espérois leur conférer à mon retour.

Avant que de quitter *Alcatile* , j'allai voir un fameux Docteur *Linganiste* , qui s'étoit acquis beaucoup d'estime & de réputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parloit du Seigneur du ciel & de la terre. Après les civilités ordinaires , il me demanda si la loi de ce souverain Maître n'étoit pas la véritable Religion. Je lui répondis qu'il n'en falloit pas douter , & qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoutai qu'il seroit inexcusable , s'il n'embrassoit pas cette Religion , & s'il n'en suivoit pas les maximes. Il me parla de la Religion Chrétienne avec éloge , & me montra même des livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon desir étoit de faire connoître à tous les peuples cet Etre souverain dont il m'avoit parlé , & que je

Je priois de vouloir bien m'aider dans une si sainte entreprise. *Ce travail seroit fort inutile*, me répartit ce Docteur, *l'esprit des Indiens est trop borné, & ils ne sont point capables d'une connoissance si élevée. Quoique les perfections infinies de ce souverain Etre soient incompréhensibles*, lui dis-je, *il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Car il en est en quelque maniere de Dieu comme de la mer ; quoiqu'on n'en voie pas toute l'étendue, & qu'on n'en connoisse pas la profondeur, on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des voyages d'un fort long cours, & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller. La comparaison lui plut ; mais je ne pus l'engager à embrasser le Christianisme, ni le porter à faire connoître le vrai Dieu. Il étoit à peu près du caractère de ceux dont parle l'Apôtre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce Docteur étoient trop corrompues, & le gros Lingan qu'il portoit au cou étoit comme le sceau de sa réprobation.*

J'aurois fort souhaité convertir le *Brame*, qui m'avoit reçu si charitablement dans sa maison, & qui paroissoit m'écouter avec beaucoup de docilité ;

mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, & l'attachement qu'il avoit pour elles, ne lui permettoit pas de suivre la lumière qui l'éclairoit. La Polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obstacles qu'on ait trouvé à la conversion des Gentils.

Je laissai à *Alcatile* un de mes Catéchistes, pour instruire les Catéchumenes que j'y avois faits, & je me disposai à continuer mon voyage toujours à l'ouest. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures & les *Marafes* (1) se faisoient de ce côté là une cruelle guerre, & que tous les chemins étoient fermés. *Eh bien, nous prendrons la route du nord, repartirai-je sur le champ à ceux qui sembloient vouloir m'effrayer; & après que nous aurons marché quelque-temps de ce côté-là, nous tournerons vers le sud-ouest.* On m'assura que l'embarras seroit à-peu-près le même, à cause de la révolte des *Pa-leagarens*, qui sont de petits Princes tributaires des Maures. Je vis bien à la manière dont on me parloit, qu'on n'a-

(1) Ce sont les sujets du fameux Sevagi, qui se rendit au dernier siècle si redoutable dans les Indes. Note de l'ancienne édition.

voit envie que de rompre mon voyage , & de m'empêcher de pénétrer plus avant dans le Pays. Ainsi , fans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me disoit , j'implorai l'assistance de Dieu , & je pris la route de *Velour* , qui est à l'ouest d'*Alcaltille*.

J'entrai dans cette grande Ville , accompagné de mes Catéchistes , dont quelques-uns étoient *Brames* , & j'allai loger chez un *Brame* ; ce qui m'attira beaucoup de considération , & me fit passer pour un *Sanias* (1) d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en répandit , le *Durey* , c'est le Gouverneur de la Ville , accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées , me vint rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses , & sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir , & il me parut , autant que j'en pus juger par ses discours , n'être pas éloigné du Royaume de Dieu. La forteresse de *Velour* est une des plus considérables de tout le Pays. Les Officiers de ce poste important étoient alors brouillés avec les principaux *Brames* de la Ville. Le

(1) C'est un Religieux pénitent.

Gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt, & s'ils ne s'uniroient pas entr'eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur étoit absolument nécessaire, & que s'ils vouloient suivre mes conseils, ils la feroient incessamment, puisque les Maures qui les environnoient de toutes parts ne cherchoient qu'à profiter de leurs divisions ; que quelques *Marastes* avoient déjà pris leur parti, & qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne suivît dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le Gouverneur, content de ma réponse, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, & m'avoir assuré de sa protection. Les *Brames* ayant fait réflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, se réconcilièrent avec les Officiers de la forteresse, & firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au Gouverneur, qui fut si content de ma conduite, qu'il eut la bonté de me donner une maison, & de m'en mettre lui-même en possession, en me marquant qu'il feroit dans la suite quelque chose de plus pour moi. Il m'appella quelques jours après, pour sçavoir mon sentiment sur la maladie de sa femme,

qui étoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette Dame, je lui parlai de Dieu, & de la nécessité qu'il y a de se sauver : elle m'écouta avec attention, & je la laissai dans de très-bonnes dispositions pour notre sainte Religion.

Comme les Maures infectoient tout ce Pays, & qu'ils faisoient souvent des courses jusqu'aux portes de *Velour*, on n'y parloit que de guerre, & on n'étoit occupé que des préparatifs qu'on faisoit pour se défendre, & pour repousser les ennemis; ainsi je ne crus pas devoir penser alors à aucun établissement dans cette grande Ville. Je baptisai seulement douze ou quinze *Parias* que je trouvai suffisamment instruits; & après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laissai là, quelques Catéchumenes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'ouest.

Le Pays est beau & agréable, & il me parut assez peuplé. Mais il l'étoit bien davantage avant que les Maures s'en fussent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étoient répandues dans la campagne, ne me causèrent aucun embarras. Je vis sur ma route plusieurs petites Villes, & entr'autres *Palliconde*, dont la situa-

tion est admirable. Les *Rajas Putres*, qui sont Seigneurs de ces Villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces Princes, dont la *Caste* est fort illustre, sont venus du nord s'établir en ce Pays, & s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embrassé les intérêts. Je me suis souvent entretenu avec ces *Rajas*, & ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auroient de la joie de voir quelque Missionnaire s'établir dans leurs Etats.

Je passai ensuite par la petite Ville de *Kuriyetam*, & j'allai loger chez un Marchand. Je fis tous les exercices de notre sainte Religion dans sa maison, & j'annonçai Jésus-Christ à sa nombreuse famille & à plusieurs autres personnes qui n'en avoient point entendu parler. Ce Marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs & du *sanbrani*, qui est une espece d'encens pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joie s'il s'y étoit offert lui-même; mais le temps n'étoit pas venu, & j'espère que Dieu achevera ce qu'il semble avoir commencé pour la conversion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à *Erudur*.

gam. C'est une Ville située auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent presque d'une extrémité à l'autre la grande Peninsule de l'Inde, qui est en deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette Ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de si grandes conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les forteresses sous un habit de *Sanias*; c'est-à-dire, sous un habit semblable à celui que je portois. Je dis aux Officiers que je n'avois point d'autre dessein en venant à *Erurdurgam* que d'y faire connoître le véritable Dieu, & de retirer les peuples de la profonde ignorance où ils étoient sur leur salut. On se contenta de cette réponse, & après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laissa enfin entrer. Dès le soir même, un Docteur Mahométan me vint voir, avec quelques *Brames* idolâtres. C'étoit un homme qui avoit de l'étude & de la capacité. Il me fit plusieurs questions fort spirituelles; il parloit la langue *Tamul* avec beaucoup de facilité & d'élégance, & je n'en fus pas surpris, quand on m'eut appris qu'il étoit du Royaume de *Tanjaour*. Il me parut, par toutes ses manieres, être un fort honnête homme, & mériter l'es-

time qu'on avoit pour lui. J'aurois fort souhaité le gagner à Jesus-Christ, & l'attacher à notre sainte Religion; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu là, ce Docteur étoit Maure, c'est-à-dire, un homme beaucoup plus éloigné du Royaume de Dieu, que ne le sont les payens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me falloit traverser des montagnes presque inaccessibles. Les Catéchistes que j'avois envoyés de ce côté-là en avoient été effrayés plus d'une fois. Ils me disoient que les Princes qui sont au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer dans un temps si dangereux à aller dans un Pays qu'on ne connoissoit pas. Les Indiens sont naturellement timides, & tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à *Peddu-nayaken-durgam*. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi journée d'*Erudurgam* jusqu'à cette Ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois & par des montagnes affreuses, sans sçavoir où nous allions, parce que nous nous étions égarés. Outre la faim & la lassitude, dont nous étions accablés, les tigres & les autres

autres bêtes féroces , dont ces montagnes sont pleines , nous donnoient de grandes inquiétudes. Dans cette extrémité , nous nous mîmes en prières , & nous eûmes recours à la sainte Vierge qui sembla nous exaucer ; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au village voisin.

Après nous être un peu délassés , nous passâmes enfin ces hautes montagnes , dont on nous avoit fait tant de peur , & nous traversâmes un gros bourg sans trouver personne , parce que tous les habitans avoient pris la fuite , par la crainte des Maures qui couroient la campagne : enfin , après bien des fatigues , nous arrivâmes à *Peddu-nayakendurgam* , petite ville , mais alors si peuplée , parce que les habitans des lieux circonvoisins s'y étoient réfugiés , que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y passâmes la nuit avec beaucoup d'incommodité , & j'allai le lendemain à la forteresse pour saluer le Prince. On m'arrêta à la porte , & je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques *Brames* ,

qui me firent diverses questions, & qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui présentai quelques fruits du Pays, & un peu de Jais, que les Indiens regardent comme quelque chose de précieux. Le Prince étoit assis, & avoit devant lui une espece de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il étoit, j'étendis ma peau de tigre à terre, selon la coutume de ce pays ; je m'assis ensuite, & je lui exposai le sujet de mon voyage, à peu près en ces termes. *Je n'ai quitté mon Pays, Seigneur, & je ne me suis rendu ici avec des peines & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténèbres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des Divinités, qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le ciel & la terre ; c'est ce souverain Maître de l'Univers que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être soumis ; c'est sa loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux ; & c'est cette loi sainte dont je*

viens instruire vos peuples. S'ils l'embras-
sent & s'ils la gardent avec fidélité, on ne
verra plus parmi eux ni troubles, ni divi-
sions, ni violence, ni injustice : la charité,
la douceur, la piété, la justice, & toutes
les autres vertus seront la règle de leur
conduite. Soumis & fidèles au Prince qui
les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils
doivent au souverain Seigneur & parvien-
dront par-là à la souveraine félicité. Après
lui avoir expliqué les principaux
attributs de Dieu, & lui avoir donné
une grande idée de la morale Chrétien-
ne, je lui demandai sa protection. Il me
la promit avec bonté, me fit trou-
ver un logement commode pour ma
demeure, & ordonna à un de ses of-
ficiers de me donner à moi & à mes
gens tout ce qui seroit nécessaire ce
jour-là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes monta-
gnes dont je viens de parler, on ne se
sert plus dans tout le pays que de la
langue *Talanque* ou *Canaréenne*. Je trou-
vai cependant auprès de cette ville un
gros bourg rempli de *Tamulers*, qui
s'y étoient retirés pour se mettre à
couvert de la violence des Maures.
Plusieurs *Bramenati* me visiterent, c'est
le nom qu'on donne aux femmes des

Brames. Elles me firent plusieurs questions, & entre autres elles me demanderent, si leurs maris qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, & s'ils feroient bientôt de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'étois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux Docteurs, qui les séduisoient par les fables qu'ils leur débitaient avec tant de faste & d'ostentation; mais que mon dessein étoit de leur enseigner le chemin du ciel, & de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir, & pour acquérir les biens éternels. Elles m'écoutèrent avec attention, me saluerent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, & se retirèrent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demanderent à se faire instruire, & qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes Catéchistes pour les disposer au saint baptême, & à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à *Bairepalli*; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous

Les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à *Tailur*, c'est une petite ville qui appartient à une autre *Paleagaren*. La forteresse en est assez bonne; j'y dis la Messe, & j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers, & qui me parut avoir un véritable désir de son salut, quoiqu'il fût de la secte des *Linganistes*. Je passai ensuite par *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de *Tailur*. *Sapour* étoit autrefois une ville fort peuplée; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où plusieurs *Tamulers*, qui s'y sont retirés depuis long-temps, m'écoutèrent avec plaisir, & me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se faire instruire de notre sainte Religion.

J'arrivai le même jour à *Coralam*, dont les Maures se sont rendus maîtres depuis peu de temps. *Coralam* a été une ville des plus considérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat & de la splendeur qu'elle avoit autrefois, elle ne laisse par d'être encore fort grande & fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, & encore plus à y trouver une maison. Les per-

sonnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaisir parler de Dieu, sur-tout les femmes, qui me marquerent qu'elles étoient disposées à suivre la Religion que je leur prêchois, pourvu que leurs maris l'embrassassent; car c'est la coutume en ce pays, que les femmes suivent la Religion de leurs maris. Aussi le principal soin d'un Missionnaire est de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maison, que n'en pouroient faire les plus fervens Catéchistes.

J'eus de longs entretiens avec un *Brame*, qui me fit diverses questions, & qui me parla beaucoup du Dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les sentimens qu'il avoit de la divinité, étoient ridicules & extravagans. Tantôt il assuroit que *Bruma* avoit un corps, & tantôt qu'il n'en avoit point. *Si Bruma a un corps*, lui disois-je, *comment est-il par tout? Et s'il n'en a point, comment osez-vous assurer que les Brame sont sortis de son front, les Rois de ses épaules, & les autres Castes des autres parties de son corps?* Cette objection l'embarraça, & l'obligea de se retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Ce Maure

qui avoit beaucoup voyagé, & qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement; & élevant sa voix, s'écria que j'étois un *Pranguis*. (1) Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, & je ne me trompai pas.

Un des Principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de notre sainte Religion, & plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'étois un *Pranguis*, fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entièrement changés à mon égard. Ils me traitèrent cependant toujours avec honneur; mais ils me firent dire que le temps n'étoit pas propre à faire un établissement; que le Gouverneur devoit bientôt changer; qu'il falloit attendre son successeur, & sçavoir sur cela ses sentimens, dont on ne pour-

(1) C'est-à-dire un homme infâme, tel que les Indiens regardent les Européens.

roit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disoient n'étoit qu'un honnête prétexte dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, & pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à *Coralam*, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crus pas devoir demeurer plus longtemps dans un lieu, où le soupçon que j'étois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvois alors au milieu des terres, c'est-à-dire, également éloigné de la côte de *Coromandel* & de celle de *Malabar*. J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'ouest; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, & la saison des pluies qui approchoit, m'obligerent d'aller au nord chercher chez quelque *Paleagaren*, ce que je ne devois pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc *Coralam*, & le lendemain je m'arrêtai à *Sonnakallu*. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le *Paleagaren*, parce qu'il avoit une grosse

fluxion sur les yeux ; mais je saluai son premier Ministre , qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre sainte Religion à plusieurs personnes , qui me parurent être touchés de ce que je leur disois , & qui me prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire.

De-là je vins à *Ramasa-mutteram* ; qui est une ville assez considérable ; mais avant que d'y entrer , nous nous arrê tâmes , mes gens & moi , pour nous reposer. A peine nous étions-nous assis , qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour sçavoir qui nous étions , & quels étoient nos desseins. Nous les lui expliquâmes , & nous lui dîmes que nous étions des serviteurs du souverain Seigneur de l'univers , qui venions pour le faire connoître aux habitans de cette Ville , & pour leur apprendre le chemin du Ciel , dont ils étoient fort éloignés. J'ajoutai que si quelque personne charitable vouloit nous aider à bâtir en ce lieu-là un Temple à ce souverain Maître, je m'y arrêteroïis quelque temps , & que j'y laisserois ensuite quelqu'un de mes disciples pour instruire ceux qui voudroient embrasser notre sainte Religion. La veuve goûta cette proposition. Elle m'offrit d'abord une petite mai-

fon qu'elle avoit hors de la Ville. Je lui remontrai que si nous étions dans la Ville même , nous y ferions nos fonctions avec plus de commodité pour nous , & avec plus d'avantage pour les habitants. Elle me répondit que j'avois raison ; qu'elle en vouloit faire la dépense , & que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour confommer cette affaire. Je la remerciai de sa bonne volonté , & je lui promis de lui faire sçavoir de mes nouvelles.

Je me rendis ensuite à *Punganour* , grande Ville & très-peuplée , mais sale & mal bâtie , quoiqu'elle soit la Capitale de tout le Pays. Dès le lendemain , j'allai trouver l'*Alvadar* , qui est le premier Ministre , & comme le maître du Royaume , le Roi étant un jeune Prince qui se tient presque toujours enfermé dans la forteresse avec la Reine sa mere. L'*Alvadar* qui étoit environné de plusieurs *Brames* , me reçut avec civilité. Je le priai de me présenter au Roi , il me dit que le temps n'étoit pas propre , & qu'on ne pourroit le voir qu'après que la fête que l'on célébroit avec grande solennité seroit passée. Ce retardement m'obligea de demeurer à *Punganour* plus

long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jesus-Christ au milieu de cette grande Ville : on m'écouta ; mais comme la plûpart des habitans sont de la secte des *Linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfans, & un jeune homme d'un beau naturel, qui étoit au service d'un Seigneur Maure, & qui résolut de quitter son maître pour se retirer dans son pays, & pour y faire profession de la Religion Chrétienne.

Il y avoit près de quinze jours que j'étois à *Punganour*, lorsque l'*Alvadar* m'envoya la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu dans le lieu que je voudrois choisir. Mon desir étoit de parler au jeune Roi & à la Reine sa mere, dans l'espérance que je pourrois gagner à Jesus-Christ cette Princesse, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais, quelques efforts que je fisse, je ne pus avoir l'honneur de les voir. Un *Tamuler*, homme d'esprit, m'assura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'*Alvadar* que je ne fisse quelques reproches au Roi sur le *Lingan* qu'il portoit depuis quelques années ; mais je fus persuadé que si j'eusse pu faire quelques

présens à ce Prince & à la Reine sa mere ; on n'auroit fait aucune difficulté de m'introduire en leur présence , & de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de sortir de cette grande Ville , je baptisai trois enfans de la femme dont j'ai parlé. Pour elle , comme elle avoit porté long-temps le *Lingan* , je crus qu'il la falloit éprouver plus long-temps , aussi bien que son fils aîné , que je pris à mon service , dans l'espérance d'en faire un jour un excellent Catéchiste. Car , outre qu'il entendoit déjà plusieurs langues , il sçavoit fort bien lire & écrire en *Tamul*. Pendant que je me disposois à baptiser ces trois Catéchumenes , dix ou douze *Tamulers* entrèrent dans la chambre où se devoit faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des instrumens dont on se sert pour bâtir : je crus qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre , & pour élever une Eglise au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce dessein : *Nous le souhaiterions fort* , repartirent ces bonnes gens , & *nous nous ferions un grand plaisir de contribuer à une si sainte œuvre ; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras , & nous sommes bien*

fâchés de ne pouvoir faire davantage. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je les priai de la conserver pour quelque autre occasion. Ils assisterent au baptême des trois Catéchumenes, dont ils furent fort édifiés, & me conjurèrent de leur laisser un de mes Catéchistes pour les instruire, ce que je fis avec plaisir.

Mon dessein étoit en quittant *Punganour* d'aller à *Terapadi*. C'est un fameux Pagode du côté du nord, où les Gentils vont en pèlerinage de toutes les parties des Indes, & y portent des présents considérables; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un qui me feroit passer pour *Pranguis*, & qui par-là détruiroit entièrement l'œuvre de Dieu. Ainsi je pris le parti de revenir à *Tailur*: ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui désoloient tout ce pays-là. Après avoir marché assez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant apperçu, vint s'asseoir assez près de moi. Je lui parlai de son salut &

du danger où elle étoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire & de grands sentimens de piété. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, & me le répétoit avec beaucoup de fidélité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frappoient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisoit intérieurement, & lui faisoit goûter tout ce que je lui disois. Elle me marqua un désir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités & âgée de près de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune Eglise des Chrétiens, qu'ainsi elle seroit dans un danger évident de ne jamais recevoir ce Sacrement, qui est nécessaire au salut ; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grace qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, & je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avoit conduit elle & moi, par une providence si particulière. Le

baptême sembla donner de nouvelles forces à son corps , & remplit son ame d'une joie & d'une consolation si sensible , qu'elle ne le pouvoit exprimer.

Je logeai à *Tailur* , chez mon ancien hôte , qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible. Quoiqu'il fût *Linganiste* , je le laissai dans de fort bonnes dispositions. S'il se fait Chrétien , comme il me l'a promis , je suis assuré qu'il gagnera à Jesus-Christ un grand nombre de ses compatriotes , & que sa famille , qui est très-nombreuse , suivra son exemple,

Je repassai par *Peddu-nayakendurgam* , & j'y laissai deux de mes disciples , parce que c'est un pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles , & qui m'avouèrent de bonne foi , qu'au milieu des bois & des montagnes dont ils étoient environnés , ils étoient comme des bêtes. *Ecoutez-moi* , leur dis-je , & je vous apprendrai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au Royaume céleste , & pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumière que je vous présente , & laissez-vous conduire. Quelques-uns me promirent de se faire instruire par ceux que je leur laissois : il y en eut d'autres qui m'avouèrent ingénument que le Royaume

dont je leur parlois n'étoit pas fait pour eux, & qu'ils n'y devoient pas penser. Ce n'étoit pas le temps de les défabuser d'une erreur si grossiere, parce que le but de mon voyage n'étant que de découvrir le Pays, & de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la Foi, je ne m'arrêtois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par *Velour*, j'avois promis à quelques Catéchumenes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, & à l'état où se trouvoit cette ville. Les Maures qui avoient dessein depuis long-temps de s'en emparer, la tenoient comme bloquée, & couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au Capitaine qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, & me reçut d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, & me renvoya le lende-

main assez honnêtement. Je n'entrai point dans *Velour*, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner; mais je pris le chemin d'*Alcatile*, où j'arrivai heureusement, & où j'appris que les Catéchistes que j'avois laissé à *Velour* avoient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils étoient tombés entre leurs mains par leur imprudence, & qu'après avoir été pillés & dépouillés, ils avoient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup; mais j'adorai la divine conduite du Seigneur sur nous, & je me soumis à sa sainte volonté.

Je fis quelques Catéchumènes à *Alcatile*, & j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la fête d'une de leurs plus fameuses Divinités. Je logeois chez un homme fort entêté de ses faux Dieux & fort zélé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre Religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, & le démon qu'il adoroit dans le temple qu'il avoit fait bâtir devant sa maison; mais

je lui dis que ces deux cultes étoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir deux maîtres, accorder la lumière avec les ténèbres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable dont la conversion auroit des suites très-avantageuses pour la Religion. Je ne quittai qu'à regret *Alcatile*, mais il étoit temps de me rendre à *Carouvepondi*, qui est le lieu d'où j'étois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrions établir des Missionnaires & envoyer des Catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siècles dans les ténèbres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans, qui s'emparent peu à peu de tous ces Royaumes, n'obligent ces peuples à suivre leur malheureuse Religion. Rien n'édifie davantage ces Idolâtres, & ne les engage plus fortement à embrasser la Religion chrétienne, que la vie austère & pénitente que menent les Missionnaires. Un Missionnaire de *Carnate* & de *Maduré*, ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson, toute

sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de ris cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit user que rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, si l'on veut faire quelque fruit, parce que ces peuples sont persuadés que ceux qui instruisent les autres & qui les conduisent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas! que nous serions heureux si par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la conversion d'un Idolâtre. Pendant que j'ai travaillé dans le *Maduré* à la conversion des ames, trois ou quatre baptêmes répondoient à un jeûne; depuis que je suis dans cette nouvelle Mission, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'est encore beaucoup; mais j'espère de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre de nos jeûnes, & que dans quelques années il les surpassera infiniment. C'est ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moisson si abondante nous remplissions les greniers du pere de famille en nous acquittant parfaitement des devoirs qui sont attachés à notre vocation & à notre ministère,

L E T T R E

Du Pere Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 Février 1702.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

On ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premières marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Pere Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, & quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre débar-

quement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit Royaume de *Maravas*, qui est une dépendance de la Mission de *Maduré*. Vous avez souvent entendu parler de cette Mission comme d'une des plus saintes & des plus glorieuses à Jesus-Christ que nous ayions dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, & je puis vous assurer par tout ce que j'ai vu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail & la croix, trouvent ici de quoi se satisfaire pleinement, & le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le Pere Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois près d'onze cens personnes, & le Pere Laynez dans le *Maravas* en vingt-deux mois près de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, & bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le secours du Seigneur, faire bientôt quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas même ici tout-à-fait sans quelque espérance du martyre qui est la couronne de l'Apostolat. Deux

de nos Peres viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jesus - Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de miseres & d'épuisement le 14 Novembre dernier ; c'est le Pere Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison étoit le Pere Bertholde. Ils avoient été arrêtés dans la persécution sanglante qui s'est élevée depuis peu contre les Chrétiens dans le Royaume de *Tanjaour*, qui est assez proche de Pondichery. Vous ne sçauriez croire, mon Révérend Pere, combien on se sent animé à souffrir & à porter avec joie le travail & les peines attachées à son emploi, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir espérer qu'on ne sera point abandonné de sa grâce toute-puissante, & qu'on est destiné peut-être à verser son sang pour la cause de Jesus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, & qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints Religieux dont nous sommes les freres, qu'à ce que pourroient attirer sur nous nos miseres & nos fréquentes infidélités.

Je me donne présentement tout entier à apprendre la langue Malabare , afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle Mission de *Carnate* , que nos Peres François viennent d'établir sur le modele de celles des Jésuites Portugais. Je compte beaucoup , sur-tout dans ces commencemens , sur le secours des Catéchistes qui sçavent la langue & qui sont faits aux usages du pays ; mais on n'en a pas autant qu'on voudroit , parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur ministere sans quitter toute autre sorte de travail , & qu'ainsi c'est à nous à les nourrir & à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup , il faudroit que les aumônes d'Europe fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos Peres disent ici que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un Catéchiste. Si donc par vous-même , mon Révérend Pere , ou par vos amis , vous pouvez nous en procurer plusieurs , vous devez compter qu'un grand nombre d'Infideles vous auront , & à eux , l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en dirai pas davantage , persuadé par le zele que vous avez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement de la Religion , que vous nous ménagerez tous les secours

qui dépendent de vous, & que vous ferez valoir la cause de nos pauvres Infidèles, autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui n'a pas cru trop faire en le versant pour les racheter. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

L E T T R E

Du Révérénd Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jésus dans les Indes Orientales, au Révérénd Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 Février 1702.

M O N T R È S - R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

J'ai eu l'honneur de vous écrire du Cap - Verd ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Port-Louis (1). Je con-

(1) Cette lettre a été perdue, on ne sçait point à qui elle avoit été confiée.

tinue, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Verd, il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'Isle d'*Anjouan*, qui est au nord de la grande Isle de *Madagascar*. Les habitans d'*Anjouan*, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur Isle *Zoani*, dont les Européens en y ajoutant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces Insulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans se font ordinairement sentir aux mois d'Août & de Septembre sur les côtes de l'*Indoustan* (1), il est dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'Octobre; ainsi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'espérer, nous fûmes obligés de demeurer assez longtemps à l'Isle d'*Anjouan*, & plus longtemps encore à la hauteur du vingt-un & du vingt-deuxieme degré de latitude septentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la saison propre à mouiller dans la rade de *Surate*.

Le séjour que nous fîmes à *Anjouan*,

(1) On donne le nom d'*Indoustan* à cette vaste étendue de pays qui est entre le fleuve Indus & la riviere du Gange.

nous donna le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, la véritable latitude. Dans la partie de l'Isle la plus septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est d'onze degrés cinquante minutes, & ainsi le milieu de l'Isle est à douze degrés de latitude méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau anglois, faute de sçavoir la latitude de l'Isle d'*Anjouan*, avoit échoué à *Mayote*, qui est une Isle vers le sud, éloignée de plus de 14 ou 15 lieues de celle d'*Anjouan*. Il y a sept ans que le même malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pieces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eût sauvé; le danger fut très-grand, & l'on voyoit déjà les rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les Pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali*, quoique l'Isle de *Moali* soit plus septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues de marine que celle de *Mayote*.

Le 4 d'Août, vers les onze heures du matin, le soleil s'éclipfa presque entièrement. Je ne vous envoie point le Type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin*; mais j'espère vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type est singulier, en ce que, par une méthode, dont je ne sçache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur & la durée de cette éclipse solaire, & tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'Isle d'*Anjouan* & les rafraîchissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau, presque aussitôt qu'on les eut mis à terre; mais un grand nombre de ceux qui se portoient le mieux, tombèrent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du pays, qui sont très-violentes; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraîchissans, & bu sans discrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fièvres étoient malignes, accompagnées de grands dévoiemens & de transports au cerveau. Ces maladies naissantes dont nous craignons les suites, parce qu'elles pouvoient devenir con-

tagieuses, nous firent quitter cette Isle agréable & fertile beaucoup plutôt que nous n'eussions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'Août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas; car à peine eûmes-nous fait sept ou huit lieues que le calme nous prit. Les courans nous portèrent vers l'Isle de *Moali*, & nous obligèrent à passer à l'occident de l'Isle de *Comore* ou d'*Angasie*, la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de providence spéciale pour deux pauvres Anglois, qui étoient dans cette Isle depuis deux ans, dénués de tout, & abandonnés aux insultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque chose qui nous manquoit; on mit en panne, & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort surpris d'y voir deux hommes tous nus, décharnés & moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans; l'autre ne paroissoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils avoient fait naufrage à l'Isle de *Mayote*, dont nous avons déjà parlé. Le premier étoit dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'étoit perdu, il y

avoit près de trois ans ; & l'autre venoit de *Boston*, (1) où il s'étoit engagé avec des Flibustiers Anglois. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les pilotes avoient pris l'Isle de *Mayote* pour celle de *Moali*. Ceux des passagers & de l'équipage, qui purent se sauver à terre, furent traités par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi long - temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées, aux uns, par le mauvais air, ou par la débauche, & aux autres, par la tristesse & par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes, les barbares, qui ne les craignoient plus, chercherent bientôt les moyens de leur ôter les biens & la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux sept François & trois Allemands ; le reste étoit Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, & qu'ils se voyoient mourir de misere l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir, à quelque prix que ce fût, de cette Isle, dont ils ne pouvoient pas espérer

(1) C'est la Capitale de la Nouvelle Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale.

qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais les tirer , le port étant inaccessible à ceux mêmes d'une médiocre grandeur. Dans cette vue , ils firent , des débris de leurs navires , une chaloupe assez grande pour les porter , avec des sommes d'argent considérables qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile , quand le Roi du pays , qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit , leur envoya demander leur chaloupe , qu'il trouvoit , disoit-il , fort à son gré. Ce n'étoit visiblement qu'un prétexte pour les arrêter , & pour se rendre maître de leur argent. Les Européens , qui se trouverent alors assemblés dans une cabane , sur le bord de la mer , tinrent conseil , & furent tous d'avis de refuser le Roi de *Mayote* le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'après cette démarche , on ne chercheroit qu'à les perdre , & qu'ainsi il falloit qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étoient apperçus que la poudre leur manquoit , parce qu'ils n'alloient plus à la chasse , les environnerent en foule , & les attaquèrent avec furie dans leur cabane , où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'étoit environnée que de grosses nattes,

& qu'elle n'étoit couverte que de paille & d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aisément le feu, & y brûlerent la plûpart de ces misérables. Ceux qui échapperent à demi grillés, ne furent pas plus heureux; car on les mit brutalement à mort. Ainsi de toute cette troupe il ne resta que trois Anglois, qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fût passée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menerent à *Angasie*.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le Roi de la partie occidentale de l'Isle où on les débarqua. Ils les entre-tint d'abord à ses dépens; mais s'étant bien-tôt lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoi vivre comme ils pourroient. Pendant une année & demie ils se nourrirent de fruit de coco, & du lait qu'ils tiroient des vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart; après quoi un des trois ne pouvant pas soutenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade & mourut. Ses deux compagnons se mirent en devoir de l'enterrer; mais comme si la terre eût dû être profanée par la sépulture d'un Européen, les habitans d'*An-*

gafie ne voulurent pas le leur permettre, & les obligerent de le jeter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglois, qui raconterent leurs disgrâces aux Officiers de notre vaisseau. Ils étoient sur le rivage de l'Isle d'*Angafie*, quand notre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien, jusqu'à ce que la voyant se remettre en mer, ils se jetterent à la nage, & firent tant d'efforts, toujours crians qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut, & on les mena à bord, où ayant compassion de ce qu'ils avoient souffert & de l'état pitoyable où ils étoient encore, chacun se fit un devoir de les soulager, & de leur donner des vivres & des habits. Quand nous fûmes arrivés à *Surate*, le plus âgé se retira chez les Anglois; l'autre ayant déclaré que son pere étoit Hollandois, quoiqu'il fût établi à *Boston*, alla loger chez les Hollandois.

Depuis *Angafie* jusqu'à *Surate*, nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquerent pas de secours. Le Pere Petit, mon compagnon, demeurant assidument auprès d'eux à les servir, & à leur inspirer des sentimens propres de l'état où chacun se trouvoit, il ne fut pas longtemps sans être attaqué lui-même d'une

fièvre très-maligne. Il m'édifia par sa résignation & par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par son courage & par sa charité. A ces dernières maladies près, qui nous emportèrent sept ou huit personnes, nous fîmes la plus heureuse navigation & la plus tranquille, en tout sens, dont j'aie jamais entendu parler; point de tempêtes, point de calmes fâcheux, l'union & la bonne intelligence fut toujours si grande entre les Officiers & les personnes qui passèrent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne se sépara les uns des autres, qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirèrent, furent deux jeunes Peres Capucins, qui nous avoient charmés dans tout leur voyage par leur douceur, leur honnêteté, & leur zèle. Nous avions aussi avec nous deux Peres Carmes déchauffés de Flandres, pour lesquels M. le Nonce s'étoit intéressé. Ils le méritoient; car on ne sçauroit voir deux Religieux plus vertueux & plus recueillis; ils nous donnerent en particulier des marques très-touchantes de leur confiance & de leur amitié.

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps.

Les Forbans Anglois qui désolent ces mers, depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils y exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands Mahométans, à qui ces vaisseaux appartenoient, irrités de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les Nations de l'Europe établies à *Surate*, c'est-à-dire, les François, les Anglois & les Hollandois. Les avanies qu'on leur faisoit, nous obligèrent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 d'Octobre 1701, pour aller à *Calecut*. Nous passâmes par *Goa*, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'Apôtre des Indes saint François Xavier. Ce tombeau est richement orné, & il n'y a que deux ans que Monseigneur le Grand-Duc de Toscane, ce Prince si sage & si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique pié-d'estal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de S. François Xavier sont représentées avec une beauté & une délicatesse merveilleuse.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à *Termepatan*, petite bourgade située sur une petite rivière,

où nous mouillâmes & où nous trouvâmes le Pontchartrain, vaisseau de la Royale Compagnie de France, qui venoit de l'Isle de *Mascarin*, (1) & qui avoit rencontré au Cap de *Comorin* un forban Anglois de quarante pieces de canon. Ce forban, qui avoit un nombreux équipage & tous ses canons dehors, avoit donné une chaude alarme à Monsieur du Bosc, Capitaine du Pontchartrain, & étoit venu sur lui jusqu'à la demi-portée du canon; mais ayant aperçu tout l'équipage du Pontchartrain sur le pont, & en résolution de se bien défendre, il s'étoit retiré, & étoit allé mouiller à une lieue plus loin.

C'est ici qu'il nous fallut quitter le vaisseau la *Princesse*, sur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point sans regret; parce que nous avions encore à doubler le Cap de *Comorin*, ce qui n'est pas aisé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquâmes à *Tremepatan* pour *Calecut*, qui n'en est éloi-

(1) Cette isle est à l'orient de la grande de *Madagascar*. Elle appartient aux François, qui lui ont donné le nom de l'isle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

gné que de dix lieues. *Calecut* a été autrefois une ville célèbre & la Capitale d'un Royaume de même nom ; mais ce n'est aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie & assez déserte. La mer qui , depuis un siècle , a beaucoup gagné sur cette côte , a submergé la meilleure partie de l'ancienne Ville , avec une belle Forteresse de pierre de taille qui y étoit. Les barques mouillent aujourd'hui sur leurs ruines , & le port est rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroissent dans les basses marées , & sur lesquels les vaisseaux font assez souvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de *Calecut* , qu'ils conservèrent jusqu'à ce que les *Naires* , qui sont les gentils-hommes & les meilleurs soldats du pays , voyant que les Hollandois attaquoient de tous côtés les Portugais , & leur enlevoient leurs meilleures places , se servirent de cette occasion pour agir de leur côté , & se remettre en possession de *Calecut*. Ils y trouverent plus de cent pieces de canon de fonte , dont ils jetterent une partie dans un lac voisin , & porterent l'autre , au nombre de trente ou quarante pieces , à une demi-lieue dans les

terres , pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays , qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Castes* (1), comme dans le reste des Indes. Ce sont à-peu-près les mêmes coutumes , & sur-tout le même mépris pour la Religion & pour les manières des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs , & ce que j'avois eu de la peine à croire , c'est que parmi ces Barbares , au moins dans les *Castes* nobles , une femme peut avoir légitimement plusieurs maris. Il s'en est trouvé qui en avoient en tout à la fois jusqu'à dix , qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté & par leurs charmes. Ce désordre , qui a quelque chose de monstrueux , & plusieurs autres que ne connoissent point leurs voisins , & qui regnent parmi ces peuples , sont fondés dans leur Religion. Ils prétendent en cela , comme les anciens Payens , ne rien faire que ce qu'ont fait les Dieux qu'on adore dans le *Malleami*.

(1) Les *Castes* sont dans l'Inde quelque chose de comparable à ce qu'étoient les Tribus parmi les Juifs. Note de l'ancienne édition.

Les Jésuites avoient une belle Eglise à *Calecut*, que le Prince du pays s'avisa, il y a quelques temps, de faire abattre, en haine des Portugais. Mais l'illustre Comte de Villaverde, alors Viceroi des Indes, l'a obligé de la rebâtir; elle n'étoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le Pere Petit a commencé les premières épreuves de la vie austere qu'il doit mener dans le *Maduré*, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du ris, & ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, & quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, & il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à *Calecut*, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (1), qui nous porta à *Tanor*, à quatre lieues de-là. *Tanor* est une bourgade pleine de Chrétiens, dont le Pere Miranda, Jésuite, a soin, aussi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint Missionnaire que j'avois connu autrefois à *Pondichéri*, où il étoit

(1) C'est une espece de felouque.

venu par ordre de ses Supérieurs, se guérir d'une fâcheuse maladie, contractée dans la pénible Mission du *Maduré*.

Comme les côtes de *Malabar*, de *Travancor* & de la *Pécherie* sont presque toutes Chrétiennes, & sous la conduite des Jésuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des Eglises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les Missionnaires & leurs Chrétiens. Voici comment nous fûmes introduits à *Periapatam*, & ç'a été par-tout à-peu-près de même. A une petite demi-lieue de l'Eglise, nous trouvâmes les enfans qui venoient au-devant de nous au son des tambours & des trompettes, portant des banderoles en forme de bannieres, & ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous apperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie, & se pressèrent de se venir jeter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent ensuite leur marche, & se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine Chrétienne. La croix & les banderolles marchoient les premières en forme de procession. A l'entrée de la bourgade étoient les hommes & les femmes, séparés en

deux troupes , qui nous donnerent mille nouvelles démonstrations de la joie que caufoit notre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer à leurs pays de nouveaux Miffionnaires , pour achever d'instruire & d'éclairer leurs compatriotes qui font encore dans l'infidélité. L'air retentiffoit par reprises des noms de Jefus , de Marie & de François Xavier , dont ils nous appelloient les fucceffeurs. Le Pere qui a foin de cette Miffion , nous attendoit à la porte de l'Eglife. Il nous présenta de l'eau - bénite , & nous conduifit en cérémonie jufqu'à l'autel , où nous fîmes notre priere , pendant que les Chrétiens chantoient le pfeaume *Laudate Dominum omnes gentes*.

Il n'y a point de Miffionnaire fur cette côte , qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens fous fa conduite , & il y en a qui en ont jufqu'à dix ou douze mille ; car chaque Jéfuite a quatre ou cinq Eglifes différentes à defservir ; de forte qu'il faut qu'ils foient prefque toujours en campagne , ou pour instruire & convertir les Infideles , ou pour vifiter & confoler les Fideles malades , & leur adminiftrer les Sacremens. Il femble qu'il y ait entre les Chrétiens de diverfes

Eglises, comme une louable émulation, à qui servira mieux Jesus-Christ, & à qui fera plus d'honneur à la véritable Religion, dans un pays où l'Hérésie ne fait guere moins de mal que le Paganisme & l'Infidélité. Il faut pourtant convenir que les *Paravas*, qui sont les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, que saint François Xavier appelloit autrefois ses chers enfans, se distinguent de tous les autres par leur zele & par leur attachement à la Religion Catholique. Ils ne sçavent ce que c'est que de la diffimuler; ils en font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les Idolâtres, ou parmi les Hollandois, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grace se sert pour les fixer dans le bien, & en partie à la protection particuliere du grand Apôtre des Indes saint François Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci sa Mission favorite.

Nous partîmes de *Tanor* le 27 Novembre avec un petit vent de nord-ouest, & nous rasâmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, & quelquefois de beaucoup moins; car le long

de cette côte occidentale, la mer en cette saison, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est aussi tranquille qu'une riviere, & on met pied à terre aussi facilement qu'on le feroit sur la Seine & sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la côte de *Coromandel*, qui est à l'opposite depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Bengale*; on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême & beaucoup de danger, à cause des vagues de la mer, qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit & une impétuosité surprenante.

Cette tranquillité de la mer, sur laquelle nous navigions pour lors, ne nous empêcha pas de souffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avoit vingt rameurs; mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, & de la grande humidité de la nuit qu'il falloit passer avec beaucoup d'incommodités entre les bancs sur lesquels nos rameurs étoient assis. Le Pere Petit & le Frere Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en appercevoir; mais pour moi, dès la première

nuît , je fus attaqué d'un rhumatisme , dont les douleurs étoient si vives qu'il m'étoit impossible de prendre aucun repos.

Comme la plûpart des bourgades qu'on trouve depuis *Tanor* jusqu'à *Coulan* , sont ou tout-à-fait ou en partie de la dépendance des Hollandois , nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit, pour passer la barre de *Cochin* , afin de n'être pas découverts. Après ce danger , nous en courûmes un autre beaucoup plus grand , ayant pensé être pris le lendemain par un bot , c'est-à-dire , par la grosse chaloupe d'un forban Anglois , de quarante ou cinquante pièces de canon. Nous étions infailliblement enlevés , si nos rameurs n'eussent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvoient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates , leur fit trouver des bras , & leur tint lieu de voiles. Nous paroissions voler sur la mer ; mais c'étoit courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyons le bot pour aller au Forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos matelots déjà fatigués & ne sçachant quel parti prendre.

Le vent contraire & leur épuisement les empêchoit de reculer; & s'ils passoient à la vue de ce vaisseau corsaire, c'étoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrêter, & quand la nuit seroit venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetterent donc l'ancre, comme s'ils eussent voulu prendre terre, & dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillèrent tant cette nuit-là & le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à *Coulan* le 30 Novembre, à sept heures du matin. La chaloupe aborda au pied de notre Eglise, où nous eûmes la consolation de dire la Messe, le Pere Petit & moi, pendant que la musique de M. l'Evêque de *Cochin* chantoit divers motets de dévotion.

Ce Prélat, qui est Religieux de l'Ordre de S. Dominique, se déclare hautement pour être le Pere & le Protecteur des Jesuites, & leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Après avoir achevé notre action de grace, nous allâmes le saluer dans son appartement, où le Pere d'Acosta, Supérieur de la maison, nous conduisit. Outre les marques de bonté & d'estime que notre robe nous attira de la

part de ce Prélat : notre pays & le nom du grand Prince dont nous avons le bonheur d'être sujets, nous méritèrent encore des caresses toutes particulieres. Il a une vénération si grande pour la sacrée Personne du Roi, & il est si charmé des vertus & sur-tout du zèle de ce Monarque à défendre & à étendre de tous côtés la Religion Catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger à l'entendre, qu'il est habile Théologien & fort versé dans l'histoire universelle, sacrée, profane. Mais pour l'Histoire des Rois de France & celle de LOUIS LE GRAND en particulier, j'ai vu peu de personnes qui en parlaient plus sçavamment & qui parussent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre Prélat, non plus que les instances du Pere d'Acosta, ne nous purent obliger à passer le reste du jour à *Coulan*. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, dans l'espérance de gagner le lendemain *Manpouli*, qui est à cinq ou six lieues, & d'y dire la Messe dans l'Eglise qu'ont encore-là nos Peres Portugais ; mais la mer se trouva si grosse, & elle brisoit à la côte avec tant de furie, que nous fûmes

obligés de continuer notre route sans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de *Malabar* & de *Travancor*, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres & des bourgades que toutes nos cartes de Géographie & de marine défigurent étrangement. Quand le Frere Moricet, que j'ai laissé à *Manapar*, sera arrivé, je me donnerai l'honneur de vous envoyer une Carte exacte de tout ce pays, qui est extrêmement peuplé; car on ne fait presque pas deux lieues terre à terre, sans trouver des villages & de grandes habitations. Nos cartes marquent des isles sur la côte de *Travancor*, nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis *Calecut* jusqu'au cap de *Comorin*, il n'y a qu'une seule Isle, à deux lieues de *Calecut*, que les Cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis *Tremepatan*, nous arrivâmes enfin à *Periepatam*, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La Fête de S. André, à qui est dédiée l'Eglise de cette Bourgade, y avoit attiré extraor-

dinairement quelques Missionnaires & un fort grand nombre de Chrétiens, venus des lieux circonvoisins, pour participer ce jour-là aux saints Mysteres. Le plaisir de nous voir leur fit différer un peu leur départ. De *Periepatam* au *Topo* il n'y a qu'une petite lieue. Le *Topo* est comme le Collège de la Province de *Malabar*, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les Peres du *Topo* nous reçurent avec une tendresse & une charité propre à nous faire bientôt oublier nos fatigues, & nous engagerent à aller avec eux à *Cotate* y célébrer la fête de Saint François Xavier. L'Eglise de *Cotate*, qu'on a dédiée à ce grand Apôtre, est fameuse dans toute l'Inde pour les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des peuples est grand, & l'on y vient de soixante & de quatre-vingt lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver, à notre arrivée, une assemblée toute extraordinaire de Chrétiens; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défense que le Gouverneur de la ville envoya faire de célébrer la fête de saint François Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, surprit & affligea tout le monde. En voici le sujet.

Une veuve considérable de la ville, se préparoit depuis trois mois à faire un sacrifice public au Démon, par intérêt ou par superstition, & peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrétiens, qu'elle haïssoit à mort, & d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès, pour cette damnable cérémonie, le jour auquel elle sçavoit que se fait la fête de saint François-Xavier, & qu'un nombre infini d'Etrangers ne manque jamais de se rendre à *Cotate*. Dans une grande salle de sa maison, qui n'étoit pas éloignée de l'Eglise du saint Apôtre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, & éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis long-temps avec beaucoup de soin, un cochon qui devoit servir de victime, & qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes. Les principaux de la ville & les personnes les plus riches des environs, qui étoient de sa *Caste*, devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du Gouverneur, qui permît de faire le sacrifice à un certain jour, & qui défendît aux Chrétiens de faire leur fête ce jour-là.

là. Elle l'obtint , & la chose demeura secrète jusqu'au commencement de Décembre , que le Missionnaire qui a soin de cette fameuse Eglise en fut averti. Il ne perdit pas un moment , & au lieu de s'adresser au Gouverneur de la ville , qui avoit porté l'ordre , il alla droit au Gouverneur de la province. Il lui représenta & le mécontentement de tant de peuples qui étoient venus de loin pour solemniser la fête de saint François-Xavier , & l'injure qu'on feroit à la mémoire de l'Apôtre des Indes , si au lieu de célébrer sa fête , on faisoit au Démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du Pere eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur de la province donna ordre qu'on solemnisât la fête à l'ordinaire , & que le sacrifice fût rejeté à un autre jour. Ainsi ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espece de victoire que la vraie Religion venoit de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la maniere dont les Prêtresses idoâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices , & voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé

dans la falle dont nous avons parlé , la Prêtresse se met au milieu des trois colonnes , & commence à invoquer le Diable , en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens & une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons , qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder. Enfin il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer , que la Mégere se leve , prend un couteau , égorge le cochon , & se jettant sur la plaie , boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie , elle prophétise , elle menace la Peuplade & la province des plus terribles châtimens de la part du Démon qui l'inspire , ou dont elle feint d'être inspirée , si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande ; de l'or , de l'argent , des joyaux , du riz , de la toile , tout lui est bon ; & ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans , qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande & bien peuplée , quoiqu'elle n'ait , non plus que la plûpart des autres villes des Indes , ni

fossés , ni murailles. Elle est dans les terres à quatre lieues du Cap de *Comorin*, au pied des montagnes , qui rendent ce Cap fameux pour les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue , on trouve en même temps les deux saisons de l'année les plus opposées , l'hiver & l'été , & que quelquefois dans un même jardin de cinq cens pas en quarré , on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réunies , les arbres étant chargés de fleurs & de fruits d'un côté , pendant que de l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loisir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fausseté du fait ; mais il est certain que des deux côtés du Cap les vents sont toujours opposés & soufflent comme s'ils vouloient se combattre ; de sorte que quand à la côte occidentale du Cap de *Comorin*, les vents viennent de l'ouest , à la côte orientale ils viennent de l'est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* jusqu'au Cap de *Comorin* , ayant presque toujours eu le vent au sud-est ou au sud-ouest , nous le trouvâmes au nord-est dès què nous eûmes passé ce Cap. Comme donc

cette diversité des vents , sur-tout lorsqu'elle est durable , contribue infiniment à la diversité des saisons , il n'est pas incroyable que vers la pointe du Cap , il puisse y avoir , dans un assez petit espace de terrain , des endroits tellement exposés à l'un des vents , & tellement à couvert de l'autre , que le froid ou le chaud & les impressions qui les suivent se fassent sentir en même temps dans des lieux assez peu éloignés , comme dans d'autres qui le feroient beaucoup davantage. Mais je laisse à nos sçavans à rechercher la raison physique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs , où il semble que les principes tout semblables devroient la causer.

Ce feroit ici , mon Révérend Pere , le lieu de vous faire une description exacte de tout le pays qui est entre *Cotat* & *Pondichery* , puisque je l'ai parcouru dans ce voyage ; mais il faudroit plus de temps que je n'en ai maintenant. On me presse de finir ma lettre , & je remets à une autre occasion ce qui me resteroit de curieux à vous mander.

J'ajoute seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les Chrétiens à *Tanjaour* , & dont je ne doute pas que quelques-uns de nos

Missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille Chrétiens ont déjà confessé généreusement Jesus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'aient rien épargné pour ébranler leur constance & les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, se sont laissés chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou bien se sont vu enlever leurs femmes & leurs enfans pour être prostitués d'une maniere infame. D'autres enfermés dans des cachots puans & obscurs, ont long-temps souffert une faim & une soif cruelle. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractère des idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. On a arrêté en cette occasion deux de nos Peres, dont un a eu le bonheur de mourir les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans sa prison. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des Missionnaires qu'on a laissés en liberté n'ont eu gueres moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs

travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, & la tendre compassion que leur caufoit le fupplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils fe foient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs Supérieurs, qui leur avoient défendu de fe montrer d'ici à quelque temps, & pour animer & fortifier de près & de loin, par des exhortations & par des lettres vives & touchantes, ceux de leur troupeau, que la perfécution fembloit avoir ébranlés. Nous espérons que les personnes pleines de zèle & de charité auront pitié de cette Chrétienté défolée ; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il feroit néceffaire que nous euflions de quoi tirer nos pauvres Néophytes de l'extrême mifere où les a réduits leur conftance à pratiquer l'Evangile que nous leur enseignons. Jugez, mon Révérend Pere, de notre affliction, quand nous voyons ces vrais Confefseurs de Jefus-Christ venir à nos pieds nous demander quelque affiftance, & que notre pauvreté ne nous laiffe prefque aucun moyen de les foulager. On n'héfitera point à vendre & à engager tout ce qu'on peut avoir jufqu'aux vafes facrés, lorsqu'il fera absolument né-

cessaire : mais on fera bientôt au bout ,
& les meubles les plus précieux de
notre Eglise ne s'étendent pas bien loin ,
comme vous pouvez penser. Un be-
soin si pressant , parle assez au cœur de
ceux qui sont touchés du salut des
ames , & de l'honneur dû aux Autels.
Je suis avec un profond respect , &c.

L E T T R E

*Du Pere Tachard , Supérieur des Missions
de la Compagnie de Jesus dans les Indes
Orientales , à M. le Comte de Crecy.*

A Pondichery , le 4 de Février 1703.

M O N S I E U R ,

Il est bien juste que je vous fasse
part des premiers fruits de notre Mis-
sion Françoisé de *Carnate* , puisque cet
établissement si important pour la pu-
blication de l'Evangile , & pour la con-
version de plusieurs Nations , est une
suite du zèle , de l'habileté & de la fer-
meté avec lesquelles vous nous avez
conservé par les traités de paix le Fort
& la Mission de Pondichery , d'où l'on

envoie avec tant de bénédictions du Ciel des ouvriers Evangéliques dans les Royaumes voisins.

Après le débris de notre Mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plupart de nos Peres se retirerent à Pondichery sur la côte de *Coromandel*, où je les fus joindre après mon troisieme voyage en France. En voyant le grand nombre d'idolâtres, qui nous environnoient à l'ouest & au nord, nous fûmes touchés d'un véritable desir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient faits vers le sud, où ils avoient formé une Chrétienté de près de deux cens mille ames, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery : mais les Hollandois nous en ayant chassés presque aussi-tôt que nous eûmes commencé à faire nos premieres fonctions dans l'Eglise que nous y avions bâtie, nos espérances alloient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la

conclusion de la paix générale. Ce fut , Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la Royale Compagnie , & vous devîntes en même temps comme le restaurateur de notre Mission chancelante, dont vous étiez déjà en tant de manieres le bienfaiteur , comme de toutes nos autres Missions du Levant, des Indes orientales & de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquieme voyage , je trouvai le Pere Mauduit , qui avoit déjà commencé un établissement à trente ou quarante lieues d'ici vers le nord-ouest, après avoir quitté la Mission de Maduré , où il avoit appris la langue & les coutumes du pays. Il étoit allé à *Carouvepondi* , où il cultivoit une centaine de Chrétiens qu'il avoit baptisés depuis qu'il s'y étoit établi. Ce même Pere avoit fait divers voyages & diverses découvertes dans les pays voisins , & sur-tout vers le nord-ouest, où il avoit eu occasion d'annoncer l'Evangile à divers peuples , & de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses Apostoliques , il jetta les fondemens de l'Eglise de *Tarcolan* , autrefois le centre de l'Idolâtrie de *Carnate* & de l'Eglise de

Ponganour, grande ville & fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avoit eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingt Idolâtres.

Avant que de partir de France cette dernière fois, j'avois obtenu de notre Pere Général que le Pere Bouchet revînt dans notre nouvelle Mission Française. Ce Pere après la révolution de Siam avoit passé dans la Province de *Malabar*, & s'étoit consacré à la Mission de Maduré, où Dieu avoit donné tant de bénédiction & de succès à son zèle, qu'il avoit formé à *Aour* à quatre lieues de la ville de *Trichirapaly*, qui est aujourd'hui la Capitale du royaume, une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens qu'il avoit baptisés de sa main. Dès que je lui eus signifié la volonté de nos Supérieurs, il se mit en état de quitter sa Mission, & malgré les larmes & les instantes prières de ses chers Néophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances, dont le seul récit m'a souvent tiré les larmes des yeux, & il est difficile de voir l'empressement, la tendresse & la douleur de tant de milliers de fervens Chrétiens, sans en être vivement touché.

Cependant , il nous falloit nécessairement un homme de son expérience & de sa capacité pour donner à la nouvelle Mission de *Carnate* une forme convenable à nos desseins , je veux dire , afin que ses fondemens fussent solides , & qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au salut des ames. Le Pere Bouchet amena avec lui d'*Aour* un autre Missionnaire François nommé le Pere de la Fontaine , qu'il avoit formé de sa main , de sorte qu'au mois de Mars de l'année 1702 , ils se trouverent trois Missionnaires dans le Royaume de *Carnate*. Le Pere Bouchet fut nommé Supérieur de la nouvelle Mission , il étoit difficile de faire un meilleur choix , comme vous le verrez dans la suite. Il s'établit à *Torcolan* , & ayant laissé le Pere Mauduit dans son Eglise de *Carouvepondi* , il envoya le Pere de la Fontaine à *Ponganour* , où l'on parle la langue *Talangué* , qui est aussi différente du Malabar , que l'Espagnol l'est du François.

Les Missionnaires qui s'étoient assemblés à *Carouvepondi* avoient résolu entr'eux en entrant dans cette nouvelle Mission de prendre l'habit & la maniere de vivre des *Sanias Brames* , c'est-à-

dire des Religieux pénitens. C'étoit prendre un engagement bien difficile, & il n'y a que le zèle & la charité Apostolique, qui en puisse soutenir la rigueur & les austérités. Car outre l'abstinence de tout ce qui a eu vie, c'est-à-dire, de chair, de poisson & d'œufs, les *Sanias Brame* ont des coûtures extrêmement gênantes. Il faut se laver tous les matins dans un étang public en quelque temps que ce soit, faire la même chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un *Brame* pour cuisinier, parce que ce seroit se rendre odieux & indigne de son état, que de manger quoi que ce soit qui eût été préparé par des gens d'une *Caste* inférieure. Cet état les oblige à une extrême solitude, & à moins qu'un *Sanias* ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le prochain, il ne lui est pas permis de paroître hors de son hermitage. Je ne parle point ici d'autres loix aussi gênantes, qu'un Missionnaire *Sanias* doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque avantage de ses travaux pour le salut des pauvres Indiens.

Tarcolan étoit une ville considérable; pendant que les Rois de *Golconde* en

ont été les maîtres, & il y a trente ans qu'ils l'étoient encore : mais elle a beaucoup déchu de sa grandeur & de ses richesses depuis que les Maures s'en sont emparés par la conquête du Royaume de *Golconde*. Si l'on en croit les traditions fabuleuses des Gentils, elle étoit anciennement si belle & si magnifique, que les Dieux du pays y tenoient leurs assemblées générales, quand il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Maures après l'avoir conquise, la voyant presque déserte par la fuite des habitants, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque tous les magnifiques pagodes que les Gentils y avoient bâtis. Ils n'ont gardé que le principal, dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étendue des terres que le grand Mogol a subjuguées, & le nombre infini des villes qu'il a prises, ne lui permettent pas d'y établir des gens de sa Religion, qui est la Mahometane : il a confié la garde de la plupart des villes moins importantes à des Gentils, & il en doit être content ; car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur, pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les Grands de l'Empire, leur donne, comme en souveraineté pendant leur vie, des Provinces particulieres, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de Cavaliers, quand il en a besoin. Quelques puissans que soient ces Gouverneurs, ils ont des surveillans qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des Intendans de nos Provinces de France. L'emploi de ces *Divans*, qui sont indépendans des Gouverneurs ou *Omeraux*, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'empêcher les injustices que ces petits Souverains exercent ordinairement sur les peuples. Le Gouverneur général de *Cangibouran*, d'où dépend la ville de *Tarcolan*, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, & qui a rendu des services importans à l'Etat; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner *Tarcolan* de la maniere dont je viens de le dire. *Daourkan* a établi cinq Gouverneurs particuliers dans cette grande ville, on les appelle *Cramani*: le premier de ces cinq Gouverneurs, qui avoit un *Topo* auprès de *Tarcolan*, l'a donné au Pere Bouchet, qui y a fait

bâtir une petite Eglise & une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le Royaume de *Carnate*.

Peu de temps après que cet ancien Missionnaire eut paru dans ce *Topo*, c'est ainsi qu'on appelle ici ces sortes de bois de haute futaie, le bruit se répandit dans la ville & aux environs qu'il y avoit un fameux pénitent auprès de *Tarcolan*. Le *Cramani* son bienfaiteur fut le premier à lui rendre visite dans ce petit hermitage; le Pere Bouchet, qui sçait parfaitement la langue & les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le *Cramani* fut charmé, non-seulement de la vie austere du *Sanias Brame*, & de son désintéressement à ne rien prendre de personnes, sous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ses manieres polies & de la sainteté de ses discours. Il faut connoître la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à son hermitage. Il m'assure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de réciter son Breviaire, de faire ses prieres, & de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes visites ont été interrom-

pues à diverses reprises par la jalousie des *Brames* & des *Joguis*, qui faisoient courir le bruit, par leurs émissaires, que le *Sanias* du *Topo* étoit de la *Caste* abominable des *Pranguis*, qui habitent les côtes des Indes, qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du *Sanias*, qui rendoit fort probable ce qu'on disoit de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire ; mais le *Cramani* son bienfaiteur ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du Missionnaire, & son exactitude à garder toutes les pratiques les plus sévères de son état, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foi, & c'est assurément un fervent Chrétien.

Ces bruits si défavantageux à la Religion s'évanouirent tout-à-fait par deux ou trois visites importantes que le *Sanias* Romain reçut dans sa solitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des *Brames*, fut un célèbre *Brame*, Intendant de *Daourkan*. Il y a divers degrés de noblesse parmi les *Bra-*

mes, comme il y en a en Europe parmi les Gentilshommes. Cet Intendant général étoit *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la première noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au Missionnaire; & après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre souverain qui méritât nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante & plus avantageuse à notre sainte Religion. *Daourkan* qui est le Gouverneur général du Royaume de *Carnate*, comme j'ai déjà dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, & l'a fait son Lieutenant général. Celui-ci ayant eu ordre de son pere de se rendre à *Velour*, dernière place des *Marastes*, qui étoit assiégée depuis plusieurs mois par les Maures, & qui étoit sur le point de se rendre, comme elle a fait depuis deux mois, passa à *Tarcolan*, & alla voir le *Sanias* pénitent. Comme les visites des Grands de cet Empire ne se font qu'en grande cérémonie & qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* vint à l'hermitage au son des tambours & des timbales, accompagné d'un gros corps d'infanterie & de cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une manière plus respectueuse que fit ce Seigneur avec le

Sanias Romain. Il lui offrit des terres ; l'assura de sa protection , & après s'être recommandé à ses prieres , il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on faisoit au Missionnaire sur le *Pranguinisme* , c'est-à-dire , en l'accusant d'être Européen , a diminué , & les Gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'estime pour la doctrine & la personne du Pere , après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs & leurs maîtres.

Le Gouverneur particulier de *Tarcolan* vint ensuite , & tous les habitans de cette ville suivirent son exemple , de sorte que la loi de Dieu ne paroît plus avec opprobre ; au contraire , chacun s'empresse de l'écouter & de s'en instruire. Il faut cependant de la patience pour laisser fructifier cette divine semence ; car ces Idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le Pere Mauduit après avoir établi deux Eglises , l'une à *Carouvepondi* & l'autre à *Eroudourgan* , ville qui n'est qu'à trente lieues de *Pondichéry* , vers le nord-ouest , s'est appliqué à l'étude du *Grandan* , qui est la langue sçavante

du pays. Pour rendre son ministère plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres, qui sont écrits en cette langue, & paroître sçavans dans les sciences dont leurs Docteurs font profession. Les *Brames*, qui veulent être seuls les dépositaires des sciences, ne permettent point qu'on traduise les Auteurs qui en traitent, & d'ailleurs ils en sont infiniment jaloux; persuadés que la science est le véritable caractère de la noblesse.

Le Pere de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de sa Mission. Il a sçu gagner la bienveillance du Prince de *Ponganour*, où il s'est établi, & de la Princesse son ayeule, qui est régente de ses Etats pendant sa minorité. Outre près de cent adultes, tous de *Castes* distinguées, qu'il a baptisés, il compte neuf *Brames* parmi ses Néophytes; c'est-à-dire, qu'il a lui seul en huit mois baptisé plus de *Brames* adultes que presque tous les Missionnaires de Maduré n'en ont baptisé en dix ans. Si ces conversions continuent, comme nous avons lieu de l'espérer, on pourra l'appeller l'Apôtre des *Brames*, & si Dieu fait la grace à un grand nombre de ces nobles Sçavans d'embrasser le Christianisme, on convertira aisément

toutes les autres *Castes*. Ce n'est pas que de si grands succès, au commencement d'une Mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître, c'est à nous à nous conformer en tout & par-tout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos Missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espère que Notre Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos Missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prières & celles de leurs Néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnaissance de ce pere de famille qui récompense jusques à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserois vous dire que je joins mes foibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect & de reconnaissance que moi, &c.



L E T T R E

Du Pere Tachard , Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus , au Révérend Pere de la Chaise , de la même Compagnie , Confesseur du Roi.

A Pondichery , le 30 Septembre 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE ,

P. C.

Nous avons jusqu'à présent attendu l'arrivée des vaisseaux de France , mais quoique la saison soit déjà avancée , il n'en a encore paru aucun , & nous ne sçavons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau Danois , qui est le seul qui retourne en Europe.

Notre Mission du Royaume de Carnate commence à s'établir solidement. Nous y avons présentement quatre excellens Missionnaires , dont le Pere Bouchet , qui a tant fait de conversions dans le Maduré , est Supérieur. Les trois autres sont les Peres Mauduit , de la Fontaine

& Petit. Le Pere de la Breuille s'étoit aussi consacré à travailler dans ce vaste champ ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à Pondichéry , je n'ai pas cru devoir l'exposer une seconde fois à une vie si dure & si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persécution contre le Pere Bouchet. On l'a mis en prison avec ses Catéchistes , & on l'a menacé de le brûler tout vif , & de lui faire souffrir des tourmens qui font horreur. On étoit sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile , & on devoit y mettre le feu , lorsque Notre Seigneur détourna les Juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a présenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps ; mais sa douceur & son air modeste & grave sembloit retenir ses bourreaux. Quand il fut arrêté , on se saisit de sa chapelle , & de tous les petits meubles de son hermitage , & on lui enleva toutes les aumônes qu'il avoit , soit pour son entretien & celui de ses Catéchistes , soit pour la subsistance des autres Peres. Enfin , après avoir demeuré un mois en prison , où il ne prenoit

qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques Chrétiens qui avoient été les compagnons de ses souffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, & il a fallu y suppléer comme nous avons pu. La maniere dont ce fervent Missionnaire s'est comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre sainte Religion, les Infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer sa patience & la joie qui étoit répandue sur son visage.

Le Pere de la Fontaine a eu aussi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrès qu'il faisoit, en conçurent de la jalousie, & résolurent de le faire chasser de son hermitage avec outrage & ignominie. Dans cette vue ils engagerent quelques Néophytes de leur *Caste* à l'accuser de se servir de vin au sacrifice de la Messe, ce qui passe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts & des peines humiliantes, dont Notre Seigneur a tiré sa gloire, la persécution a cessé, & ce Pere travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la conversion des Gentils.

Le Pere Petit ne ſçaſſant pas encore affez bien la langue du pays , ſ'eſt retiré dans une eſpece de déſert où il demeure pour l'apprendre & pour ſe former peu à peu aux biſarres coutumes de ces peuples , & à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le Pere Mauduit eſt actuellement en priſon , d'où il m'écrit en ces termes : *J'ai été battu , baffoué & meurtri juſqu'à la mort avec mes bons Catéchiftes ; mais enfin je ſuis encore vivant & en état de rendre ſervice à Dieu , ſi mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris , & je vous prie de me ſecourir. Je vous avoue, mon Révérend Pere , que cette triſte nouvelle , m'a percé le cœur ; mais ce qui me pénètre de douleur eſt de nous voir preſque dépourvus de tout , & dans une eſpece d'impoſſibilité de ſecourir ce pauvre captif pour Jeſus-Chriſt. Nous commençons à vendre nos meubles , & ce qui nous reſte d'inſtrumens de Mathématique pour ne pas manquer à nos chers Miſſionnaires dans des néceſſités ſi preſſantes.*

Les Peres Quenein, Papin & Baudré ſont dans le Royaume de Bengale , où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an paſſé ſur les vaiſſeaux de
de

de la Royale Compagnie. Sa fanté ne lui a pas permis d'entrer dans la Mission des terres , à laquelle il fouhaitoit ardemment de se consacrer.

Nous sommes ici cinq Prêtres & deux Freres de notre Compagnie , tous fort occupés. Le Pere de la Breuille , qui est revenu de *Carnate* , à cause de sa mauvaife fanté , comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre , enseigne la Philosophie. Le Pere Dolu est Curé de la Paroisse des Malabares. Le Pere de la Lane , venu par les derniers vaisseaux , apprend les langues du pays , pour entrer en Mission l'année prochaine. Le Pere Turpin travaille très-utilement à la conversion des Gentils de cette ville , & apprend la langue latine à quelques jeunes François & Portugais , qui se destinent à l'état Ecclésiastique. Le Frere Moricet apprend à lire & à écrire , l'arithmétique , le pilotage & autres sciences aux enfans , afin qu'ils puissent dans la suite gagner leur vie. Nous tâchons sur-tout de bien élever cette jeunesse , & de lui inspirer la crainte de Dieu & des sentimens de piété. Le Seigneur a béni cette année nos travaux ; car nous comptons plus de trois cens personnes adultes , bapti-

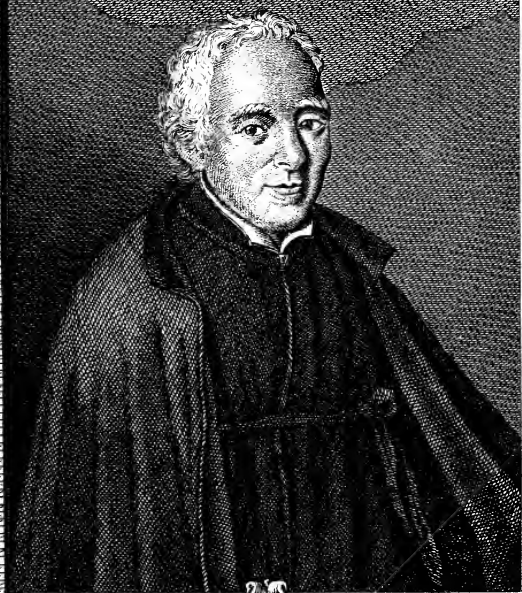
fées dans notre Eglise. La ville de Pondichéry s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y en avoit encore qu'environ deux mille Chrétiennes. Nous espérons, avec la grace de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embrassera notre sainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, & je puis vous assurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaisseaux François, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, & de vous assurer que je suis toujours avec un très-profond respect, &c.

L E T T R E

*Du Pere le Gobien, aux Missionnaires
François à la Chine & aux Indes.*

MES RÉVÉREND S PERES,

Quelque sensibles que nous ayons été ici à la perte que nous avons faite du Révérend Pere Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de sa mort, qui doit



LE REVEREND PERE ANTOINE VERJUS

*Instituteur et premier Directeur des Missions Françaises
de la Compagnie de Jesus à la Chine et aux Indes Orientales.
Mort à Paris le 16 Mai 1706 âgé de 75. Ans.*



maintenant avoir été portée jusqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impressions, & peut-être encore de plus vives, puisque vous perdez en sa personne celui que vous regardiez, avec raison, comme le pere & le fondateur de vos Missions. Il l'étoit en effet : & c'est à l'établissement de cet ouvrage si nécessaire au salut des ames, qu'il a employé une bonne partie de sa vie. Il y a consacré ses soins, ses veilles, sa santé, le crédit de ses amis, toutes les pensées de son esprit, &, j'ose dire, toute la tendresse & tous les mouvemens de son cœur.

J'ai cru, mes Révérends Peres, pour ne vous pas laisser sans quelque consolation dans une si juste douleur, & pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai sçu par moi-même, & ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de sa vie & de ses vertus. Le récit que je vous en ferai sera court & simple, & ne contiendra rien qui ne soit conforme à l'exakte vérité. Mais j'espère, sa mémoire vous étant aussi chere qu'elle l'est, que vous en ferez touchés, & que vous y trouverez même, quelques

fervens que vous puissiez être, de quoi vous instruire & vous édifier.

Le Pere Antoine Verjus nâquit à Paris le 24 Janvier de l'année 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, & cet assemblage de bonnes qualités, qui font toujours naître de grandes espérances, & qui attirent l'attention & les soins particuliers des parens. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veilloit d'une maniere spéciale à sa conservation; & l'on a toujours regardé, dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particuliere de Dieu, mais comme une chose qui approchoit du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenoit à la campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avoit commis pour son éducation, il monta sur un puits très profond, qui n'étoit couvert que de mauvaises planches, & se faisoit un divertissement de s'y promener comme sur une espece de théâtre, quand les deux planches du milieu lui manquerent tout à coup sous les pieds. Il étoit perdu sans ressource, si en tombant, il ne se fût pris à une des planches qui restoient encore, & où il de-

meura attaché, n'ayant, pour soutenir tout le poids de son corps ainsi suspendu, que l'extrémité de ses doigts. Il demeura en cet état, jusqu'à ce qu'une jeune Payfanne accourût au bruit qu'elle entendit; mais comme elle n'avoit pas assez de force pour l'aider à sortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, & d'appeller du monde à son secours. Alors un homme inconnu s'approcha, & l'ayant retiré sans peine, il l'avertit d'aller sur l'heure même à une chapelle de la sainte Vierge, qui étoit dans le voisinage, pour y rendre grace à Dieu de l'avoir délivré d'un péril si évident. Il le fit avec joie, car il avoit déjà envers elle une dévotion particulière, qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Toute la bonté de son cœur se fit connoître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de la maison, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avoit sauvé la vie, afin de lui procurer la récompense qu'il méritoit. Mais cet homme, que la Providence sembloit n'avoir conduit là que pour le tirer de ce péril, disparut à l'instant; & quelque diligence qu'on fit pour le trouver,

ou du moins pour ſçavoir qui il étoit, on n'en put jamais être inſtruit.

A l'égard de la jeune payſanne, pour reconnoître le ſervice qu'elle lui avoit rendu, il s'appliqua à l'inſtruire lui-même des Myſteres & des devoirs de la Religion, & il le fit ſi parfaitement, tout enfant qu'il étoit encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de Religieuſe chez les Hoſpitalieres de la Place Royale, où elle a donné, pendant toute ſa vie, de grands exemples des vertus propres de ſon état. Il courut dans ſa jeuneſſe, malgré l'attention de ſes parens, pluſieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une maniere ſi viſible, que le Pere Verjus, qui parloit peu de lui, avouoit quelquefois à ſes amis, qu'il ne pouvoit en rappeler le ſouvenir, ſans être pénétré de la plus vive reconnoiſſance.

Monſieur Verjus, qui comptoit pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étoient accompagnés & ſoutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuſes inclinations d'un fils qu'il aimoit tendrement. Quoique perſonne ne fût plus capable que lui de

donner à ses enfans une éducation heureuse, comme le sçavent ceux qui l'ont connu, & comme il a assez paru par les fruits solides qu'ils ont retiré de ses soins, & par la maniere dont ils se sont distingués dans la profession qu'ils ont suivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre college de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès & dans les sciences & dans la piété. Dès-lors on admiroit en lui des sentimens nobles & élevés beaucoup au-dessus de son âge; un naturel égal & sans humeur, une sagesse anticipée, un esprit vif & pénétrant, & qui ne se rebutoit pas aisément du travail, beaucoup de fermeté & de courage; en un mot, les plus heureuses dispositions du monde à servir quelque jour utilement l'Etat dans le siecle, comme plusieurs autres de sa famille. Mais Dieu qui vouloit l'attirer à son service, lui inspira d'autres vues. Dans le temps qu'on songeoit à le retirer du college pour lui faire prendre le parti de l'épée, il se sentit fortement pressé de quitter le monde, & d'entrer dans notre Compagnie. Le Pere Petau, à qui il avoit déjà confié sa conscience, fut celui qu'il

consulta sur son dessein. Ce grand homme, aussi recommandable par sa sagesse & par son éminente vertu, que par cette capacité profonde qui le rendit une des plus vives lumières de son siècle, se fit un plaisir de l'écouter; & comme il connoissoit déjà, par lui-même, & par le témoignage public, la piété constante & les talens naturels du jeune homme, après quelques entretiens particuliers, il l'assura que sa vocation venoit de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à son père, qui en fut vivement touché, & qui mit d'abord tout en œuvre pour s'opposer au dessein de son fils; mais comme la tendresse ni l'autorité paternelle ne gaignoient rien sur un esprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaisir aux environs de Paris, pour voir s'il n'y avoit point quelque légèreté dans son dessein, & si le commerce du monde ne lui inspireroit point d'autres sentimens.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zèle ardent pour la conversion des Infidèles, qui a si fort éclaté dans la suite de sa vie. Il se trouva un jour chez un Gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaisir au Père,

le Gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils : mais bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'insinua même si bien dans l'esprit du Gentilhomme, & lui parla sur la conversion des Infideles d'une manière si pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ses aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laissa sur cela un mémoire écrit de sa main, où il l'exhortoit à donner deux mille écus au Noviciat des Jésuites, pour y élever de jeunes Missionnaires propres à aller porter les lumières de l'Évangile dans le nouveau monde. Ce mémoire se trouva dans les papiers du Gentilhomme, après sa mort avec son testament, qui étoit en effet chargé de cette aumône, & qui fut exécuté avant même que le Pere Verjus eût fait ses premiers vœux de Religion.

Cependant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avoit pris, pour faire changer de résolution à son fils, n'avoient servi qu'à le fortifier, ne voulut plus s'opposer aux desseins de la Providence, & il en fit le sacrifice à Dieu, en homme vertueux & plein de Religion.

La séparation couta cher à l'un & à

l'autre, & le Pere Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il sentit les mouvemens de la nature se réveiller dans son cœur, d'une maniere si forte, qu'il en fut ébranlé. Mais dès qu'il fut au Noviciat, il protesta à Jesus-Christ que sa croix lui tiendrait lieu, à l'avenir, de tout ce qu'il avoit eu de plus cher dans le monde. En même temps ses peines s'évanouirent, & il ne songea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venoit d'embrasser.

On ne sçauroit dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa profession. Il étoit alors dans sa dix-neuvieme année; & comme il avoit l'esprit mûr & fort avancé, il prit les choses de la piété, non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particulièrement aux vertus solides, & propres à former un homme destiné à travailler au salut des ames. La conversion du nouveau monde ayant été le principal attrait de sa vocation, c'est-là qu'il rapportoit ses prieres, ses communions, ses mortifications, & toutes les autres pratiques de la vie Religieuse; & son zele le porta dès ce temps-là à écrire à notre Pere Général pour lui demander la permission de s'y consacrer lui-même le plut-tôt qu'il se pourroit. Ce fut dans

de si saintes dispositions qu'il fit ses premiers vœux.

Après son noviciat, on l'envoya régenter en Bretagne. Le desir qu'il avoit de se consacrer aux Missions ne s'y ralentit pas, au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de plusieurs fervents Missionnaires, que les Jésuites avoient de tous côtés dans cette Province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on observe dans notre Compagnie, qu'il n'étoit pas encore mûr pour des emplois si difficiles; qu'outre les forces du corps & un âge plus avancé, il falloit acquérir beaucoup de connoissances, & s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devoit pas aller dans le nouveau monde pour se rendre saint, mais plutôt qu'il falloit se rendre saint, pour être en état d'aller travailler avec succès à la conversion du nouveau monde.

Ainsi il ne songea qu'à se perfectionner dans son emploi : & les classes furent pour lui une espece d'apprentissage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il espéroit de le faire un jour dans les Missions, à souffrir, à travailler, à instruire & à former les autres à la vertu. A mesure qu'il enseignoit à ses écoliers les

voies du salut, il marchoit à grands pas dans celle de la perfection ; & comme il rapportoit tout à cette fin , ni l'étude des langues , ni la lecture des auteurs profanes , ni le plaisir qu'il prenoit à la poésie & à l'éloquence , ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sçut si bien allier l'un avec l'autre , que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit en effet des progrès très - considérables , & il se trouvoit parmi-nous peu de personnes , qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit , & qui entendissent plus finement les belles-lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès , & il crut alors pouvoir espérer que le Pere Général écouterait ses prières , & qu'il lui accorderoit enfin la grace qu'il avoit si long-temps désirée. Bien des raisons cependant paroissoient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnoit sans ménagement à tout ce qu'il entreprenoit , son extrême application à l'étude lui avoit causé des maladies considérables , jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours , & de laisser les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paroissoit entièrement ruinée , & on désespéroit qu'il pût ja-

mais se rétablir. D'ailleurs on devoit avoir de la peine à se priver en France d'un homme que son esprit, sa capacité, & son excellent naturel rendoient propre à d'autres fonctions importantes, & qui demandoient moins de forces que les emplois de la vie apostolique.

Cependant sa fermeté & son zele lui firent presser si fortement ses Supérieurs, qu'il leur fit une espece de violence; & malgré tous les obstacles qu'on lui opposa, il obtint enfin du Pere Général la permission de partir. Mais Dieu ne lui inspiroit ce grand zele que pour éprouver sa fidélité, ou plutôt il attendoit encore plus de son zele, que ce qu'il lui avoit inspiré. Il ne demandoit qu'une place parmi les Missionnaires; & Dieu en le destinant à en être le Pere & le conducteur, vouloit, en quelque maniere, qu'il les remplît toutes.

Monsieur le Comte de Crecy qui fut averti, quoiqu'un peu tard, de son dessein, ne put jamais se résoudre à perdre un frere qui lui étoit si cher. Il s'opposa fortement à son départ; & il lui fut d'autant plus aisé d'y réussir, que les Médecins déclarerent que, dans la foiblesse où se trouvoit alors le Pere

Verjus, il ne pouvoit pas même entreprendre le voyage, sans courir risque de sa vie. Les raisons & les prieres de Monsieur de Crecy toucherent les Supérieurs, & il fut conclu que le Pere Verjus resteroit en France. Tout ce qu'on put faire pour le consoler, fut de lui donner quelque espérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on étoit alors obligé de lui refuser.

Le Pere Verjus songea donc à rétablir sa santé. Mais comme il n'attendoit rien des remedes ordinaires, qu'il avoit si souvent & si inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que sa piété lui inspira. Il avoit une grande vénération pour la mémoire de Messire Michel le Nobletz, célèbre Missionnaire de Bretagne, qui étoit mort quelques années auparavant en odeur de sainteté (1), & dont il avoit ouï parler avec admiration durant son séjour en cette Province. Il l'invoquoit souvent dans ses dévotions particulieres, & pour obtenir, par ses mérites, la guérison; il s'engagea par vœu à écrire sa vie. Cette vie, qu'il donna sous le nom de l'Abbé de Saint André, fut reçue du public avec

un applaudissement général. (1) On la lut dans toutes les Communautés, & on la proposa aux Ecclésiastiques des Séminaires, comme un modele parfait pour ceux qui travaillent à la conversion des ames.

L'estime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'étoit pourtant qu'un premier essai, ne donna jamais envie au Pere Verjus de s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritoit, pourvu que le prochain en retirât un solide avantage : & ça été une des maximes qu'il a le plus constamment suivies, de travailler toujours sans aucune vue d'intérêt propre, sçachant bien que Dieu nous récompense au centuple, non-seulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'esprit des hommes. Ce travail qui devoit être, ce semble, un obstacle au rétablissement de sa santé, devint un remede à son mal, comme sa foi le lui avoit fait espérer. Il se trouva dans la suite beaucoup mieux ; & quoiqu'il ne fût point encore assez

(1) Elle fut imprimée à Paris chez François Maguet, en 1666.

fort pour exécuter ses premiers desseins, il ne désespéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au salut du prochain.

On eût bien souhaité qu'il se fût appliqué à la prédication. Il avoit pour cela des qualités qui ne se trouvent guères réunies dans la même personne; une éloquence naturelle & pleine d'onction, une politesse qui n'avoit rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'esprit & dans l'action; une imagination qui répandoit par-tout de l'agrément & de la clarté, & sur-tout un sens droit, un discernement juste, & un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de vrai & de solide en chaque chose : mais la foiblesse de sa poitrine & un asthme continuel empêcherent toujours les Supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en consola plus aisément que ses amis, parce qu'il redoutoit ce que ce ministère a d'éclatant; mais, pour ne pas laisser languir son zèle, il résolut d'écrire sur des matieres de piété. Pour connoître ce que le Pere Verjus étoit capable de faire en ce genre-là, outre la vie de Monsieur le Nobletz, dont j'ai parlé, il ne faut que jetter les yeux sur celle de saint Francois de Borgia;

qu'il a beaucoup plus travaillée, & à laquelle il eût encore voulu mettre la dernière main sur la fin de sa vie, si ses occupations & ses incommodités lui eussent laissé quelques momens de loisir. C'est un ouvrage plein de cet esprit du Christianisme & de ces grands sentimens, qui font paroître la vertu dans tout son jour. Tout y respire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la solitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, & la douceur de la priere & de la contemplation : il est difficile de lire cette histoire avec quelque attention, sans être également touché & des grands exemples qu'on y remarque, & de la maniere vive & éloquente dont les choses sont exposées par l'auteur.

Le Pere Verjus avoit sur-tout pour écrire une facilité merveilleuse. Rien, ce me semble, ne lui coûtoit; & dès qu'il prenoit la plume, tout ce qu'il vouloit dire se présentoit d'abord à son esprit, & couloit comme de source, sans qu'il fût obligé de le chercher. Je me suis moi-même fait souvent un plaisir de lui voir écrire un grand nombre de lettres sur des affaires importantes, qui demandoient de la réflexion & de

la justesse : il les écrivoit toutes aussi vite que si on les lui eût dictées ; & je trouvois à la fin , non-seulement qu'il n'avoit rien omis d'essentiel , ni pour le fond ni pour l'ordre , mais qu'il y avoit par-tout un agrément & un tour d'esprit , où il est difficile d'arriver , même avec beaucoup d'étude & de travail. Il y a peu de personne , en France , d'une certaine distinction , qui n'aient lu ou reçu de ses lettres , soit de celles qu'il écrivoit en son nom , soit de celles qu'il a écrites pour le Révérend Pere de la Chaise. Comme il tenoit lui-même un registre de celles particulièrement qui étoient sur des affaires importantes , le nombre qu'on en a est si prodigieux , qu'on pourroit être surpris , qu'avec ses autres occupations , il ait pu fournir à un si grand travail.

Il seroit à souhaiter , pour le public , qu'on eût conservé les lettres qu'il a écrites à feu Madame de Malnoue (1), sur différens sujets de spiritualité. Cette Princesse , si recommandable par sa piété , par son esprit & par sa politesse , pouvoit elle-même servir de modele à tous

(1) La Princesse Marie-Eléonore de Rohan ,
Abbesse de Malnouë.

ceux qui se piquoient de bien écrire. Elle se connoissoit parfaitement en ces sortes d'ouvrages ; & le commerce qu'elle avoit avec tout ce qu'il y avoit de plus poli & de plus spirituel , lui donnoit lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle disoit quelquefois que dans les lettres des personnes de sa connoissance qui écrivoient le mieux , il lui sembloit voir tout d'un coup ce qu'ils avoient d'esprit ; mais que dans celles qu'elle recevoit du Pere Verjus , elle appercevoit, comme en éloignement & en perspective, un fond d'esprit en réserve, qui alloit incomparablement au-delà de ce qu'il en vouloit faire paroître. Elle voulut mettre à la tête de son admirable Paraphrase sur le Livre de la Sagesse une préface de la façon du Pere Verjus. Ce Pere en fit une très-courte , & en si peu de temps, qu'il sembla y affecter quelque sorte de négligence. Cependant elle parut si belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvoit se lasser de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence sans art & sans étude , valoient un livre entier.

La réputation que le Pere Verjus s'étoit acquise de bien écrire , le fit

rechercher de plusieurs personnes de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit & de ses talens ; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyoit être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent ; mais c'étoit dans une conjoncture où le devoir & l'amitié sembloient l'exiger de lui. Parmi ceux-là , on peut mettre l'Apologie de M. le Cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitoit de la paix ; plusieurs Manifestes françois & latins pour les Princes d'Allemagne, contre les prétentions de la Cour de Vienne, & quelques autres écrits de même nature qui regardoient les intérêts de la France , & qu'il fit pour soulager M. le Comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi.

Ce fut en 1672 que ce Ministre, accablé par la multitude des affaires, dont il étoit chargé, & encore plus par ses indispositions, souhaita, pour sa consolation & pour son soulagement, avoir auprès de lui le Pere Verjus, dont il

connoissoit mieux que personne l'habileté & la facilité pour le travail.

Le Pere Verjus s'acquit, dans toutes les Cours d'Allemagne, une grande réputation, non-seulement par son esprit, mais beaucoup plus encore par sa vertu & par sa droiture. On admiroit en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une modestie & des airs simples & unis, qui ont toujours fait son caractère parmi nous, & qui étoient encore plus remarquables au milieu du monde. Il se faisoit honneur de porter son habit jusques dans les palais des Princes Protestans, où le nom de Jésuite étoit le plus en horreur; & il paroissoit dans toute sa conduite un fond de piété & de religion qui le faisoit aimer & respecter de ceux dont il étoit connu.

Le premier Ministre de M. l'Electeur de Brandebourg (1), homme d'une capacité reconnue dans tout l'Empire, mais zélé Calviniste, & qui, dès son enfance, avoit pris dans les livres de ses Docteurs d'étranges impressions contre les Jésuites, disoit souvent qu'il passeroit volontiers sa vie avec lui. Ce n'est pas que le Pere le ménageât en aucune

(1) M. le Baron de Schwerin,

maniere quand il s'agissoit de religion; il lui parloit sur ce sujet avec la liberté qui convient à un Ministre de Jesus-Christ; & il employa souvent toute la force de son zèle pour lui faire sentir ses erreurs & pour l'en détacher. S'il ne réussit pas à le convertir, la considération que ce Ministre avoit pour lui fut cependant utile à la Religion. Il lui représenta combien il étoit honteux de recevoir & de récompenser, comme on faisoit en quelques Cours d'Allemagne, & sur-tout en celle de son maître, certains réfugiés de France & d'autres Royaumes Catholiques, à qui le seul esprit de libertinage avoit fait quitter leur pays & leur Religion, & il ferma par-là à plusieurs, l'asyle qu'ils cherchoient à leurs désordres. Ce n'étoit que par un esprit de zèle, & pour les ramener plus aisément dans le bon chemin, qu'il en usoit de la sorte. Lorsqu'il pouvoit les joindre & leur parler, il n'est point de mouvemens qu'il ne se donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquoit à les instruire; il les effrayoit par la crainte des jugemens de Dieu; il les gagnoit par mille bons offices; il procuroit leur réconciliation avec les Supérieurs, dont ils craignoient les châtimens & l'auto-

rité ; il tâchoit de mettre à couvert leur honneur & celui de leur Ordre, s'ils étoient Religieux : enfin il les conduisoit dans des lieux où il pouvoit espérer que leurs personnes & leur salut seroient à l'avenir en sureté. Cette espece de Mission que son zèle lui avoit inspirée jusques dans les Cours & dans les palais des Princes hérétiques, l'occupoit de telle sorte, & lui réussit si bien, qu'il sembloit que la Providence ne l'y avoit envoyé que pour faire rentrer dans l'Eglise ces esprits égarés.

Le premier Ministre du Duc d'Hanovre (1) n'eut pas moins de considération pour le Pere Verjus, qu'en avoit eu celui de Brandebourg : il servoit un Prince Catholique (2), & il avoit le malheur de suivre le parti protestant. La beauté & l'élévation de son génie, jointes à une naissance très-distinguée, lui donnoient un grand crédit en cette Cour. Mais plus il avoit de mérite, plus il étoit touché de celui du Pere Verjus. Il se déroboit souvent à ses plus importantes affaires, pour l'entre-

(1) M. de Grote.

(2) Jean Frideric, Duc d'Hanovre, mort à Ausbourg le 27 Décembre 1679.

tenir & pour disputer avec lui. Il sembloit qu'il cherchât la vérité; il l'écoutoit du moins avec plaisir, quand le Pere tâchoit de la lui faire connoître. Mais ses préjugés l'emportèrent sur sa raison; & quoiqu'ébranlé, il ne put jamais se résoudre à abandonner ses sentimens. Il avoua pourtant de bonne foi que le Pere Verjus l'avoit entièrement persuadé que les opinions des Calvinistes n'étoient pas soutenables; & que pour lui, s'il pouvoit une fois se déterminer à condamner celle de Luther, ce ne seroit jamais que pour embrasser la Religion Catholique. Il ajoutoit aussi que le Pere lui avoit donné une haute idée des Jésuites, & qu'il se croiroit fort heureux d'en avoir toujours auprès de lui deux ou trois de son caractère.

Mais la Princesse Sophie (1), Palatine, alors Duchesse d'Osnabruk, & aujourd'hui Duchesse Douairiere d'Hanovre, dans qui l'esprit n'est pas moins distingué que la naissance, connut peut-être mieux que personne les excellentes

(1) Fille de Fridéric V, Electeur, Comte Palatin du Rhin, & Roi de Bohême, & d'Elisabeth d'Angleterre.

qualités du Pere Verjus. Elle l'honora de son estime & de sa confiance, & lui en donna, en diverses rencontres, des marques très-particulieres. Comme elle comptoit entièrement sur sa discrétion & sa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui sur plusieurs affaires importantes qui concernoient sa maison, & qui paroïssent même devoir être avantageuses à la Religion Catholique. C'est ce qui fit que le Pere Verjus répondit d'abord avec toute l'application de son zèle à l'honneur que lui faisoit cette Princesse, & qu'il chercha à entrer dans les desseins qu'elle lui proposoit. Ils furent cependant sans effet par divers obstacles qui les arrêterent, & auxquels le desir qu'il avoit d'étendre la vraie Religion, ne lui permit pas d'être insensible.

Si le Pere Verjus s'acquit tant d'estime à la Cour des Princes Protestans de l'Empire, il est aisé de juger qu'il ne se fit pas moins estimer chez les Princes Catholiques. M. l'Electeur de Cologne (1), M. l'Evêque de Strasbourg (2), & M. le Prince Guillaume de Furstem-

(1) Maximilien-Henri, Duc de Baviere.

(2) François Egon de Furstemberg.

berg son frere , qui a été depuis Cardinal , lui donnerent toutes les marques possibles de bienveillance. Non - seulement ils lui parloient familièrement de leurs affaires & de leurs intérêts , mais ils cherchoient toutes les occasions de l'obliger. Ils lui accordoient avec plaisir les graces qu'il prenoit la liberté de leur demander , & qui jamais ne le regardoient personnellement. Ils l'invitoient même à se charger librement des prieres qu'on voudroit leur faire par son canal , persuadés que ce qu'il auroit trouvé juste , mériteroit toujours leur attention.

M. l'Evêque de Munster, Bernard de Gaalen , quoiqu'accablé d'affaires , & toujours occupé d'une infinité de grands projets , & M. le Duc d'Hanovre , Catholique , qui étoit le Prince , & peut-être l'homme de l'Empire le plus sçavant dans la Religion , témoignoit souvent qu'ils ne se délassoient jamais plus agréablement qu'en sa compagnie. Ils lui trouvoient de l'érudition dans toutes les sciences , de la délicatesse pour les belles lettres , une critique fine dans les ouvrages d'esprit , & une douceur animée de je ne sçai quelle vivacité , qui réveilloit toujours la conversation ; mais sur-

tout une vertu à l'épreuve , & qui ne se démentoit jamais : de sorte qu'ils le faisoient venir auprès d'eux le plus souvent qu'ils pouvoient , & qu'ils ne s'en séparoient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui se distingua davantage , par l'estime qu'il eut pour le Pere Verjus , fut , sans doute , le célèbre Evêque de Paderborn , alors Coadjuteur de Munster (1). Toute l'Europe sçait que personne ne se connoissoit mieux en mérite que ce grand Prince ; quelque caché qu'il pût être , il l'alloit chercher jusques dans les lieux les plus reculés , parmi les Etrangers , aussi-bien que parmi ceux de sa Nation ; & il croyoit ne pouvoir rendre assez d'honneur à ceux qui se distinguoient par quelque'endroit. Dès qu'il connut le Pere Verjus , il se l'attacha par les témoignages de la plus sincere affection , & dans le dessein qu'il avoit de le retenir toujours auprès de sa personne , il combattoit continuellement les résistances de M. le Comte de Crécy , qui , de son côté , ne pouvoit gueres se passer de lui dans les différentes

(1) Ferdinand de Furstemberg.

Cours d'Allemagne où le service du Roi l'appelloit.

Le Pere s'attacha d'autant plus à mériter & à cultiver les bonnes graces de M. l'Evêque de Paderborn, qu'il y reconnut un grand fonds de Religion, & un desir très-ardent d'étendre par-tout la foi catholique. Il sçut avec quelle piété ce Prince si zélé avoit déjà établi des Missions en Allemagne, il lui persuada de répandre encore ses libéralités jusqu'à la Chine, en donnant un fonds considérable pour y entretenir à perpétuité huit Missionnaires. Cette fondation, mes Révérends Peres, dont vous êtes parfaitement instruits par les relations publiques, & dont vous avez en partie recueilli les fruits, est également due & au zèle de cet incomparable Prélat, & au soin que le Pere Verjus eut de la lui inspirer.

Comme la marque la plus sûre d'un mérite vrai & solide, est sans doute l'estime universelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque commerce, dans le dessein que j'ai, mes Révérends Peres, de vous faire connoître celui du Pere Verjus, ne soyez pas surpris si je m'étends sur l'idée que les personnes les plus qualifiées en ont eue.

La France a jugé de lui comme l'Allemagne ; & le sentiment de ceux qui ont eu de la considération pour lui , lui est d'autant plus avantageux , qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connoître que les Etrangers.

Si le Pere Verjus avoit de la considération pour la personne de M. le Cardinal d'Estrées , cet illustre Prélat , qu'aucun autre n'a surpassé en générosité , ne manquoit aussi aucune occasion de marquer l'estime qu'il avoit pour le Pere Verjus. Il sembloit souvent descendre de son rang pour venir s'entretenir familièrement avec lui ; il se faisoit un plaisir de l'obliger & de le prévenir en toute rencontre ; & comme si ce n'eût pas été assez de l'honorer de sa protection & de sa précieuse amitié , il voulut absolument lui faire accepter une pension considérable , non pas tant , disoit-il , pour pourvoir à ses besoins , que pour faire connoître combien il le confidéroit. Le Pere Verjus refusa constamment cette marque de sa bienveillance , & il l'assura toujours , de la maniere la plus forte , qu'il ne se mettroit jamais hors d'état de pouvoir jurer que son extrême dévouement pour sa personne , avoit été & seroit toute sa vie désintéressé ; mais

que pour marquer à son Eminence qu'il ne prétendoit pas se défendre de lui avoir obligation , il consentoit , quand elle auroit cinquante mille écus de rente , d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour les Missions. C'est ainsi qu'oubliant ses propres intérêts , il ne perdoit jamais de vue ceux de l'Eglise & du prochain.

Il se servit encore plus avantageusement pour ses Missions de la faveur de M. le Marquis de Louvois, & de celle de M. le Marquis de Seignelay. On vit , durant quelques années , dans ces deux Ministres , une espece d'émulation à qui donneroit au Pere Verjus plus de marques de son pouvoir & de sa protection. Ils sembloient se disputer l'un à l'autre les occasions de lui procurer des graces ; & il ménagea si sagement leur bonne volonté , ou , comme il le disoit lui-même , Dieu le conduisit si heureusement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux , que ses cheres Missions profiterent toujours de la disposition favorable où ces deux grands hommes étoient à son égard.

Mais de tous ceux qui étoient alors dans le Ministère , celui qui , sans contredit , lui voulut le plus de bien , ce

fut M. le Marquis de Croissy. Ce Ministre a souvent dit qu'il ne croyoit pas avoir dans le monde un ami plus attaché & plus solide. Aussi n'avoit-il rien de caché pour lui dans ce qui regardoit ses intérêts particuliers & ceux de sa famille ; il lui communiquoit ses desseins ; il lui faisoit part de ses succès ; il déchargeoit ses peines dans son cœur , & de quelque affaire qu'il lui parlât , il trouvoit toujours dans les vues qu'il lui proposoit , comme il l'a souvent témoigné lui-même , des conseils pleins de sagesse & de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singulière , & qui a été sçue de peu de personnes , qu'il lui donna de son estime , en le proposant au Roi pour ménager une des affaires des plus délicates & des plus importantes de l'Europe , & qui demandoit dans celui à qui on la confioit , plus de sagesse & plus de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devoit lui donner pour cela étoit déjà toute dressée & subsiste encore. Elle faisoit voir jusqu'où alloit la confiance qu'on avoit en lui , puisqu'on lui remettoit la disposition de plusieurs sommes considérables , qu'il devoit employer selon les occurences. Mais un

changement inopiné , qui arriva par rapport à cette affaire , fit prendre d'autres mesures , & le tira de l'embarras où on l'avoit exposé fans le consulter. Car dans le temps qu'on jetta les yeux sur lui , & que le Roi agréa le choix que le Ministre vouloit faire , le Pere Verjus ne sçavoit rien de ce qui se ménageoit ; & lorsqu'il en fut enfin instruit , il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire & le service du Roi un dévouement entier , qu'il avoit assez fait paroître en d'autres occasions , dans celle-ci néanmoins il étoit combattu par l'opposition extrême qu'il avoit pour tout ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit , où ces deux considérations le mirent , lui fit regarder l'événement qui changeoit la disposition des choses , & qui le tiroit par-là d'une fonction si opposée à ses inclinations , comme un coup heureux , & comme une épreuve sensible de la protection de Dieu sur lui , dont il ne pouvoit assez le remercier.

Il étoit si éloigné de se procurer , ou même de desirer des emplois éclatans , qu'il évitoit avec soin les occasions les plus naturelles de se produire ;

& quoiqu'en différens temps de sa vie il ait eu occasion de rendre compte au Roi d'affaires très-importantes pour le bien de la Religion & pour celui de l'Etat, il l'a toujours fait par le ministère des personnes qui avoient l'honneur d'approcher Sa Majesté, sans vouloir paroître lui-même en rien. L'on lui représenta souvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'étoit, il ne pouvoit se dispenser de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandoit de temps en temps sur ses Missions, & de la protection qu'il leur accordoit; mais la parfaite reconnoissance dont il étoit pénétré à cet égard, ne le fit jamais sortir des regles de modestie qu'il s'étoit prescrites, & ses remerciemens passaient toujours par le même canal par où les graces lui venoient.

M. le Maréchal de Luxembourg (1), que sa valeur & ses victoires ont rendu si célèbre dans l'Europe, avoit pour le Pere Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour personne. Quoique peut-être plus occupé de sa

(1) François-Henri de Montmorency, Duc de Piney & de Luxembourg, Pair & Maréchal de France, mort à Versailles le 4 Janvier 1695.

propre gloire & de celle de l'Etat ; que du soin de son salut, il conservoit pourtant en son cœur des principes de religion , qui lui faisoient estimer la vertu , & qui le portoient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en est souvent expliqué à ce Pere , qui ne désespéroit pas de le voir un jour aussi vif & aussi ardent pour Dieu qu'il l'avoit été pour le monde. Mais ce fut particulièrement dans une de ces conjonctures , où il est si avantageux de trouver un homme sage & affectionné sur qui on puisse compter , qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avoit en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvoit avoir de grandes suites pour sa personne, il voulut l'entretenir & lui ouvrir sa conscience. Il souhaita même avoir son avis sur un Mémoire important qu'il préparoit , & qui devoit être présenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la suite, elle a continué jusqu'à la mort ; & le Pere Verjus s'en servoit toujours pour lui inspirer des sentimens chrétiens.

Il n'est pas nécessaire de vous rien marquer en détail sur la considération que le Révérend Pere de la Chaize avoit pour le Pere Verjus , & sur la confiance

qu'il lui a témoignée. Vos Missions en ont trop ressenti les effets, pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connoissoit des vues droites & désintéressées, & un zèle très-ardent & plein de sagesse pour l'avancement de la Religion, il se servoit volontiers de lui dans les affaires qui pouvoient se communiquer, & particulièrement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageoit la multitude des affaires dont il étoit chargé. Il entroit aussi avec plaisir dans tous les desseins que le Pere Verjus lui propoisoit pour le bien de ses cheres Missions, & les appuyoit de son crédit.

En voilà assez, mes Révérends Peres, pour vous faire connoître les sentimens qu'on avoit dans le monde pour le Pere Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auroient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, & qu'il eût enseveli avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut

toujours pour lui dans son Ordre. Les Généraux qui ont gouverné de son temps, l'ont toujours regardé comme un homme solide & extrêmement attaché aux véritables intérêts de son Corps, qu'il ne séparoit jamais de ceux de l'Eglise. Ils prenoient volontiers ses avis, ils entroient avec plaisir dans ses vues; ils admiroient son zèle & respectoient sa vertu. Les Supérieurs de Paris eussent bien souhaité, pour sa conservation, qu'il eût modéré son travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvoient approuver, ils donnoient des éloges continuels à ses bonnes intentions, à sa tendre piété, & à sa profonde humilité. Mais quelle idée n'en avoient point les particuliers qui étoient assez heureux pour vivre avec lui? Ils y ont trouvé non-seulement un fond d'édification, mais encore une ressource assurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ses occupations, il étoit toujours prêt à les recevoir & à s'employer pour leur service. Il ne ménageoit, pour les contenter, ni sa peine, ni son crédit; & les Jésuites étrangers étoient si convaincus de sa générosité, qu'ils s'adrescoient à lui comme s'il eût été à Paris le Procureur de toutes les Provinces.

Vous jugerez par-là , mes Révérends Peres , de ce qu'il pouvoit être pour ses amis. Personne n'en a eu un plus grand nombre , & personne , peut-être , n'a mieux sçu les cultiver , & n'a plus mérité leur attachement. Il n'attendoit pas qu'ils s'ouvrirent à lui dans leurs besoins , il y pensoit le premier , & il se faisoit un plaisir de les prévenir. Quelques bons offices au reste qu'il eût rendu , il ne souffroit qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnoissance ; & il disoit ordinairement que c'étoit lui faire plaisir , que de lui donner occasion d'en faire aux autres.

Il est temps , mes Révérends Peres , que je reprenne la suite de sa vie , & que je vous parle de ce qui en a fait & la plus longue & la plus douce occupation. Le Procureur des Missions du Levant étant mort , pour le remplacer , on jeta les yeux sur le Pere Verjus , & il reçut cet emploi , non-seulement comme une disposition de la providence , mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyoit avoir faite en demeurant en France. Par-là il se trouvoit continuellement occupé de ce qui étoit le plus capable de nourrir son zele ; & au lieu qu'en devenant Mis-

fionnaire , il auroit été borné à une Eglise & à une Province ; par ce nouvel emploi , il étoit chargé de la conversion de plusieurs Royaumes. Aussi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord persuadé qu'une santé plus forte que la sienne étoit nécessaire pour en remplir toutes les obligations ; & il compta moins sur son courage , que sur les secours de la Providence.

Ces Missions manquoient alors , en plusieurs endroits , d'ouvriers faute d'un revenu suffisant pour les entretenir ; & la piété des Fideles s'étant refroidie , on étoit contraint d'abandonner sans instruction un grand nombre de Schismatiques. Mais le Pere Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Eglises ; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établissmens ; il les pourvut de Ministres qu'il prit dans toutes nos Provinces ; & au lieu que ses prédécesseurs étoient obligés de refuser la plupart de ceux qui se présentoient , il se plaignoit toujours de n'en pas avoir assez. On fut surpris de sa conduite , & les Supérieurs lui demandoient souvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (1).

(1) Joan. chap. 6. vers. 5.

Où trouverez-vous de quoi entretenir un si grand nombre de Missionnaires? A quoi il répondoit que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne falloit jamais appréhender que la providence nous manquât. Il ajoutoit aussi que ce n'étoit pas les aumônes qui nous donnoient de bons Missionnaires, mais que les bons Missionnaires nous procuroient infailliblement des aumônes, selon cette parole de Jesus-Christ : *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & le reste vous sera donné* (1).

Aussi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le Pere Verjus d'entreprendre une bonne œuvre ; alors il empruntoit hardiment de grosses sommes, & ne craignoit point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeoit nécessaire au salut du prochain. L'expérience qu'il avoit que Dieu ne se laissoit jamais vaincre en libéralité, animoit chaque jour sa confiance. Il écoutoit froidement les avis de ceux qui trouvoient de la témérité dans ses desseins ; ou bien il leur disoit en fouriant : *Arca meæ confidito. Comptez un peu sur mes fonds.*

(1) Matthieu, chap. 6. vers. 33.

Ce qu'il entendoit de ces fonds inépuisables du Pere de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non-seulement le ciel bénissoit d'une maniere particuliere les saintes entreprises du Pere Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageoit dans ses besoins, mais beaucoup plus encore, par la multitude d'excellens sujets qui se présentoient à lui de toutes parts. Le nombre en étoit si grand, que si on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur & au zele du Pere Verjus, nos autres Missions, & je peux dire même nos Colleges, auroient été dépeuplés. Ce n'est pas que le Pere, en les invitant à entrer dans la vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flater la nature ou la curiosité. Vous le sçavez, mes Révérends Peres, bien loin de leur cacher les croix qui se trouvent comme répandues & comme semées dans les voyes de l'Apostolat, il affectoit, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parloit que de ce qu'ils avoient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, écrivoit-il à l'un » d'eux, au Thabor que Jesus vous

» appelle , c'est au Calvaire , c'est à la
» mort. Souvenez-vous, mon cher Pere ,
» qu'un Apôtre meurt à tout moment.
» Il ne faut pas vous cacher les difficultés
» à vous-mêmes ; elles sont grandes ,
» & la charité ordinaire n'est pas assez
» forte pour les surmonter. Mais la
» charité de Jesus - Christ qui vous
» presse , augmentera sans doute la vô-
» tre. L'exemple de vos freres vous ani-
» mera , & vous vous trouverez ,
» comme je l'espere de la miséricorde
» de Dieu , rempli de joie & de con-
» solation dans vos travaux ».

Il s'expliquoit à un autre en cette
manière. « Je suis touché , mon Révé-
» rend Pere , jusqu'à verser des larmes
» en lisant dans votre derniere lettre
» tout ce qu'il a plu à Dieu vous ins-
» pirer pour la conversion des Infir-
» deles. Il ne faut pas un courage moins
» grand que le vôtre pour entreprendre
» de si grandes choses. Mais soyez néan-
» moins persuadé que tout ce que vous
» vous représentez dans la ferveur de
» vos prieres , est beaucoup au-dessous
» de ce que vous éprouverez. Donnez
» à votre zele autant d'étendue que vous
» pourrez , la Providence vous donnera
» encore des croix que vous n'avez pas

» prévues. Mais cela même vous doit
» animer. Le disciple n'est pas de meilleur
» leur condition que le maître, & nous
» ne mériterions pas d'être à la suite
» de Jésus-Christ, si nous ne portions
» comme lui une pesante croix ».

Toutes ses lettres & tous ses discours étoient pleins de ces sentimens ; & il ne pouvoit souffrir qu'en écrivant à ceux qui se présentent pour les Missions, on parlât de certains petits adoucissimens qu'on trouve quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il étoit au contraire persuadé que plus une Mission est dure, fatigante, laborieuse, plus on trouve de Jésuites qui veulent s'y consacrer ; & il disoit avec esprit qu'il en étoit d'un Apôtre comme d'un bon Général d'armée, qui dans le combat se porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'est pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvoit adoucir la vie pénible de ses Missionnaires. Il les aimoit avec une tendresse de pere ; il compatissoit à toutes leurs souffrances ; & jamais il ne recevoit de leurs lettres sans les mouiller de ses larmes, surtout quand il y trouvoit les signes de leur Apostolat, je veux dire des croix & des afflictions.

Lorsqu'ils étoient sur le point de partir, il pourvoyoit à leurs besoins au-delà même de leurs desirs. Il employoit tout son crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des Intendants, & l'amitié des Capitaines. Il avoit par-tout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Constantinople, en Perse & dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent & des autres choses nécessaires. Enfin il se croyoit d'autant plus obligé de contribuer même à leurs commodités, qu'il les trouvoit plus ardens à souffrir tout pour Jesus-Christ.

Vous avez vous-mêmes, mes Révérends Peres, mille fois éprouvé sa charité, & vous pourriez mieux que moi dire jusqu'où alloient sur cela ses saintes inquiétudes. Quoique nous en ayons vu ici une infinité d'exemples édifiants, il y en a bien d'autres qui nous ont échappé; & il faudroit vous entendre chacun en particulier, pour les connoître parfaitement.

Le Pere Verjus n'avoit pas moins d'estime que de tendresse pour ses chers Missionnaires; & il n'y en avoit aucun parmi eux, qu'il ne regardât avec respect, & dont il n'admirât la vertu &

le mérite. Si leurs voyages n'étoient pas heureux, si dans le compte qu'ils lui rendoient de leurs entreprises, il ne trouvoit pas que les progrès répondissent à ses espérances, s'il s'élevoit quelque persécution, il n'en rejettoit jamais la faute sur eux : à l'entendre parler, c'étoit toujours à lui qu'il falloit s'en prendre ; & en ces occasions il disoit ordinairement : Je vois bien que je gêne tout, & que par mes péchés j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le service du Seigneur, il est quelquefois arrivé que les Missionnaires d'un pays se plaignoient qu'on négligeoit leur Mission, pendant qu'on sembloit ne songer qu'à étendre les autres : & ils écrivoient même sur ce sujet des lettres assez vives, que la vue des besoins véritables, où se trouvoient les peuples dont ils étoient chargés, leur arrachoit. Le Pere Verjus loin de les condamner, louoit toujours leur zèle, il leur représentoit ses raisons, le malheur des temps, l'état peu favorable de ses affaires ; il tâchoit sur-tout de les bien convaincre de sa bonne volonté, & il faisoit tous ses efforts pour les consoler. Dans les temps

les plus difficiles , il ne perdoit jamais courage ; & bien loin de se rebuter pour les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun faisoit naître , il se fortifioit , si je l'ose dire , à mesure qu'il se sentoit foible , & une entreprise manquée étoit pour lui une raison d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le Pere Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établissemens qui se sont faits par les Jésuites François aux Indes & à la Chine. Il en prévint les difficultés , sçachant sur-tout les différends qui étoient alors entre la Cour de Rome & celle de Portugal , au sujet des Vicaires Apostoliques & des Evêques François que la sacrée Congrégation avoit nommés , & qui avoient obtenu une pleine juridiction en ce pays-là , contre les privilèges que le Roi de Portugal soutenoit lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il seroit difficile , quelques mesures qu'on prît , de concilier des intérêts si différens , & de contenter en même temps les Evêques Portugais déjà établis dans les Indes , & les Evêques François qui s'y établissoient de nouveau ; les uns & les autres prétendans qu'on devoit absolu-

ment dépendre d'eux. Cependant comme c'étoit par les ordres exprès du Roi, que devoient partir les six premiers Jésuites, qui allèrent à la Chine en qualité de Mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourroient se ménager avec les uns & les autres, & qu'on auroit même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la Couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées: & il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le Marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer, pour soutenir & pour avancer cet ouvrage, malgré les obstacles & les persécutions par où le démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, & qui, comme vous sçavez, & comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnoit la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes; il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse & par

la mer rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire passer des Missionnaires sur ses vaisseaux, & nous devons sçavoir gré à la Compagnie Royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainsi on vit en peu de temps nos Missionnaires répandus dans les Royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tonkin & de la Chine. Ces succès devoient assurément borner le zèle du Pere Verjus, mais il assuroit qu'il ne mourroit point content, qu'il n'eût au moins établi cent Jésuites François en Orient ; & si ses souhaits n'ont pas été entièrement accomplis, il s'en est peu fallu.

On ne sçauroit assez admirer comment en si peu d'années le Pere Verjus put trouver des fonds suffisans, pour fournir à tant de nouveaux établissemens, sur-tout lorsqu'on sçait jusqu'où alloit son désintéressement, & combien il étoit éloigné de ces vues basses, où la conscience & l'honneur peuvent le moins du monde être intéressés. Il pressoit les personnes zélées, autant qu'il lui étoit possible, de contribuer à une si sainte œuvre. Il tâchoit de les y porter

par ses discours, par ses lettres, par ses amis, & par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuse. Mais s'il pouvoit s'appercevoir que dans les dons & les aumônes qu'en lui faisoit, il entrât quelque autre vue que le desir de glorifier Dieu, c'en étoit assez pour l'obliger à les refuser.

Bien des gens feroient encore en état présentement de rendre témoignage à la vérité, & je pourrois citer moi-même plusieurs exemples dont j'ai eu connoissance, & qui en feroient une preuve honorable à sa mémoire, mais je me contenterai d'en rapporter un très-édifiant, & propre à faire connoître son caractère.

Un pere de famille qui avoit un bien très-considérable, se trouvant au lit de la mort, & voulant songer à sa conscience, fit appeller le Pere Verjus pour se confesser. Il n'avoit aucune habitude avec lui; & sa seule réputation l'avoit porté à lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avoit dessein d'abandonner tout son bien à notre Compagnie. Le Pere Verjus écouta froidement la proposition, & sans passer plus avant, il voulut sçavoir si le mourant ne lais-

soit

soit point d'enfans dans le monde. Cet homme qui paroissoit accablé de son mal, se réveilla alors tout d'un coup ; & comme si la colere lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta si violemment contre les déréglemens de son fils, & il en fit un portrait si affreux, que le Pere Verjus jugea d'abord qu'il y avoit dans le pere plus d'animosité que de raison.

Cependant pour ne pas révolter un esprit irrité, il s'étendit en général sur la mauvaise conduite des enfans, qui s'attirent souvent la juste indignation de leurs parens. Il le loua ensuite de ce que, contre la coutume de quelques peres, il ne s'étoit point aveuglé sur les défauts de son fils. Mais quand après un long discours il s'aperçut que le malade lui donnoit volontiers son attention : après tout, Monsieur, lui dit-il, » l'action que vous allez faire, mérite » beaucoup de réflexion : vous devez » bien-tôt paroître devant Dieu, & il » ne fera plus temps alors de réparer » le tort que vous faites à votre fils, » si par hazard il se trouve moins coupable que vous ne vous l'êtes imaginé. Vous ne voudriez pas mourir » chargé de la moindre injustice à l'é-

» gard de votre plus cruel ennemi ;
» combien plus devez-vous appréhen-
» der d'ôter injustement le bien & l'hon-
» neur à la personne du monde qui
» vous doit être la plus chere ! Je ne
» veux point croire que ce jeune homme
» soit tout-à-fait innocent , puisque vous
» l'accusez vous-même ; mais je n'ose
» aussi le juger digne d'une punition si
» sévere , jusqu'à ce qu'on lui ait donné
» le temps de justifier sa conduite. Au
» reste , Monsieur , l'aigreur , la colere
» & l'empotement ne sont pas de bon-
» nes dispositions pour se préparer à
» mourir. Faites venir votre fils , par-
» lez-lui en pere , & non pas en ennemi ;
» écoutez tranquillement ses excuses ,
» & faites ensuite ce que la raison ,
» l'amour paternel & la religion vous
» inspireront. Mais quelque parti que
» vous preniez après cela pour disposer
» de vos biens , jettez les yeux sur
» toute autre personne que sur les Jé-
» suites ; & pour moi quelque ardeur
» que j'aye pour l'établissement de mes
» Missions , vous pouvez compter que
» mon zèle ne servira jamais de pré-
» texte , ni à la vengeance d'un pere ,
» ni à la ruine d'un fils.

Ce discours , que le Pere Verjus éten

dit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé. Le malade appella son fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta & le jugea moins criminel. De sorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut si parfaite, qu'elle fut suivie de larmes, & de mille marques d'une tendresse réciproque.

Le jeune homme, dans la suite, ne pouvoit s'exprimer assez vivement, sur les obligations qu'il reconnoissoit avoir à un homme, qui, sans le connoître, & en quelque sorte contre ses propres intérêts, lui avoit rendu un service si essentiel; & il disoit souvent que s'il lui eût été permis de révéler certains secrets de famille qu'il devoit prudemment ensevelir avec son pere, le monde connoîtroit, dans la personne du Pere Verjus, jusqu'où peut aller la sagesse, la bonté & le désintéressement d'un Confesseur.

Lorsqu'on le louoit de ce détachement, il répondoit agréablement qu'il n'y avoit que deux choses qui pouvoient enrichir ses Missions. Recevoir peu & avec discrétion, & dépenser beaucoup & avec libéralité. Ce qu'il expliquoit de cette maniere : « je suis » persuadé, disoit-il, qu'il y a certains

» biens qui appauvrissent, au lieu d'en-
» richir. Ce qui nous vient de la
» passion, de l'intérêt, de la cupidité,
» ne sert jamais à avancer la gloire de
» Dieu. J'aime mieux, pour nourrir
» tous les Ministres de l'Evangile, ce
» petit nombre de pains que Jesus-Christ
» bénit dans le désert, que toutes les
» richesses qui ne feroient ni données
» ni reçues dans un esprit de charité &
» de zèle. L'un croît toujours & se
» multiplie au-delà même de nos besoins:
» l'autre périt sans aucun fruit, ou ne
» sert qu'à une vaine ostentation. Cela
» même nous doit inspirer une grande
» foi & une sainte prodigalité : car,
» lorsqu'on dispense avec confiance à
» ses Ministres le peu qui vient de Dieu,
» & que lui-même a béni, comme les
» Apôtres faisoient aux peuples qui
» suivoient Jesus-Christ, le ciel fait
» alors des miracles en notre faveur,
» & l'abondance suit de près notre
» pauvreté ». Le Pere Verjus ne re-
gardoit pas ces maximes comme des
idées de pure spéculation, il en faisoit
la regle ordinaire de sa conduite. Aussi
tout sembloit naître sous sa main, dès
qu'il étoit dans le besoin, & la Provi-
dence lui fournissoit à point nommé
tous les secours nécessaires.

C'est par-là que les Missions dont il eut soin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorsqu'il en fut chargé, il avoit commencé, si je puis m'exprimer ainsi, à être, comme un pere de famille, borné à un petit nombre d'enfans, & il devint en peu d'années le pere de plusieurs nations. Quelque plaisir qu'il eût de voir les grands succès que le ciel donnoit à ses travaux, il connut bien qu'un seul homme ne pouvoit plus remplir un emploi qu'il avoit rendu si pénible. Il crut donc qu'il étoit temps de le partager, & il demanda instamment aux Supérieurs, pour être le compagnon de son zèle, une personne pour qui, depuis long-temps, il avoit une véritable estime (1). Il lui remit le soin de toutes les Missions du levant, c'est-à-dire, de Constantinople, de Grèce, de Syrie, d'Arménie & de Perse & il se borna à celles des Indes Orientales & de la Chine. Mais son grand âge & ses infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué considérablement ses forces, il se crut enfin obligé de se décharger entièrement, & de se donner encore un second suc-

(1) Le Révérend Pere Fleuriau.

cesseur (1) dans cette portion qu'il s'étoit réservée.

Ce fut alors qu'étant débarrassé de ses occupations extérieures, il s'occupait tout entier du soin de sa perfection. Il goûta sa liberté & sa solitude, non pas tant parce qu'elles lui procuroient du repos, que parce qu'elles lui donnoient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La prière, la mortification, la lecture de l'Écriture-Sainte partagerent tout son temps. Il s'occupoit sans cesse des pensées de la mort, & il en parloit si souvent dans ses discours & dans ses lettres, qu'il sembloit n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidie morior*. Cette pensée lui devint encore plus familière depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout à coup sans connoissance, & avec des symptômes qui le menaçoient d'une mort subite.

Il regarda cette chute comme un avertissement de ce qui devoit bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grace singulière, & il sentit de nouveaux desirs d'être bientôt en état

(1) Le Révérend Pere Magnan, qui mourut à Versailles le 15 Décembre 1705.

de s'aller unir avec Jesus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avoit fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible & humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, & il ne pouvoit l'envisager sans trouble. Ce n'étoit dans son ame qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres : une foule de pensées se succédoient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochoit, cent fois le jour, le retardement des progrès de l'Evangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avoit été de temps en temps sujet, & qui devinrent alors presque continuëles, & une fâcheuse insomnie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuèrent à ces agitations de son esprit ; & Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, & purifier son ame.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours, néanmoins dans son cœur, une solide confiance en la miséricorde divine ; & quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme & la paix, elle avoit toute la force qui fait accepter avec soumission,

& même avec action de grâces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avoit pourtant ses intervalles; & la dernière année de sa vie, il recouvra entièrement la paix. Mais comme il craignoit qu'une longue maladie ne le plongeât en son premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de semblables alarmes; & il se tenoit si sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne se séparoit jamais de ses amis, sans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet presque subitement le 16 du mois de Mai 1706, à quatre heures du matin, dans la soixante & quatorzième année de son âge, étouffé par son asthme, dont les accès étoient devenus très-fréquens & très-violens.

Jamais mort, quelque subite qu'elle parût, ne fut moins imprévue que la sienne. Il s'y étoit préparé par l'innocence de sa vie, par la pratique constante des vertus religieuses, par de continuelles méditations sur la vanité du monde, par un travail infatigable pour avancer la gloire de Dieu, par un pressentiment intérieur qui l'obligeoit

à se tenir toujours prêt à aller paroître devant lui.

Nous avons, mes Révérends Peres, tous les sujets de croire qu'il étoit mûr pour le ciel, & que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes ames, à qui il avoit procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Pere des lumieres découvre souvent des taches dans ce qui paroît aux yeux des hommes le plus pur & le plus parfait, vous devez joindre vos prieres aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il étoit nécessaire encore, le repos à un homme, qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exemples nous laissent encore une autre obligation, & que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature l'éducation & la grace avoient réunies dans la personne du Pere Verjus, il semble qu'on ne puisse guere espérer de lui ressembler parfaitement ; il est pourtant vrai qu'il se trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé,

& toujours rempli de grands desseins ; mais qui ne regardoient jamais que la gloire de Dieu , personne ne s'abaissoit plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple & de plus commun. Comme il aimoit la retraite , il aimoit aussi la régularité ; & il gémissoit souvent de ce que ses occupations , ses voyages , ses visites & ses infirmités l'obligeoient quelquefois à se dispenser de certaines observances ; car pour la priere , la lecture des livres spirituels , l'exactitude à réciter en son temps l'office divin , à célébrer chaque jour les divins Mysteres , & à se confesser régulièrement deux fois la semaine , rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardoit les croix comme son partage , & il les aimoit comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jesus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai & content , & que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite & dans ses entretiens , il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse , un asthme succéda à cette langueur , ensuite il fut

tourmenté par des migraines violentes, enfin des fluxions sur toutes les parties du corps, & des vapeurs très-fâcheuses acheverent de ruiner sa santé. Il ne goûtoit aucuns des plaisirs innocens que les personnes mêmes les plus spirituelles se permettent quelquefois; & si quelque chose étoit capable de lui donner de la joie, c'étoit de penser que ses infirmités lui tiendroient peut-être lieu de purgatoire. C'est ainsi qu'il s'expliquoit dans ses plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, selon notre coutume, un peu de relâche dans la conversation, il se retiroit ordinairement en sa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormoit très-peu, & étoit souvent obligé de passer une partie de la nuit sans se coucher.

Il recevoit sur-tout avec plaisir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non-seulement il fuyoit avec soin tout ce qui auroit eu parmi nous quelque air de singularité, mais dans les choses mêmes les plus communes il se négligeoit jusqu'à paroître quelquefois choquer la bienséance. Pour les présens qu'on lui vouloit faire, il les refusoit constamment, & disoit même ordinairement, pour se défendre

de les recevoir , qu'il n'en connoissoit pas l'usage. M. de Crécy , son frere , plus attentif qu'un autre à ses besoins , lui envoya un jour une table commode pour écrire , dont il jugea que le Religieux le plus austere pouvoit sans peine se servir. Le Pere la trouva trop propre , & M. le Comte de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autrefois il le pria d'accepter un fauteuil de maroquin tout uni , parce qu'il sçut qu'il passoit la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille , il le refusa avec la même fermeté que le reste ; & comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit : *Ce sont-là*, dit-il en riant , *les armes de Saül qui ne sont pas bonnes pour David*. En effet , il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois ; & de peur de le chagriner , on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avoient éprouvé sur ce point sa délicatesse , lui envoyèrent , sans se nommer , diverses choses qui pouvoient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement ; mais on sçut que l'usage qu'il en faisoit , étoit de les envoyer à l'Hôpital ; & il arrêta bientôt par-là le cours de ces libéralités.

Il semble qu'il eût perdu le goût, tant il étoit indifférent pour tout ce qu'on lui présentoit à manger. Il commençoit sans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, selon que le hasard le déterminoit. Jamais il ne s'est plaint de la qualité des viandes; & il ne trouvoit rien de mauvais, parce qu'il croyoit que tout étoit bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très-sensible au froid, il eut bien de la peine à souffrir qu'on lui fît du feu dans sa chambre; & pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du Pere Général, qui en fut sollicité par une personne de la première distinction. Encore en usa-t-il si modérément, qu'il sembloit plutôt en faire pour obéir que pour se chauffer. Et lorsque ses amis lui représentoient qu'il n'étoit pas de la bienséance de paroître faire usage de ces sortes d'épargnes, sur-tout lorsque des Cardinaux, des Evêques & d'autres personnes d'un rang distingué lui faisoient l'honneur de le visiter dans sa chambre, il disoit qu'au contraire un peu d'avarice ne sied pas mal à un Religieux; que les Grands du monde n'ignorent pas entièrement les engagements de notre pauvreté; & que quand ils ont assez d'humilité pour descendre jusqu'à nous, ils

doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignoit à cette parfaite mortification une sincere humilité. Malgré l'estime universelle où il étoit, il avoit de très-bas sentimens de lui-même, & ces sentimens paroïssent dans la maniere dont il s'exprimoit, lorsqu'il étoit obligé de parler de lui. Il n'aimoit ni les louanges ni la flatterie; & il eût voulu paroître n'avoir part à rien, si ce n'est, comme je l'ai déjà marqué, pour se donner le blâme de tout ce qui tournoit mal. Il traitoit les autres au contraire, avec des manieres pleines d'estime & de respect, & trouvoit toujours lieu de leur dire des choses obligeantes.

Le mépris qu'il faisoit de l'approbation & des louanges des hommes sur ce qui le regardoit personnellement, ne l'empêchoit pas d'être vif, lorsqu'il s'agissoit de la réputation de ses amis, ou de l'honneur de ses Missions. Son zèle s'allumoit alors, & le rendoit ardent à les défendre; mais c'étoit toujours d'une maniere qui ne lui faisoit rien perdre de sa douceur naturelle, & en gardant les regles les plus exactes de la charité chrétienne; car il avoit sur ce point une

Extrême délicatesse de conscience , & il n'est point de moyen dont il ne se servît pour éviter toutes les contestations qui pouvoient altérer cette vertu. Si cependant , malgré les précautions qu'il pouvoit prendre , on attaquoit injustement des personnes dont il devoit soutenir l'honneur & les intérêts, il n'épargnoit aussi ni ses soins ni son travail, pour faire en sorte que le public fût instruit de la vérité, & rendît enfin justice au mérite. C'est lui, comme vous sçavez , qui engagea un de nos meilleurs Ecrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques hérétiques avoient voulu noircir les nouveaux Chrétiens de l'Orient, en décrivant le zèle de ceux qui avoient travaillé à leur conversion. C'est aussi particulièrement à sa priere , que , dans les dernières disputes sur les cérémonies Chinoises, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres se sont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être sensible à tout ce qui se passa dans cette affaire ; & si on pouvoit vous instruire en détail de la manière dont il s'y comporta, il n'en faudroit pas davantage pour faire son éloge.

Afin de conserver encore plus longtemps la mémoire d'un homme qui vous

doit être si cher , on a fait graver son portrait. Les traits , qui en sont assez bien pris , vous retraceront aisément l'air de son visage ; mais ils ne pourront vous bien représenter la pénétration & la vivacité de son esprit , beaucoup moins encore toute la bonté de son cœur & les autres qualités de son ame , qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu , que le Pere Verjus étoit un bon ami , un parfaitement honnête homme , & un très-saint Religieux. Je suis avec tout le respect possible , &c.

Fin du dixieme volume.

T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume:

LETTRE du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus, Supérieur de la Mission de Maduré, le 10 Février 1693, aux Peres de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Pere Jean de Brito. Page 1

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 1.

LETTRE du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette, de la même Compagnie. 36

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 1.

LETTRE du même, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 54

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 5, pag. 1.

LETTRE du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 135

Tome X.

S

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 1 , pag. 30.

LETTRE du Pere Dolu , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie. 144

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 1 , p. 45.

LETTRE du Pere Bouchet , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie. 150

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 1 , pag. 55.

LETTRE du Pere Pierre Martin , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie. 153

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 6 , pag. 108.

LETTRE du Pere Diusse , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Révérend Pere Directeur des Missions Françaises de la Chine & des Indes Orientales , de la même Compagnie. 231

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 1 , page 61.

R O U T E qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaque & de Goberna-dour. 235

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 2 , p. 111.

LETTRE du Pere Mauduit , Missionnaire

de la Compagnie de Jesus , au Pere le Gobien , de la même Compagnie. 241
Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 6 , pag. 1.

*RELATION d'un voyage que le Pere Mau-
 duit , Missionnaire de la Compagnie de
 Jesus , a fait à l'ouest du Royaume
 de Carnate , en 1701. 251*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
 fiantes , tom. 6 , pag. 17.*

*LETTRE du Pere Petit , Missionnaire de
 la Compagnie de Jesus , au Pere de Tre-
 vou , de la même Compagnie , Confesseur
 de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Or-
 léans. 284*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
 fiantes , tom. 3 , p. 217.*

*LETTRE du Pere Tachard , Supérieur Gé-
 néral des Missionnaires François de la
 Compagnie de Jesus , au Révérend Pere
 de la Chaise , de la même Compagnie ,
 Confesseur du Roi. 288*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
 fiantes , tom. 3 , p. 168.*

*LETTRE du Pere Tachard , Supérieur des
 Missions de la Compagnie de Jesus dans
 les Indes Orientales , à M. le Comte de
 Crecy. 319*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
 fiantes , tom. 6 , p. 229.*

*LETTRE du Révérend Pere Tachard ,
Supérieur Général des Missionnaires
Francois de la Compagnie de Jesus dans
les Indes Orientales , au Révérend Pere
de la Chaise , de la même Compagnie ,
Confesseur du Roi.* 333

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
fiantes , tom. 5 , p. 239.*

*LETTRE du Pere le Gobien , aux Mis-
sionnaires Francois de la Chine & des
Indes.* 338

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édi-
fiantes , tom. 8 , p. 1.*

Fin de la Table du dixieme volume.



